Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Arthur Conan Doyle

NOUVEAUX MYSTÈRES ET AVENTURES

(1910)

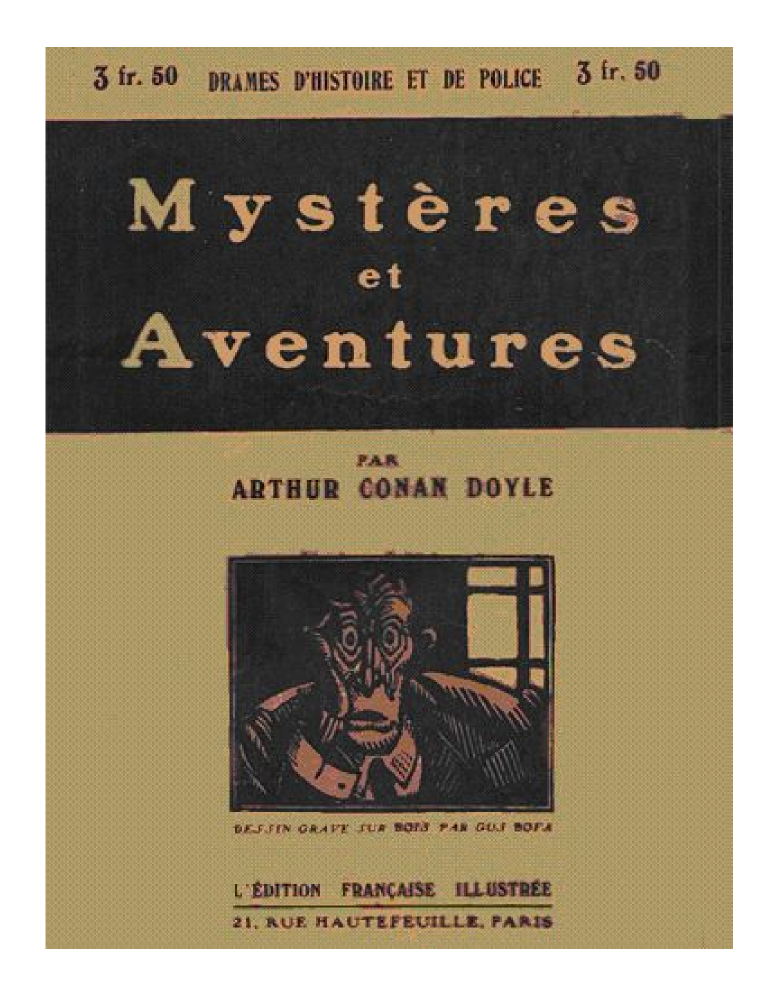


Table des matières

NOTRE DAME DE LA MORT

Chapitre I

Mon existence a été accidentée et la destinée y a fait entrer maintes aventures peu ordinaires. Mais parmi ces incidents, il en est un d'une étrangeté telle que, quand je passe en revue ma vie, tous les autres deviennent insignifiants.

Celui-là surgit au-dessus des brouillards d'autrefois avec un aspect sonore et fantastique, en jetant son ombre sur les années dépourvues d'événements qui le précédèrent et le suivirent.

Cette histoire-là, je ne l'ai pas souvent racontée.

Bien petit est le nombre de ceux qui l'ont entendue de ma propre bouche et c'étaient des gens qui me connaissaient bien.

De temps à autre ils m'ont demandé de faire ce récit devant une réunion d'amis, mais je m'y suis constamment refusé, car je n'ambitionne pas le moine du monde la réputation d'un Munchausen amateur.

Pourtant, j'ai déféré jusqu'à un certain point à leur désir en mettant par écrit cet exposé des faits qui se rattachent à ma visite à Dunkelthwaite.

Voici la première lettre que m'écrivit John Thurston.

Elle est datée d'avril 1862.

Je la prends dans mon bureau et la copie textuellement :

« Mon cher Lawrence.

« Si vous saviez à quel point je suis dans la solitude et l'ennui, je suis certain que vous auriez pitié de moi et que vous viendrez partager mon isolement.

« Souvent vous avez vaguement promis de visiter Dunkelthwaite et de venir jeter un coup d'œil sur les landes du Yorkshire. Quel moment serait plus favorable qu'aujourd'hui pour votre voyage ?

« Certes, je sais que vous êtes accablé de besogne, mais comme en ce moment vous n'avez pas de cours à suivre, vous seriez tout aussi à votre aise pour étudier que vous l'êtes dans Bakerstreet.

« Emballez donc vos livres comme un bon garçon que vous êtes et arrivez.

« Nous avons une chambrette bien confortable pourvue d'un bureau et d'un fauteuil qui sont juste ce qu'il vous faut pour travailler.

« Faites-moi savoir quand nous pourrons vous attendre.

« En vous disant que je suis seul, je n'entends point dire par là qu'il n'y ait personne chez moi. Au contraire, nous formons une maisonnée assez nombreuse.

« Tout d'abord, naturellement, comptons mon pauvre oncle Jérémie, bavard et maniaque, qui va et vient en chaussons de lisière, et compose, selon son habitude, de mauvais vers à n'en plus finir.

« Je crois vous avoir fait connaître ce dernier trait de son caractère la dernière fois que nous nous nous sommes vus.

« Cela en est arrivé à un tel degré qu'il a un secrétaire dont la tâche se réduit à copier et conserver ces épanchements.

« Cet individu, qui se nomme Copperthorne, est devenu aussi indispensable au vieux que sa marotte ou son Dictionnaire universel des Rimes.

« Je n'irai point jusqu'à dire que je m'inquiète de lui, mais j'ai toujours partagé le préjugé de César contre les gens maigres, et pourtant, si nous en croyons les médailles, le petit Jules faisait évidemment partie de cette catégorie.

« En outre, nous avons les deux enfants de notre oncle Samuel, qui ont été adoptés par Jérémie – il y en a eu trois, mais l'un d'eux a suivi la voie de toute chair – et une gouvernante, une brune à l'air distingué, qui a du sang hindou dans les veines.

« Outre ces personnes, il y a trois servantes et le vieux groom.

« Vous voyez par là que nous formons un petit univers dans notre coin écarté.

« Ce qui n'empêche, mon cher Hugh, que je meurs d'envie de voir une figure sympathique et d'avoir un compagnon agréable.

« Comme je donne à fond dans la chimie, je ne vous dérangerai pas dans vos études. Répondez par le retour du courrier à votre solitaire ami.

« John H. Thurston. »

À l'époque où je reçus cette lettre, j'habitais Londres et je travaillais ferme en vue de l'examen final qui devait me donner le droit d'exercer la médecine.

Thurston et moi, nous avions été amis intimes à Cambridge, avant que j'eusse commencé l'étude de la médecine et j'avais grand désir de le revoir.

D'autre part, je craignais un peu que, malgré ses assertions, mes études n'eussent à souffrir de ce déplacement.

Je me représentais le vieillard retombé en enfance, le secrétaire maigre, la gouvernante distinguée, les deux enfants, probablement des enfants gâtés et tapageurs, et j'arrivai à conclure que quand tout cela et moi nous serions bloqués ensemble dans une maison à la campagne, il resterait bien peu de temps pour étudier tranquillement.

Après deux jours de réflexion, j'avais presque résolu de décliner l'invitation, lorsque je reçus du Yorkshire une autre lettre encore plus pressante que la première :

« Nous attendons des nouvelles de vous à chaque courrier, disait mon ami, et chaque fois qu'on frappe je m'attends à recevoir un télégramme qui m'indique votre train.

« Votre chambre est toute prête, et j'espère que vous la trouverez confortable.

« L'oncle Jérémie me prie de vous dire combien il sera heureux de vous voir.

« Il aurait écrit, mais il est absorbé par la composition d'un grand poème épique de cinq mille vers ou environ.

« Il passe toute la journée à courir d'une chambre à l'autre, ayant toujours sur les talons Copperthorne, qui, pareil au monstre de Frankenstein, le suit à pas comptés, le calepin et le crayon à la main, notant les savantes paroles qui tombent de ses lèvres.

« À propos, je crois vous avoir parlé de la gouvernante brune si pleine de chic.

« Je pourrais me servir d'elle comme d'un appât pour vous attirer, si vous avez gardé votre goût pour les études d'ethnologie.

« Elle est fille d'un chef hindou, qui avait épousé une Anglaise. Il a été tué pendant l'Insurrection en combattant contre nous ; ses domaines ayant été confisqués par le Gouvernement, sa fille, alors âgée de quinze ans, s'est trouvée presque sans ressource.

« Un charitable négociant allemand de Calcutta l'adopta, paraît-il, et l'amena en Europe avec sa propre fille.

« Celle-ci mourut et alors miss Warrender – nous l'appelons ainsi, du nom de sa mère – répondit à une annonce insérée par mon oncle, et c'est ainsi que nous l'avons connue.

« Maintenant, mon vieux, n'attendez pas qu'on vous donne l'ordre de venir, venez tout de suite. »

Il y avait dans la seconde lettre d'autres passages qui m'interdisent de la reproduire intégralement.

Il était impossible de tenir bon plus longtemps devant l'insistance de mon vieil ami.

Aussi tout en pestant intérieurement, je me hâtai d'emballer mes livres, je télégraphiai le soir même, et la première chose que je fis le lendemain matin, ce fut de partir pour le Yorkshire.

Je me rappelle fort bien que ce fut une journée assommante, et que le voyage me parut interminable, recroquevillé comme je l'étais dans le coin d'un wagon à courants d'air, où je m'occupais à tourner et retourner mentalement maintes questions de chirurgie et de médecine.

On m'avait prévenu que la petite gare d'Ingleton, à une quinzaine de milles de Tarnforth, était la plus rapprochée de ma destination.

J’y débarquai à l’instant même où John Thurston arrivait au grand trot d’un haut dog-cart par la route de la campagne.

Il agita triomphalement son fouet en m’apercevant, poussa brusquement son cheval, sauta à bas de voiture, et de là sur le quai.

– Mon cher Hugh, s’écria-t-il, je suis ravi de vous voir. Comme vous avez été bon de venir !

Et il me donna une poignée de main que je sentis jusqu’à l’épaule.

– Je crains bien que vous ne me trouviez un compagnon désagréable maintenant que me voilà, répondis-je. Je suis plongé jusque par dessus les yeux dans ma besogne.

– C’est naturel, tout naturel, dit-il avec sa bonhomie ordinaire. J’en ai tenu compte, mais nous aurons quand même le temps de tirer un ou deux lapins. Nous avons une assez longue trotte à faire, et vous devez être complètement gelé, aussi nous allons repartir tout de suite pour la maison.

Et l’on se mit à rouler sur la route poussiéreuse.

Je crois que votre chambre vous plaira, remarqua mon ami. Vous vous trouverez bientôt comme chez vous. Vous savez, il est fort rare que je séjourne à Dunkelthwaite, et je commence à peine à m’installer et à organiser mon laboratoire. Voici une quinzaine que j’y suis. C’est un secret connu de tout le monde que je tiens une place prédominante dans le testament du vieil oncle Jérémie. Aussi mon père a-t-il cru que c’était un devoir élémentaire pour moi de venir et de me montrer poli. Étant donnée la situation, je ne puis guère me dispenser de me faire valoir un peu de temps en temps.

– Oh ! certes, dis-je.

– En outre, c’est un excellent vieux bonhomme. Cela vous divertira de voir notre ménage. Une princesse comme gouvernante, cela sonne bien, n’est-ce pas ? Je m’imagine que notre imperturbable secrétaire s’est hasardé quelque peu de ce côté-là. Relevez le collet de votre pardessus, car il fait un vent glacial.

La route franchit une série de collines faibles, pelées, dépourvues de toute végétation, à l’exception d’un petit nombre de bouquets de ronces, et d’un mince tapis d’une herbe coriace et fibreuse, où un troupeau épais de moutons décharnés, à l’air affamé, cherchaient leur nourriture.

Nous descendions et montions tour à tour dans un creux, tantôt au sommet d’une hauteur, d’où nous pouvions voir les sinuosités de la route, comme un mince fil blanc passant d’une colline à une autre plus éloignée.

Çà et là, la monotonie du paysage était diversifiée par des escarpements dentelés, formés par de rudes saillies du granit gris.

On eût dit que le sol avait subi une blessure effrayante par où les os fracturés avaient percé leur enveloppe.

Au loin se dressait une chaîne de montagnes que dominait un pic isolé surgissant parmi elles, et se drapant coquettement d’une guirlande de nuages, où se réfléchissait la nuance rouge du couchant.

– C’est Ingleborough, dit mon compagnon en me désignant la montagne avec son fouet, et ici ce sont les Landes du Yorkshire. Nulle part en Angleterre, vous ne trouverez de région plus sauvage, plus désolée. Elle produit une bonne race d’hommes. Les milices sans expérience qui battirent la chevalerie écossaise à la Journée de l’Étendard venaient de cette partie du pays. Maintenant, sautez à bas, vieux camarade, et ouvrez la porte.

Nous étions arrivés à un endroit où un long mur couvert de mousse s'étendait parallèlement à la route.

Il était interrompu par une porte cochère en fer, à moitié disloquée, flanquée de deux piliers, au haut desquels des sculptures, taillées dans la pierre, paraissaient représenter quelque animal héraldique, bien que le vent et la pluie les eussent réduites à l'état de blocs informes.

Un cottage en ruine qui avait peut-être, il y a longtemps, servi de loge, se dressait, à l'un des côtés.

J'ouvris la porte d'une poussée, et nous parcourûmes une avenue longue et sinueuse, encombrée de hautes herbes, au sol inégal, mais bordée de chênes magnifiques, dont les branches, en s'entremêlant au-dessus de nous, formaient une voûte si épaisse que le crépuscule du soir fit place soudain à une obscurité complète.

– Je crains que notre avenue ne vous impressionne pas beaucoup, dit Thurston, en riant. C'est une des idées du vieux bonhomme, de laisser la nature agir en tout à sa guise. Enfin, nous voici à Dunkelthwaite.

Comme il parlait, nous contournâmes un détour de l'avenue marqué par un chêne patriarcal qui dominait de beaucoup tous les autres, et nous nous trouvâmes devant une grande maison carrée, blanchie à la chaux, et précédée d'une pelouse.

Tout le bas de l'édifice était dans l'ombre, mais en haut une rangée de fenêtres, éclairées d'un rouge de sang, scintillaient au soleil couchant.

Au bruit des roues, un vieux serviteur en livrée vint, tout courant, prendre la bride du cheval dès que nous avançâmes.

– Vous pouvez le rentrer à l'écurie, Élie, dit mon ami, dès que nous eûmes sauté à bas… Hugh, permettez-moi de vous présenter à mon oncle Jérémie.

– Comment allez-vous ? Comment allez-vous ? dit une voix chevrotante et fêlée.

Et, levant les yeux, j'aperçus un petit homme à figure rouge qui nous attendait debout sous le porche.

Il avait un morceau d'étoffe de coton roulée autour de la tête, comme dans les portraits de Pope et d'autres personnages célèbres du XVIIIe siècle.

Il se distinguait en outre par une paire d'immenses pantoufles.

Cela faisait un contraste si étrange avec ses jambes grêles en forme de fuseaux qu'il avait l'air d'être chaussé de skis, et la ressemblance était d'autant plus frappante qu'il était obligé, pour marcher, de traîner les pieds sur le sol, afin que ces appendices encombrants ne l'abandonnassent pas en route.

– Vous devez être las, Monsieur, et gelé aussi, Monsieur, dit-il d'un ton étrange, saccadé, en me serrant la main. Nous devons être hospitaliers pour vous, nous le devons certainement. L'hospitalité est une de ces vertus de l'ancien monde que nous avons conservées. Voyons, ces vers, quels sont-ils :

Le bras de l'homme du Yorkshire est leste et fort
Mais ô ! comme il est chaud, le cœur de l'homme du Yorkshire !

« Voilà qui est clair, précis, Monsieur. C'est pris dans un de mes poèmes. Quel est ce poème, Copperthorne ?

– La *Poursuite de Borrodaile*, dit une voix derrière lui, en même temps qu'un homme de haute taille, à la longue figure,

venait se placer dans le cercle de lumière que projetait la lampe suspendue en haut du porche.

John nous présenta, et je me souviens que le contact de sa main me parut visqueux et désagréable.

Cette cérémonie accomplie, mon ami me conduisit à ma chambre, en me faisant traverser bien des passages et des corridors reliés entre eux à la façon de l'ancien temps par des marches inégales.

Chemin faisant, je remarquai l'épaisseur des murs, l'étrangeté et la variété des pentes du toit, qui faisait supposer l'existence d'espaces mystérieux dans les combles.

La chambre qui m'était destinée était, ainsi que me l'avait dit John, un charmant petit sanctuaire, où pétillait un bon feu, et où se trouvait une étagère bien garnie de livres.

Et, en mettant mes pantoufles, je me dis que j'aurais eu tort sans doute de refuser cette invitation à venir dans le Yorkshire.

Chapitre II

Lorsque nous descendîmes à la salle à manger, le reste de la maisonnée était déjà réuni pour le dîner.

Le vieux Jérémie, toujours coiffé de sa singulière façon, occupait le haut bout de la table.

À côté de lui, et à droite, était une jeune dame très brune, à la chevelure et aux yeux noirs, qui me fut présentée sous le nom de miss Warrender.

À côté d'elle étaient assis deux jolis enfants, un garçon et une fille, ses élèves, évidemment.

J'étais placé vis-à-vis d'elle, ayant à ma gauche Copperthorne.

Quant à John, il faisait face à son oncle.

Je crois presque voir encore l'éclat jaune de la grande lampe à huile qui projetait des lumières et des ombres à la Rembrandt sur ce cercle de figures, parmi lesquelles certaines étaient destinées à prendre tant d'intérêt pour moi.

Ce fut un repas agréable, en dehors même de l'excellence de la cuisine et de l'appétit qu'avait aiguisé mon long voyage.

Enchanté d'avoir trouvé un nouvel auditeur, l'oncle Jérémie débordait d'anecdotes et de citations.

Quant à miss Warrender et à Copperthorne, ils ne causèrent pas beaucoup, mais tout ce que dit ce dernier révélait l'homme réfléchi et bien élevé.

Pour John, il avait tant de souvenirs de collège et d'événements postérieurs à rappeler que je crains qu'il n'ait fait maigre chair.

Lorsqu'on apporta le dessert, miss Warrender emmena les enfants. L'oncle Jérémie se retira dans la bibliothèque, d'où nous arrivait le bruit assourdi de sa voix, pendant qu'il dictait à son secrétaire.

Mon vieil ami et moi, nous restâmes quelque temps devant le feu à causer des diverses aventures qui nous étaient arrivées depuis notre dernière rencontre.

– Eh bien, que pensez-vous de notre maisonnée ? me demanda-t-il enfin, en souriant.

Je répondis que j'étais fort intéressé par ce que j'en avais vu.

– Votre oncle est tout à fait un type. Il me plaît beaucoup.

– Oui, il a le cœur excellent avec toutes les originalités. Votre arrivée l'a tout à fait ragaillardi, car il n'a jamais été complètement lui-même depuis la mort de la petite Ethel. C'était la plus jeune des enfants de l'oncle Sam. Elle vint ici avec les autres, mais elle eut, il y a deux mois environ, une crise nerveuse ou je ne sais quoi dans les massifs. Le soir, on l'y trouva morte. Ce fut un coup des plus violents pour le vieillard.

– Ce dut être aussi fort pénible pour miss Warrender, fis-je remarquer.

– Oui, elle fut très affligée. À cette époque, elle n'était ici que depuis une semaine. Ce jour-là elle était allée en voiture à Kirby-Lonsdale pour faire quelque emplette.

– J’ai été très intéressé, dis-je, par tout ce que vous m’avez raconté à son sujet. Ainsi donc, vous ne plaisantiez pas, je suppose.

– Non, non, tout est vrai comme l’Évangile. Son père se nommait Achmet Genghis Khan. C’était un chef à demi indépendant quelque part dans les provinces centrales. C’était à peu près un païen fanatique, bien qu’il eût épousé une Anglaise. Il devint camarade avec le Nana, et eut quelque part dans l’affaire de Cawnpore, si bien que le gouvernement le traita avec une extrême rigueur.

– Elle devait être tout à fait femme quand elle quitta sa tribu, dis-je. Quelle est sa manière de voir en affaire de religion ? Tient-elle du côté de son père ou de celui du sa mère ?

– Nous ne soulevons jamais cette question, répondit mon ami. Entre nous, je ne la crois pas très orthodoxe. Sa mère était sans doute une femme de mérite. Outre qu’elle lui a appris l’anglais, elle se connaît assez bien en littérature française et elle joue d’une façon remarquable. Tenez, écoutez-la.

Comme il parlait, le son d’un piano se fit entendre dans la pièce voisine, et nous nous tûmes pour écouter.

Tout d’abord la musicienne piqua quelques touches isolées, comme si elle se demandait s’il fallait continuer.

Puis, ce furent des bruits sonores, discordants, et soudain de ce chaos sortit enfin une harmonie puissante, étrange, barbare, avec des sonorités de trompette, des éclats de cymbales. Et le jeu devenant de plus en plus énergique, devint une mélodie fougueuse, qui finit par s’atténuer et s’éteindre en un bruit désordonné comme au début.

Puis, nous entendîmes le piano se refermer, et la musique cessa.

– Elle fait ainsi tous les soirs, remarqua mon ami. C’est quelque souvenir de l’Inde, à ce que je suppose. Pittoresque, ne trouvez-vous pas ? Maintenant ne vous attardez pas ici plus longtemps que vous ne voudriez. Votre chambre est prête, dès que vous voudrez vous mettre au travail.

Je pris mon compagnon au mot, et le laissai avec son oncle et Copperthorne qui étaient revenus dans la pièce.

Je montai chez moi et étudiai pendant deux heures la législation médicale.

Je me figurais que ce jour-là je ne verrais plus aucun des habitants de Dunkelthwaite, mais je me trompais, car vers dix heures l’oncle Jérémie montra sa petite tête rougeaude dans la chambre :

– Êtes-vous bien logé à votre aise ? demanda-t-il.

– Tout est pour le mieux, je vous remercie, répondis-je.

– Tenez bon. Serez sûr de réussir, dit-il en son langage sautillant. Bonne nuit.

– Bonne nuit, répondis-je.

– Bonne nuit, dit une autre voix venant du corridor.

Je m’avançai pour voir, et j’aperçus la haute silhouette du secrétaire qui glissait à la suite du vieillard comme une ombre noire et démesurée.

Je retournai à mon bureau et travaillai encore une heure.

Puis je me couchai, et je fus quelque temps avant de m’endormir, en songeant à la singulière maisonnée dont j’allais faire partie.

Chapitre III

Le lendemain je fus sur pied de bonne heure et me rendis sur la pelouse, où je trouvai miss Warrender occupée à cueillir des primevères, dont elle faisait un petit bouquet pour orner la table au déjeuner.

Je fus près d'elle avant qu'elle me vît et ne pus m'empêcher d'admirer sa beauté et sa souplesse pendant qu'elle se baissait pour cueillir les fleurs.

Il y avait dans le moindre de ses mouvements une grâce féline que je ne me rappelais avoir vue chez aucune femme.

Je me ressouvins des paroles de Thurston au sujet de l'impression qu'elle avait produite sur le secrétaire, et je n'en fus plus surpris.

En entendant mon pas, elle se redressa, et tourna vers moi sa belle et sombre figure.

– Bonjour, miss Warrender, dis-je. Vous êtes matinale comme moi.

– Oui, répondit-elle, j'ai toujours eu l'habitude de me lever avec le jour.

– Quel tableau étrange et sauvage ! remarquai-je en promenant mon regard sur la vaste étendue des landes. Je suis un étranger comme vous-même dans ce pays. Comment le trouvez-vous ?

– Je ne l'aime pas, dit-elle franchement. Je le déteste. C'est froid, terne, misérable. Regardez cela, et elle leva son bouquet de primevères, voilà ce qu'ils appellent des fleurs. Elles n'ont pas même d'odeur.

– Vous avez été accoutumée à un climat plus vivant et à une végétation tropicale.

– Oh ! je le vois, master Thurston vous a parlé de moi, dit-elle avec un sourire. Oui, j'ai été accoutumée à mieux que cela.

Nous étions debout près l'un de l'autre, quand une ombre apparut entre nous.

Me retournant, j'aperçus Copperthorne resté debout derrière nous.

Il me tendit sa main maigre et blanche avec un sourire contraint.

– Il semble que vous êtes déjà en état de trouver tout seul votre chemin, dit-il en portant ses regards alternativement de ma figure à celle de miss Warrender. Permettez-moi de tenir ces fleurs pour vous, Miss.

– Non, merci, dit-elle d'un ton froid. J'en ai cueilli assez, et je vais entrer.

Elle passa rapidement à côté de lui, et traversa la pelouse pour retourner à la maison.

Copperthorne la suivit des yeux en fronçant le sourcil.

– Vous êtes étudiant en médecine, master Lawrence, me dit-il, en se tournant vers moi et frappant le sol d'un pied, avec un mouvement saccadé, nerveux, tout en parlant.

– Oui, je le suis.

– Oh ! nous avons entendu parler de vous autres, étudiants en médecine, fit-il en élevant la voix et l'accompagnant d'un petit rire fêlé. Vous êtes de terribles gaillards, n'est-ce pas ? Nous avons entendu parler de vous. Il est inutile de vouloir vous tenir tête.

– Monsieur, répondis-je, un étudiant en médecine est d'ordinaire un gentleman.

– C'est tout à fait vrai, dit-il en changeant de ton. Certes, je ne voulais que plaisanter.

Néanmoins je ne pus m'empêcher de remarquer que pendant tout le déjeuner, il ne cessa d'avoir les yeux fixés sur moi, tandis que miss Warrender parlait, et si je hasardais une remarque, aussitôt son regard se portait sur elle.

On eût dit qu'il cherchait à deviner sur nos physionomies ce que nous pensions l'un de l'autre.

Il s'intéressait évidemment plus que de raison à la belle gouvernante, et il n'était pas moins évident que ses sentiments n'étaient payés d'aucun retour.

Nous eûmes ce matin-là une preuve visible de la simplicité naturelle de ces bonnes gens primitifs du Yorkshire.

À ce qu'il paraît, la domestique et la cuisinière, qui couchaient dans la même chambre, furent alarmées pendant la nuit par quelque chose que leurs esprits superstitieux transformèrent en une apparition.

Après le déjeuner, je tenais compagnie à l'oncle Jérémie, qui, grâce à l'aide constante de son souffleur, émettait à jet contenu des citations de poésies de la frontière écossaise, lorsqu'on frappa à la porte.

La domestique entra.

Elle était suivie de près par la cuisinière, personne replète mais craintive.

Elles s'encourageaient, se poussaient mutuellement.

Elles débitèrent leur histoire par strophe et antistrophe, comme un chœur grec, Jeanne parlant jusqu'à ce que l'haleine lui manquât, et laissant alors la parole à la cuisinière qui se voyait à son tour interrompue.

Une bonne partie de ce qu'elles dirent resta à peu près inintelligible pour moi, à raison du dialecte extraordinaire qu'elles employaient, mais je pus saisir la marche générale de leur récit.

Il paraît que pendant les premières heures du jour, la cuisinière avait été réveillée par quelque chose qui lui touchait la figure.

Se réveillant tout à fait, elle avait vu une ombre vague debout près de son lit, et cette ombre s'était glissée sans bruit hors de la chambre.

La domestique s'était éveillée au cri poussé par la cuisinière et affirmait carrément avoir vu l'apparition.

On eût beau les questionner en tous sens, les raisonner, rien ne put les ébranler, et elles conclurent en donnant leurs huit jours, preuve convaincante de leur bonne foi et de leur épouvante.

Elles parurent extrêmement indignées de notre scepticisme et cela finit par leur sortie bruyante, ce qui produisit de la colère chez l'oncle Jérémie, du dédain cher Copperthorne, et me divertit beaucoup.

Je passai dans ma chambre presque toute ma seconde journée de visite, et j'avançai considérablement ma besogne.

Le soir, John et moi, nous nous rendîmes à la garenne de lapins avec nos fusils.

En revenant, je contai à John la scène absurde qu'avaient faite le matin les domestiques, mais il ne me parut pas qu'il en saisît, autant que moi, le côté grotesque.

– C'est un fait, dit-il, que dans les très vieilles demeures comme celle-ci, où la charpente est vermoulue et déformée, on voit quelquefois certains phénomènes curieux qui prédisposent l'esprit à la superstition. J'ai déjà entendu, depuis que je suis ici, pendant la nuit, une ou deux choses qui auraient pu effrayer un homme nerveux et à plus forte raison une domestique ignorante. Naturellement, toutes ces histoires d'apparitions sont de pures sottises, mais une fois que l'imagination est excitée, il n'y a plus moyen de la retenir.

– Qu'avez-vous donc entendu ? demandai-je, fort intéressé.

– Oh ! rien qui en vaille la peine, répondit-il. Voici les bambins et miss Warrender. Il ne faut pas causer de ces choses en sa présence. Autrement elle nous donnera les huit jours, elle aussi, et ce serait une perte pour la maison.

Elle était assise sur une petite barrière placée à la lisière du bois qui entoure Dunkelthwaite, les deux enfants appuyés sur elle de chaque côté, leurs mains jointes autour de ses bras, et leurs figures potelées tournées vers la sienne.

C'était un joli tableau.

Nous nous arrêtâmes un instant à le contempler.

Mais elle nous avait entendus approcher.

Elle descendit d'un bond et vint à notre rencontre, les deux petits trottinant derrière elle.

– Il faut que vous m'aidiez du poids de votre autorité, dit-elle à John. Ces petits indociles aiment l'air du soir, et ne veulent pas se laisser persuader de rentrer.

– Veux pas rentrer, dit le garçon d'un ton décidé. Veux entendre le reste de l'histoire.

– Oui, l'histoire, zézaya la petite.

– Vous saurez le reste de l'histoire demain, si vous êtes sages. Voici M. Lawrence qui est médecin. Il vous dira qu'il ne vaut rien pour les petits garçons et les petites filles de rester dehors quand la rosée tombe.

– Ainsi donc vous écoutiez une histoire ? demanda John pendant que nous nous remettions en route.

– Oui, une bien belle histoire, dit avec enthousiasme le bambin. Oncle Jérémie nous en dit des histoires, mais c'est en poésie, et elles ne sont pas, oh ! non, pas si jolies que les histoires de miss Warrender. Il y en a une, où il y a des éléphants.

– Et des tigres, et de l'or, continua la fillette.

– Oui, on fait la guerre, on se bat et le roi des Cigares...

– Des Cipayes, mon ami, corrigea la gouvernante.

– Et les tribus dispersées qui se reconnaissent entre elles par le moyen de signes, et l'homme qui a été tué dans la forêt. Elle sait des histoires magnifiques. Pourquoi ne lui demandez-vous pas de vous en raconter une, cousin John ?

– Vraiment, miss Warrender, dit mon compagnon, vous avez piqué notre curiosité. Il faut que vous nous contiez ces merveilles.

– À vous, elles paraîtraient assez sottes, répondit-elle en riant. Ce sont simplement quelques souvenirs de ma vie passée.

Comme nous suivions lentement le sentier qui traverse le bois, nous vîmes Copperthorne arriver en sens opposé.

– Je vous cherchais tous, dit-il en feignant maladroitement un ton jovial, je voulais vous informer qu'il est l'heure de dîner.

– Nos montres nous l'ont déjà dit, répondit John d'une voix qui me parut plutôt bourrue.

– Et vous avez couru le lapin ensemble, dit le secrétaire, en marchant à pas comptés près de nous.

– Pas ensemble, répondis-je, nous avons rencontré miss Warrender et les enfants, en revenant.

– Oh ! miss Warrender est allée à votre rencontre, quand vous reveniez, dit-il.

Cette façon de retourner promptement le sens de mes paroles, et le ton narquois qu'il y mit, me vexèrent au point que j'eusse répondu par une vive riposte, si je n'avais pas été retenu par la présence de la jeune dame.

Au même moment, je tournai les yeux vers la gouvernante et je vis briller dans son regard un éclair de colère à l'adresse de l'interlocuteur, ce qui me prouva qu'elle partageait mon indignation.

Aussi fus-je bien surpris cette même nuit quand, vers dix heures, m'étant mis à la fenêtre de ma chambre, je les vis se promenant ensemble au clair de lune et causant avec animation.

Je ne sais comment cela se fit, mais cette vue m’agita au point qu’après quelques vains efforts pour reprendre mes études, je mis mes livres de côté et renonçai au travail pour ce soir-là.

Vers onze heures, je regardai de nouveau, mais ils n’étaient plus là.

Bientôt après j’entendis le pas traînant de l’oncle Jérémie et le pas ferme et lourd du secrétaire, quand ils remontèrent l’escalier qui menait à leurs chambres à coucher, situées à l’étage supérieur.

Chapitre IV

John Thurston ne fut jamais grand observateur et je crois que j'en savais plus long que lui sur ce qui se passait à Dunkelthwaite, au bout de trois jours passés sous le toit de son oncle.

Mon ami était passionnément épris de chimie et coulait des jours heureux au milieu de ses éprouvettes, de ses solutions, parfaitement content d'avoir à portée un compagnon sympathique, auquel il pût faire part de ses trouvailles.

Quant à moi, j'eus toujours un faible pour l'étude et l'analyse de la nature humaine, et je trouvais bien des sujets intéressants dans le microcosme où je vivais.

Bref, je m'absorbai dans mes observations au point de me faire craindre qu'elles n'aient causé beaucoup de tort à mes études.

Ma première découverte fut que le véritable maître à Dunkelthwaite était, et cela ne faisait aucun doute, non point l'oncle Jérémie, mais le secrétaire de l'oncle Jérémie.

Mon flair médical me disait que l'amour exclusif de la poésie, qui eût été une excentricité inoffensive au temps où le vieillard était encore jeune, était devenu désormais une véritable monomanie qui lui emplissait l'esprit en ne laissant nulle place à toute autre idée.

Copperthorne, en flattant le goût de son maître et le dirigeant sur cet objet unique, à ce point qu'il lui devenait

indispensable, avait réussi à s'assurer un pouvoir sans limite en toutes les autres choses.

C'était lui qui s'occupait des finances de l'oncle, qui menait les affaires de la maison sans avoir à subir de questions ni de contrôle.

À vrai dire, il avait assez de tact pour exercer son pouvoir d'une main légère, de façon à ne point meurtrir son esclave : aussi ne rencontrait-il aucune résistance.

Mon ami, tout entier à ses distillations, à ses analyses, ne se rendit jamais compte qu'il était devenu un zéro dans la maison.

J'ai déjà exprimé ma conviction que si Copperthorne éprouvait un tendre sentiment à l'égard de la gouvernante, elle ne lui donnait pas le moindre encouragement. Mais au bout de quelques jours j'en vins à penser qu'en dehors de cet attachement non payé de retour, il existait quelque autre lien entre ces deux personnages.

J'ai vu plus d'une fois Copperthorne prendre à l'égard de la gouvernante un air qui ne pouvait être qualifié autrement que d'autoritaire.

Deux ou trois fois aussi, je les avais vus arpenter la pelouse dans les premières heures de la nuit, en causant avec animation.

Je n'arrivais pas à deviner quelle sorte d'entente réciproque existait entre eux.

Ce mystère piqua ma curiosité.

La facilité, avec laquelle on devient amoureux en villégiature à la campagne, est passée en proverbe, mais je n'ai jamais été d'une nature sentimentale et mon jugement ne fut faussé par aucune préférence en faveur de miss Warrender. Au contraire, je

me mis à l'étudier comme un entomologiste l'eût fait pour un spécimen, d'une façon minutieuse, très impartiale.

Pour atteindre ce but, j'organisai mon travail de manière à être libre quand elle sortait les enfants pour leur faire prendre de l'exercice.

Nous nous promenâmes ainsi ensemble maintes fois, et cela m'avança dans la connaissance de son caractère plus que je n'eusse pu le faire en m'y prenant autrement.

Elle avait vraiment beaucoup lu, connaissait plusieurs langues d'une manière superficielle, et avait une grande aptitude naturelle pour la musique.

Au-dessous de ce vernis de culture, elle n'en avait pas moins une forte dose de sauvagerie naturelle.

Au cours de sa conversation, il lui échappait de temps à autre quelque sortie qui me faisait tressaillir par sa forme primitive de raisonnement et par le dédain des conventions de la civilisation.

Je ne pouvais guère m'en étonner, en songeant qu'elle était devenue femme avant d'avoir quitté la tribu sauvage que son père gouvernait.

Je me rappelle une circonstance qui me frappa tout particulièrement, car elle y laissa percer brusquement ses habitudes sauvages et originales.

Nous nous promenions sur la route de campagne. Nous parlions de l'Allemagne, où elle avait passé quelques mois, quand soudain elle s'arrêta, et posa son doigt sur ses lèvres.

– Prêtez-moi votre canne, me dit-elle à voix basse.

Je la lui tendis, et aussitôt, à mon grand étonnement, elle s'élança légèrement et sans bruit à travers une ouverture de la

haie, son corps se pencha, et elle rampa avec agilité en se dissimulant derrière une petite hauteur. J'étais encore à la suivre des yeux, tout stupéfait, quand un lapin se leva soudain devant elle et partit.

Elle lança la canne sur lui et l'atteignit, mais l'animal parvint à s'échapper tout en boitant d'une patte.

Elle revint vers moi triomphante, essoufflée :

– Je l'ai vu remuer dans l'herbe, dit-elle, je l'ai atteint.

– Oui, vous l'avez atteint, vous lui avez cassé une patte, lui dis-je avec quelque froideur.

– Vous lui avez fait mal, s'écria le petit garçon d'un ton peiné.

– Pauvre petite bête ! s'écria-t-elle, changeant soudain de manières. Je suis bien fâchée de l'avoir blessée.

Elle avait l'air tout à fait décontenancée par cet incident et causa très peu pendant le reste de notre promenade.

Pour ma part, je ne pouvais guère la blâmer.

C'était évidemment une explosion du vieil instinct qui pousse le sauvage vers une proie, bien que cela produisît une impression assez désagréable de la part d'une jeune dame vêtue à la dernière mode et sur une grande route d'Angleterre.

Un jour qu'elle était sortie, John Thurston me fit jeter un coup d'œil dans la chambre qu'elle habitait.

Elle avait là une quantité de bibelots hindous, qui prouvaient qu'elle était venue de son pays natal avec une ample cargaison.

Son amour d'Orientale pour les couleurs vives se manifestait d'une façon amusante.

Elle était allée à la ville où se tenait le marché, y avait acheté beaucoup de feuilles de papier rouge et bleu, qu'elle avait fixées au moyen d'épingles sur le revêtement de couleur sombre que jusqu'alors couvrait le mur.

Elle avait aussi du clinquant qu'elle avait réparti dans les endroits les plus en vue, et pourtant il semblait qu'il y ait quelque chose de touchant dans cet effort pour reproduire l'éclat des tropiques dans cette froide habitation anglaise.

Pendant les quelques premiers jours que j'avais passés à Dunkelthwaite, les singuliers rapports qui existaient entre miss Warrender et le secrétaire avaient simplement excité ma curiosité, mais après des semaines, et quand je me fus intéressé davantage à la belle Anglo-Indienne, un sentiment plus profond et plus personnel s'empara de moi.

Je me mis le cerveau à la torture pour deviner quel était le lien qui les unissait.

Comme se faisait-il que tout en montrant de la façon la plus évidente qu'elle ne voulait pas de sa société pendant le jour, elle se promenât seule avec lui, la nuit venue ?

Il était possible que l'aversion qu'elle manifestait envers lui devant des tiers fût une ruse pour cacher ses véritables sentiments.

Une telle supposition amenait à lui attribuer une profondeur de dissimulation naturelle que semblait démentir la franchise de son regard, la netteté et la fierté de ses traits.

Et pourtant quelle autre hypothèse pouvait expliquer le pouvoir incontestable qu'il exerçait sur elle !

Cette influence perçait en bien des circonstances, mais il en usait d'une façon si tranquille, si dissimulée qu'il fallait une observation attentive pour s'apercevoir de sa réalité.

Je l'ai surpris lui lançant un regard si impérieux, même si menaçant, à ce qu'il me semblait, que le moment d'après, j'avais peine à croire que cette figure pâle et dépourvue d'expression fût capable d'en prendre une aussi marquée.

Lorsqu'il la regardait ainsi, elle se démenait, elle frissonnait comme si elle avait éprouvé de la souffrance physique.

« Décidément, me dis-je, c'est de la crainte et non de l'amour, qui produit de tels effets. »

Cette question m'intéressa tant, que j'en parlai à mon ami John.

Il était, à ce moment-là, dans son petit laboratoire, abîmé dans une série de manipulations, de distillations qui devaient aboutir à la production d'un gaz fétide, et nous faire tousser en nous prenant à la gorge.

Je profitai de la circonstance qui nous obligeait à respirer le grand air, pour l'interroger sur quelques points sur lesquels je désirais être renseigné.

– Depuis combien de temps disiez-vous que miss Warrender se trouve chez votre oncle ? demandai-je.

John me jeta un regard narquois et agita son doigt taché d'acide.

– Il me semble que vous vous intéressez bien singulièrement à la fille du défunt et regretté Achmet Genghis, dit-il.

– Comment s’en empêcher ? répondis-je franchement. Je lui trouve un des types les plus romanesques que j’aie jamais rencontrés.

– Méfiez-vous de ces études-là, mon garçon, dit John d’un ton paternel. C’est une occupation qui ne vaut rien à la veille d’un examen.

– Ne faites pas le nigaud, répliquai-je. Le premier venu pourrait croire que je suis amoureux de miss Warrender, à vous entendre parler ainsi. Je la regarde comme un problème intéressant de psychologie, voilà tout.

– C’est bien cela, un problème intéressant de psychologie, voilà tout.

Il me semblait que John devait avoir encore autour de lui quelques vapeurs de ce gaz, car ses façons étaient réellement irritantes.

– Pour en revenir à ma première question, dis-je, depuis combien de temps est-elle ici ?

– Environ dix semaines.

– Et Copperthorne ?

– Plus de deux ans.

– Avez-vous quelque idée qu’ils se soient déjà connus ?

– C’est impossible, déclara nettement John. Elle venait d’Allemagne. J’ai vu la lettre où le vieux négociant donnait des indications sur sa vie passée. Copperthorne est toujours resté dans le Yorkshire, en dehors de ses deux ans de Cambridge. Il a dû quitter l’Université dans des conditions peu favorables.

– En quel sens ?

– Sais pas, répondit John. On a tenu la chose sous clef. Je m'imagine que l'oncle Jérémie le sait. Il a la marotte de ramasser des déclassés et de leur refaire ce qu'il appelle une nouvelle vie. Un de ces jours, il lui arrivera quelque mésaventure avec un type de cette sorte.

– Aussi donc Copperthorne et miss Warrender étaient absolument étrangers l'un à l'autre il y a quelques semaines ?

– Absolument. Maintenant je crois que je ferai bien de rentrer et d'analyser le précipité.

– Laissez là votre précipité, m'écriai-je en le retenant. Il y a d'autres choses dont j'ai à vous parler. S'ils ne se connaissent que depuis quelques semaines, comment a-t-il fait pour acquérir le pouvoir qu'il exerce sur elle ?

John me regarda d'un air ébahi.

– Son pouvoir ? dit-il.

– Oui, l'influence qu'il possède sur elle.

– Mon cher Hugh, me dit bravement mon ami, je n'ai point pour habitude de citer ainsi l'Écriture, mais il y a un texte qui me revient impérieusement à l'esprit, et le voici : « Trop de science les a rendus fous. » Vous aurez fait des excès d'études.

– Entendez-vous dire par là, m'écriai-je, que vous n'avez jamais remarqué l'entente secrète qui paraît exister entre la gouvernante et le secrétaire de votre oncle ?

– Essayez du bromure de potassium, dit John. C'est un calmant très efficace à la dose de vingt grains.

– Essayez une paire de lunettes, répliquai-je. Il est certain que vous en avez grand besoin.

Et après avoir lancé cette flèche de Parthe je pivotai sur mes talons et m'éloignai de fort méchante humeur.

Je n'avais pas fait vingt pas sur le gravier du jardin, que je vis le couple dont nous venions de parler.

Ils étaient à quelque distance, elle adossée au cadran solaire, lui debout devant elle.

Il lui parlait vivement, et parfois avec des gestes brusques.

La dominant de sa taille haute et dégingandée, avec les mouvements qu'il imprimait à ses longs bras, il avait l'air d'une énorme chauve-souris planant au-dessus de sa victime.

Je me rappelle que cette comparaison fut celle-là même qui se présenta à ma pensée et qu'elle prit une netteté d'autant plus grande que je voyais dans les moindres détails de la belle figure se dessiner l'horreur et l'effroi.

Ce petit tableau servait si bien d'illustration au texte, sur lequel je venais de prêcher, que je fus tenté de retourner au laboratoire et d'amener l'incrédule John pour le lui faire contempler.

Mais avant que j'eusse le temps de prendre mon parti, Copperthorne m'avait entrevu.

Il fit demi-tour, et se dirigea d'un pas lent dans le sens opposé qui menait vers les massifs, suivi de près par sa compagne, qui coupait les fleurs avec son ombrelle tout en marchant. Après ce petit épisode, je rentrai dans ma chambre, bien décidé à reprendre mes études, mais, quoi que je fisse, mon esprit vagabondait bien loin de mes livres, et se mettait à spéculer sur ce mystère.

J’avais appris de John que les antécédents de Copperthorne n’étaient pas des meilleurs, et pourtant il avait évidemment conquis une influence énorme sur l’esprit affaibli de son maître.

Je m’expliquais ce fait, en remarquant la peine infinie, qu’il prenait pour se dévouer au dada du vieillard, et le tact consommé avec lequel il flattait et encourageait les singulières lubies poétiques de celui-ci.

Mais comment m’expliquer l’influence non moins évidente dont il jouissait sur la gouvernante ?

Elle n’avait pas de marotte qu’on pût flatter.

Un amour mutuel eût pu expliquer le lien qui existait entre elle et lui, mais mon instinct d’homme du monde et d’observateur de la nature humaine me disait de la façon la plus claire qu’un amour de cette sorte n’existait pas.

Si ce n’était point l’amour, il fallait que ce fût la crainte, et tout ce que j’avais vu confirmait cette supposition. Qu’était-il donc arrivé pendant ces deux mois qui pût inspirer à la hautaine princesse aux yeux noirs quelque crainte au sujet de l’Anglais à figure pâle, à la voix douce et aux manières polies ?

Tel était le problème que j’entrepris de résoudre en y mettant une énergie, une application qui tuèrent mon ardeur pour l’étude et me rendirent inaccessible à la crainte que devait m’inspirer mon examen prochain.

Je me hasardai à aborder le sujet dans l’après-midi de ce même jour avec miss Warrender, que je trouvai seule dans la bibliothèque, les deux bambins étant allés passer la journée dans la chambre d’enfants chez un squire[1] du voisinage.

---

1 Propriétaire terrien.

– Vous devez vous trouver bien seule quand il n'y a pas de visiteurs, dis-je. Il me semble que cette partie du pays n'offre pas beaucoup d'animation.

– Les enfants sont toujours une société agréable, répondit-elle. Néanmoins je regretterai beaucoup M. Thurston et vous-même, quand vous serez parti.

– Je serai fâché que ce jour arrive, dis-je. Je ne m'attendais pas à trouver ce séjour aussi agréable. Pourtant vous ne serez pas dépourvue de société après notre départ, vous aurez toujours M. Copperthorne.

– Oui, nous aurons toujours M. Copperthorne, dit-elle d'un air fort ennuyé.

– C'est un compagnon agréable, remarquai-je, tranquille, instruit, aimable. Je ne m'étonne pas que le vieux master Thurston se soit attaché à lui.

Tout en parlant, j'examinais attentivement mon interlocutrice.

Une légère rougeur passa sur ses joues brunes, et elle tapota impatiemment avec ses doigts sur les bras du fauteuil.

– Ses façons ont quelquefois de la froideur…

J'allais continuer, mais elle m'interrompit, me lança un regard étincelant de colère dans ses yeux noirs.

– Qu'est-ce que vous avez donc à me parler de lui ? demanda-t-elle.

– Je vous demande pardon, répondis-je d'un ton soumis, je ne savais pas que c'était un sujet interdit.

– Je ne tiens pas du tout à entendre même son nom, s'écria-t-elle avec emportement. Ce nom, je le déteste, comme je le hais, lui. Ah ! si j'avais seulement quelqu'un pour m'aimer, c'est-à-dire comme aiment les hommes d'au-delà des mers, dans mon pays, je sais bien ce que je lui dirais.

– Que lui diriez-vous demandai-je, tout étonné de cette explosion extraordinaire.

Elle se pencha si en avant, que je crus sentir sur ma figure sa respiration chaude et pantelante.

– Tuez Copperthorne, dit-elle, voilà ce que je lui dirais. Tuez Copperthorne. Alors vous pourrez revenir me parler d'amour.

Rien ne pourrait donner une idée de l'intensité de fureur qu'elle mit à lancer ces mots qui sifflèrent entre ses dents blanches.

En parlant, elle avait l'air si venimeuse que je reculai involontairement devant elle.

Se pouvait-il que ce serpent python et la jeune dame pleine de réserve qui se tenait bien, si tranquillement, à la table de l'oncle Jérémie ne fissent qu'un ?

J'avais bien compté que j'arriverais à voir quelque peu dans son caractère au moyen de questions détournées, mais je ne m'attendais guère à évoquer un esprit pareil.

Elle dut voir l'horreur et l'étonnement se peindre sur ma physionomie, car elle changea d'attitude et eut un rire nerveux.

– Vous devez certainement me croire folle, dit-elle, vous voyez que c'est l'éducation hindoue qui se fait jour. Là-bas nous ne faisons rien à demi, dans l'amour et dans la haine.

– Et pourquoi donc haïssez-vous M. Copperthorne ? demandai-je.

– Au fait, répondit-elle en radoucissant sa voix, le mot de haine est peut-être un peu trop fort, mieux vaudrait celui de répulsion. Il est des gens qu'on ne peut s'empêcher de prendre en aversion, alors même qu'on n'a aucun motif à en donner.

Évidemment elle regrettait l'éclat qu'elle venait de faire, et tâchait de le masquer par des explications.

Voyant qu'elle cherchait à changer de conversation, je l'y aidai.

Je fis des remarques sur un livre de gravures hindoues qu'elle était allée prendre avant mon arrivée et qui était resté sur ses genoux.

La Bibliothèque de l'oncle Jérémie était fort complète, et particulièrement riche en ouvrages de cette catégorie.

– Elles ne sont pas des plus exactes, dit-elle en tournant les pages d'enluminures.

– Toutefois celle-ci est bonne, reprit-elle en désignant une gravure qui représentait un chef vêtu d'une cotte de mailles, et coiffé d'un turban pittoresque ; celle-ci est vraiment très bonne. Mon père était ainsi vêtu quand il montait son cheval de combat tout blanc, et conduisait tous les guerriers de Dooab à la bataille contre les Feringhees. Mon père fut choisi parmi eux tous, car ils savaient qu'Achmet Genghis Khan était un grand-prêtre autant qu'un grand soldat. Le peuple ne voulait d'autre chef qu'un Borka éprouvé. Il est mort maintenant, et de tous ceux qui ont suivi son étendard, il n'en est plus qui ne soient dispersés ou qui n'aient péri, pendant que moi, sa fille, je suis une mercenaire sur une terre lointaine.

– Sans doute, vous retournerez un jour dans l'Inde, dis-je en faisant de mon mieux pour lui donner une faible consolation.

Elle tourna les pages distraitement quelques minutes sans répondre.

Puis, elle laissa échapper soudain un petit cri de plaisir en voyant une des images.

– Regardez-le, s'écria-t-elle aussitôt. Voici un de nos exilés. C'est un Bhuttotee. Il est très ressemblant.

La gravure qui l'excitait ainsi, représentait un indigène d'aspect fort peu engageant, tenant d'une main un petit instrument qui avait l'air d'une pioche en miniature, et de l'autre une pièce carrée de toile rayée.

– Ce mouchoir, c'est son *roomal*, dit-elle. Naturellement, il ne circulerait pas ainsi en public comme cela. Il ne porterait pas non plus sa hache sacrée, mais sous tous les autres rapports il est exactement tel qu'il doit être. Bien des fois je me suis trouvée avec des gens comme lui pendant les nuits sans lune, avec les Lughaees marchant à l'avant, quand l'étranger sans méfiance entendait le Pilhaoo à sa gauche, et ne savait pas ce que cela signifiait. Ah, c'était une vie qui valait la peine d'être vécue.

– Mais qu'est-ce qu'un *roomal*, et le Lughaee, et le reste, demandai-je.

– Oh ! ce sont des mots indiens, répondit-elle en riant. Vous ne les comprendriez pas.

– Mais cette gravure a pour légende : « Un Dacoït » et j'ai toujours cru qu'un Dacoït est un voleur.

– C'est que les Anglais n'en savent pas davantage, remarqua-t-elle. Certes, les Dacoïts sont des voleurs, mais on qualifie de voleurs bien des gens qui ne le sont réellement pas ; eh bien, cet

homme est un saint homme, et selon toute probabilité c'est un gourou.

Elle m'aurait peut-être donné plus de renseignements sur les mœurs et les coutumes de l'Inde, car c'était un sujet dont elle aimait à parler, quand soudain je vis un changement se produire dans sa physionomie.

Elle tourna son regard fixe sur la fenêtre qui était derrière moi.

Je me retournai pour voir, et j'aperçus tout au bord la figure du secrétaire qui épiait furtivement.

J'avoue que j'eus un tressaillement à cette vue, car avec sa pâleur cadavéreuse, cette tête avait l'air de celle d'un décapité.

Il poussa la fenêtre et l'ouvrit en s'apercevant qu'il avait été vu.

– Je suis fâché de vous déranger, dit-il en avançant la tête, mais ne trouvez-vous pas, miss Warrender, qu'il est malheureux d'être enfermé dans une pièce étroite par un si beau jour. N'êtes-vous pas disposée à sortir et faire un tour ?

Bien que son langage fût poli, ses paroles étaient prononcées d'une voix dure, presque menaçante, qui leur donnait le ton du commandement plutôt que celui de la prière.

La gouvernante se leva et, sans protester, sans faire de remarque, elle sortit doucement pour prendre son chapeau.

Ce fut là une preuve nouvelle de l'empire que Copperthorne exerçait sur elle.

Et comme il me regardait par la fenêtre ouverte, un sourire moqueur se jouait sur ses lèvres minces.

On eût dit qu'il avait voulu me provoquer par cette démonstration de son pouvoir.

Avec le soleil derrière lui, on l'eut pris pour un démon entouré d'une auréole.

Il resta ainsi quelques instants à me regarder fixement, la figure empreinte d'une méchanceté concentrée.

Puis j'entendis son pas lourd qui faisait craquer le gravier de l'allée, pendant qu'il se dirigeait vers la porte.

Chapitre V

Pendant les quelques jours qui suivirent l'entrevue où miss Warrender m'avait avoué la haine que lui inspirait le secrétaire, tout alla bien à Dunkelthwaite.

J'eus plusieurs longues conversations avec elle dans des promenades que nous faisions à l'aventure dans les bois, avec les deux bambins, mais je ne réussis point à la faire s'expliquer nettement sur l'accès de violence qu'elle avait eu dans la bibliothèque, et elle ne me dit pas un mot qui pût jeter quelque lumière sur le problème qui m'intéressait si vivement.

Toutes les fois que je faisais une remarque qui pouvait conduire dans cette direction, elle me répondait avec une réserve extrême, ou bien elle s'apercevait tout à coup qu'il n'était que temps pour les enfants de retourner dans leur chambre, de sorte que j'en vins à désespérer d'apprendre d'elle-même quoi que ce fût.

Pendant ce temps, je ne me livrai à mes études que d'une manière irrégulière, par boutades.

De temps à autre, l'oncle Jérémie, de son pas traînant, entrait chez moi, un rouleau de manuscrits à la main, pour me lire des extraits de son grand poème épique.

Lorsque j'éprouvais le besoin d'une société, j'allais faire un tour dans le laboratoire de John, de même qu'il venait me trouver chez moi, quand la solitude lui pesait.

Parfois, je variais la monotonie de mes études en prenant mes livres et m'installant à l'aise dans les massifs où je passais le jour à travailler.

Quant à Copperthorne, je l'évitais autant que possible, et de son côté il n'avait nullement l'air empressé de cultiver ma connaissance.

Un jour, dans la seconde semaine de juin, John vint me trouver un télégramme à la main et l'air extrêmement ennuyé.

– En voilà, une affaire ! s'écria-t-il. Le papa m'enjoint de partir séance tenante pour me rendre à Londres. Ce doit être pour quelque histoire de légalité. Il a toujours menacé de mettre ordre à ses affaires, et maintenant il lui a pris une crise d'énergie et il veut en finir.

– Vous ne serez pas longtemps absent, je suppose ? dis-le.

– Une semaine ou deux peut-être. C'est une chose bien désagréable. Cela tombe juste au moment où je comptais réussir à décomposer cet alcaloïde.

– Vous le retrouverez tel quel quand vous reviendrez, dis-je en riant. Il n'y a personne ici qui se mêle de le décomposer en votre absence.

– Ce qui m'ennuie le plus, c'est de vous laisser ici, reprit-il. Il me semble que c'est mal remplir les devoirs de l'hospitalité que de faire venir un camarade dans ce séjour solitaire et de s'en aller brusquement en le plantant là.

– Ne vous tourmentez pas à mon sujet répondis-je. J'ai beaucoup trop de besogne pour me sentir seul. En outre, j'ai trouvé ici des attractions sur lesquelles je ne comptais pas du tout. Je ne crois pas qu'il y ait dans ma vie six semaines qui m'aient paru aussi courtes que les dernières.

– Oh ! elles ont passé si vite que cela ? dit John, en se moquant.

Je suis convaincu qu'il était toujours dans son illusion de me croire amoureux fou de la gouvernante.

Il partit ce même jour par un train du matin, en promettant d'écrire et de nous envoyer son adresse à Londres, car il ne savait pas dans quel hôtel son père descendrait.

Je ne me doutais pas des conséquences qui résulteraient de ce mince détail, je ne me doutais pas non plus de ce qui allait arriver avant que je pusse revoir mon ami.

À ce moment-là, son départ ne me faisait aucune peine.

Il en résultait simplement que nous quatre qui restions nous allions être en contact plus intime et il semblait que cela dût favoriser la solution du problème auquel je prenais de jour en jour un plus vif intérêt.

À un quart de mille environ de la maison de Dunkelthwaite se trouve un petit village formé d'une longue rue, qui porte le même nom, et composé de vingt ou trente cottages aux toits d'ardoises, et d'une église vêtue de lierre toute voisine de l'inévitable cabaret.

L'après-midi du jour même où John nous quitta, miss Warrender et les deux enfants se rendirent au bureau de poste et je m'offris à les accompagner.

Copperthorne n'eût pas demandé mieux que d'empêcher cette excursion ou de venir avec nous, mais, heureusement pour nous, l'oncle Jérémie était en proie aux affres de l'inspiration et ne pouvait se passer des services de son secrétaire.

Ce fut, je m'en souviens, une agréable promenade, car la route était bien ombragée d'arbres où les oiseaux chantaient joyeusement.

Nous fîmes le trajet à loisir, en causant de bien des choses, pendant que le bambin et la fillette couraient et cabriolaient devant nous.

Avant d'arriver au bureau de poste, il faut passer devant le cabaret dont il a été question.

Comme nous parcourions la rue du village, nous nous aperçûmes qu'un petit rassemblement s'était formé devant cette maison.

Il y avait là dix ou douze garçons en guenilles ou fillettes aux nattes sales, quelques femmes la tête nue, et deux ou trois hommes sortis du comptoir où ils flânaient.

C'était sans doute le rassemblement le plus nombreux qui ait jamais fait figure dans les annales de cette paisible localité.

Nous ne pouvions pas voir quelle était la cause de leur curiosité ; mais nos bambins partirent à toutes jambes, et revinrent bientôt, bourrés de renseignements.

– Oh ! miss Warrender, cria Johnnie qui accourait tout haletant d'empressement. Il y a là un homme noir comme ceux des histoires que vous nous racontez.

– Un bohémien, je suppose, dis-je.

– Non, non, dit Johnnie d'un ton décisif. Il est plus noir encore que ça, n'est-ce pas, May ?

– Plus noir que ça, redit la fillette.

– Je crois que nous ferions mieux d’aller voir ce que c’est que cette apparition extraordinaire, dis-je.

En parlant, je regardai ma compagne, et je fus fort surpris de la voir toute pâle, avec les yeux pour ainsi dire resplendissants d’agitation contenue.

– Est-ce que vous vous trouvez mal ? demandai-je.

– Oh non ! dit-elle avec vivacité, en hâtant le pas. Allons, allons !

Ce fut certainement une chose curieuse qui s’offrit à notre vue quand nous eûmes rejoint le petit cercle de campagnards.

J’eus aussitôt présente à la mémoire la description du Malais mangeur d’opium que De Quincey vit dans une ferme d’Écosse.

Au centre de ce groupe de simples paysans du Yorkshire, se tenait un voyageur oriental de haute taille, au corps élancé, souple et gracieux ; ses vêtements de toile salis par la poussière des routes et ses pieds bruns sortant de ses gros souliers.

Évidemment, il venait de loin et avait marché longtemps.

Il tenait à la main un gros bâton, sur lequel il s’appuyait, tout en promenant ses yeux noirs et pensifs dans l’espace, sans avoir l’air de s’inquiéter de la foule qui l’entourait.

Son costume pittoresque, avec le turban de couleur qui couvrait sa tête à la teinte basanée, produisait un effet étrange et discordant en ce milieu prosaïque.

– Pauvre garçon ! me dit miss Warrender d’une voix agitée et haletante. Il est fatigué. Il a faim, sans aucun doute, et il ne peut faire comprendre ce qu’il lui faut. Je vais lui parler.

Et, s’approchant de l’Hindou, elle lui adressa quelques mots dans le dialecte de son pays.

Jamais je n’oublierai l’effet que produisirent ces quelques syllabes.

Sans prononcer un mot, le voyageur se jeta la face contre terre sur la poussière de la route, et se traîna littéralement aux pieds de ma compagne.

J’avais vu dans des livres de quelle façon les Orientaux manifestent leur abaissement en présence d’un supérieur, mais je n’aurais jamais pu m’imaginer qu’aucun être humain descendît jusqu’à une humilité aussi abjecte que l’indiquait l’attitude de cet homme.

Miss Warrender reprit la parole d’un ton tranchant, impérieux.

Aussitôt il se redressa et resta les mains jointes, les yeux baissés, comme un esclave devant sa maîtresse.

Le petit rassemblement qui semblait croire que ce brusque prosternement était le prélude de quelque tour de passe-passe ou d’un chef d’œuvre d’acrobatie, avait l’air de s’amuser et de s’intéresser à l’incident.

– Consentiriez-vous à emmener les enfants et à mettre les lettres à la poste ? demanda la gouvernante. Je voudrais bien dire un mot à cet homme.

Je fis ce qu’elle me demandait.

Quelques minutes après, quand je revins, ils causaient encore.

L’Hindou paraissait raconter ses aventures ou expliquer les motifs de son voyage.

Ses doigts tremblaient ; ses yeux pétillaient.

Miss Warrender écoutait avec attention, laissant échapper de temps à autre un mouvement brusque ou une exclamation, et montrant ainsi combien elle était intéressée par les détails que donnait cet homme.

– Je dois vous prier de m'excuser pour vous avoir tenu si longtemps au soleil, dit-elle enfin en se tournant vers moi. Il faut que nous rentrions. Autrement nous serons en retard pour le dîner.

Elle prononça ensuite quelques phrases sur un ton de commandement et laissa son noir interlocuteur debout dans la rue du village.

Puis nous rentrâmes avec les enfants.

– Et bien ! demandai-je, poussé par une curiosité bien naturelle, lorsque nous ne fûmes plus à portée d'être entendus des visiteurs. Qui est-il ? qu'est-il ?

– Il vient des Provinces centrales, près du pays des Mahrattes. C'est un des nôtres. J'ai été réellement bouleversée de rencontrer un compatriote d'une manière aussi inattendue. Je me sens tout agitée.

– Voilà qui a dû vous faire plaisir, remarquai-je.

– Oui, un très grand plaisir, dit-elle vivement.

– Et comment se fait-il qu'il se soit prosterné ainsi ?

– Parce qu'il savait que je suis la fille d'Achmet Genghis Khan, dit-elle avec fierté.

– Et quel hasard l'a amené ici ?

– Oh ! c'est une longue histoire, dit-elle négligemment. Il a mené une vie errante. Comme il fait sombre dans cette avenue et comme les grandes branches s'entrecroisent là-haut ! Si l'on s'accroupissait sur l'une d'elles, il serait facile de se laisser tomber sur le dos de quelqu'un qui passerait. On ne saurait jamais que vous êtes là, jusqu'au moment où vous auriez vos doigts serrés autour de la gorge du passant.

– Quelle horrible pensée ! m'écriai-je.

– Les endroits sombres me donnent toujours de sombres pensées, dit-elle d'un ton léger. À propos, j'ai une faveur à vous demander, M. Lawrence.

– De quoi s'agit-il ? demandai-je.

– Ne dites pas un mot à la maison au sujet de mon pauvre compatriote. On pourrait le prendre pour un coquin, un vagabond, vous savez, et donner l'ordre de le chasser du village.

– Je suis convaincu que M. Thurston n'aurait jamais cette dureté.

– Non, mais M. Copperthorne en est capable.

– Je ferai ce que vous voudrez, dis-je, mais les enfants parleront certainement.

– Non, je ne crois pas, répondit-elle.

Je ne sais comment elle s'y prit pour empêcher ces petites langues bavardes, mais, en fait, elles se turent sur ce point, et ce jour-là on ne dit pas un mot de l'étrange visiteur qui, de course en course, était venu jusque dans notre petit village.

J'avais quelque soupçon subtil que ce fils des régions tropicales n'était point arrivé par hasard jusqu'à nous, mais qu'il

s'était rendu à Dunkelthwaite pour y remplir une mission déterminée.

Le lendemain, j'eus la preuve la plus convaincante possible qu'il était encore dans les environs, car je rencontrai miss Warrender pendant qu'elle descendait par l'allée du jardin avec un panier rempli de croûtes de pain et de morceaux de viande.

Elle avait l'habitude de porter ces restes à quelques vieilles femmes du pays.

Aussi je m'offris à l'accompagner.

– Est-ce chez la vieille Venables ou chez la bonne femme Taylforth que vous allez aujourd'hui ? demandai-je.

– Ni chez l'une ni chez l'autre, dit-elle en souriant. Il faut que je vous dise la vérité, M. Lawrence. Vous avez toujours été un bon ami pour moi et je sais que je puis avoir confiance en vous. Je vais suspendre le panier à cette branche-ci et il viendra le chercher.

– Il est encore par ici ? remarquai-je.

– Oui, il est encore par ici.

– Vous croyez qu'il le découvrira ?

– Oh ! pour cela, vous pouvez vous en rapporter à lui, dit-elle. Vous ne trouverez pas mauvais que je lui donne quelque secours, n'est-ce pas ? Vous en feriez tout autant si vous aviez vécu parmi les Hindous, et que vous vous trouviez brusquement transplanté chez un Anglais. Venez dans la serre, nous jetterons un coup d'œil sur les fleurs.

Nous allâmes ensemble dans la serre chaude.

À notre retour, le panier était resté suspendu à la branche, mais son contenu avait disparu.

Elle le reprit en riant et le rapporta à la maison.

Il me parut que depuis cette entrevue de la veille avec son compatriote, elle avait l'esprit plus gai, le pas plus libre, plus élastique.

C'était peut-être une illusion, mais il me sembla aussi qu'elle avait l'air moins contrainte qu'à l'ordinaire en présence de Copperthorne, qu'elle supportait ses regards avec moins de crainte, et était moins sous l'influence de sa volonté.

Et maintenant j'en viens à la partie de mon récit où j'ai à dire comment j'arrivai à pénétrer les rotations qui existaient entre ces deux étranges créatures, comment j'appris la terrible vérité au sujet de miss Warrender, ou de la Princesse Achmet Genghis ; j'aime mieux la désigner ainsi, car elle tenait assurément plus de ce redoutable et fanatique guerrier, que de sa mère, si douce.

Cette révélation fut pour moi un coup violent, dont je n'oublierai jamais l'effet.

Il peut se faire que d'après la manière dont j'ai retracé ce récit, en appuyant sur les faits qui y ont quelque importance, et omettant ceux qui n'en ont pas, mes lecteurs aient déjà deviné le projet qu'elle avait au cœur.

Quant à moi, je déclare solennellement que jusqu'au dernier moment je n'eus pas le plus léger soupçon de la vérité.

J'ignorais tout de la femme, dont je serrais amicalement la main et dont la voix charmait mon oreille.

Cependant, je crois aujourd'hui encore qu'elle était vraiment bien disposée envers moi et qu'elle ne m'aurait fait aucun mal volontairement.

Voici comment se fit cette révélation.

Je crois avoir déjà dit qu'il se trouvait au milieu des massifs une sorte d'abri, où j'avais l'habitude d'étudier pendant la journée.

Un soir, vers dix heures, comme je rentrais chez moi, je me rappelai que j'avais oublié dans cet abri un traité de gynécologie, et comme je comptais travailler un couple d'heures avant de me coucher, je me mis en route pour aller le chercher.

L'oncle Jérémie et les domestiques étaient déjà au lit.

Aussi descendis-je sans faire de bruit, et je tournai doucement la clef dans la serrure de la porte d'entrée.

Une fois dehors, je traversai à grands pas la pelouse, pour gagner les massifs, reprendre mon bien et revenir aussi promptement que possible.

J'avais à peine franchi la petite grille de bois, et j'étais à peine entré dans le jardin que j'entendis un bruit de voix.

Je me doutai bien que j'étais tombé sur une de ces entrevues nocturnes que j'avais remarquées de ma fenêtre.

Ces voix étaient celles du secrétaire et de la gouvernante, et il était évident pour moi, d'après la direction d'où elles venaient, qu'ils étaient assis dans l'abri, et qu'ils causaient sans se douter le moins du monde qu'il y eut un tiers.

J'ai toujours regardé le fait d'écouter aux portes comme une preuve de bassesse, en quelque circonstance que ce fût, et si curieux que je fusse de savoir ce qui se passait entre ces deux personnes, j'allais tousser ou indiquer ma présence par quelque autre signal, quand j'entendis quelques mots prononcés par Copperthorne, qui m'arrêtèrent brusquement et mirent toutes mes facultés en un état de désordre et d'horreur.

– On croira qu'il est mort d'apoplexie.

Tels furent les mots qui m'arrivèrent clairement, distinctement, dans la voix tranchante du secrétaire, à travers l'air tranquille.

Je restai la respiration suspendue, à écouter de toutes mes oreilles.

Je ne songeais plus du tout à avertir de ma présence.

Quel était le crime que tramaient ces conspirateurs si dissemblables en cette belle nuit d'été ?

J'entendis le son grave et doux de la voix de miss Warrender, mais elle parlait si vite, si bas que je ne pus distinguer les mots.

Son intonation me permettait de juger qu'elle était sous l'influence d'une émotion profonde.

Je me rapprochai sur la pointe des pieds, en tendant l'oreille pour saisir le plus léger bruit.

La lune n'était pas encore levée et il faisait très sombre sous les arbres.

Il y avait fort peu de chances pour que je fusse aperçu.

– Mangé son pain, vraiment ! disait le secrétaire d'un ton de raillerie. D'ordinaire vous n'êtes pas si bégueule. Vous n'avez pas eu cette idée-là quand il s'agissait de la petite Ethel.

– J'étais folle ! j'étais folle ! cria-t-elle d'une voix brisée. J'avais beaucoup prié Bouddha et la grande Bowhanee et il me semblait que dans ce pays d'infidèles, ce serait pour moi une grande et glorieuse action, si moi, une femme isolée, j'agissais suivant les enseignements de mon noble père. On n'admet qu'un petit nombre de femmes dans les mystères de notre foi, et c'est

uniquement le hasard qui m'a valu cet honneur. Mais une fois que le chemin fut ouvert devant moi, j'y marchai droit, et sans crainte, et dès ma quatorzième année, le grand gourou Ramdeen Singh déclara que je méritais de m'asseoir sur le tapis du Trepounee avec les autres Bhuttotees. Oui, je le jure par la hache sacrée, j'ai bien souffert en cette occasion, car qu'avait-elle fait, la pauvre petite, pour être sacrifiée !

– Je m'imagine que votre repentir tient beaucoup plus à ce que vous avez été surprise par moi qu'au côté moral de l'affaire, dit Copperthorne, railleur. J'avais déjà conçu des soupçons, mais ce fut seulement en vous voyant surgir le mouchoir à la main que je fus certain d'avoir cet honneur, l'honneur d'être en présence d'une Princesse des Thugs. Une potence anglaise serait une fin bien prosaïque pour une créature aussi romanesque.

– Et depuis vous vous êtes servi de votre découverte pour tuer tout ce qu'il y a de vivant en moi, dit-elle avec amertume. Vous avez fait de mon existence un fardeau pour moi.

– Un fardeau pour vous ! dit-il d'une voix altérée. Vous savez ce que j'éprouve à votre égard. Si, de temps à autre, je vous ai dirigée par la crainte d'une dénonciation, c'est uniquement parce que je vous ai trouvée insensible à l'influence plus douce de l'amour.

– L'amour ! s'écria-t-elle avec amertume. Comment aurais-je pu aimer l'homme qui me faisait sans cesse entrevoir la perspective d'une mort infâme ? Mais venons au fait. Vous me promettez ma liberté sans restriction si je fais seulement pour vous cette chose ?

– Oui, répondit Copperthorne, vous pourrez partir quand vous voudrez dès que la chose sera faite. J'oublierai que je vous ai vue ici dans ces massifs.

– Vous le jurez ?

– Oui, je le jure.

– Je ferais n'importe quoi pour recouvrer ma liberté, dit-elle.

– Nous n'aurons jamais autant de chances de succès, s'écria Copperthorne. Le jeune Thurston est parti, et son ami dort profondément. Il est trop stupide pour se douter de quelque chose. Le testament est fait en ma faveur et, si le vieux meurt, il n'est pas un brin d'herbe, pas un grain de sable qui ne m'appartienne ici.

– Pourquoi n'agissez-vous pas vous même alors ? demanda-t-elle.

– Ce n'est point dans ma manière, dit-il. En outre, je n'ai pas attrapé le tour de main. Ce *roomal*, c'est ainsi que vous appelez cela, ne laisse aucune trace. C'est ce qui en fait l'avantage.

– C'est un acte infâme que d'assassiner son bienfaiteur.

– Mais c'est une grande chose que de servir Rowhanee, la déesse de l'assassinat. Je connais assez votre religion pour savoir cela. Votre père ne le ferait-il pas, s'il était ici ?

– Mon père était le plus grand de tous les Borkas de Jublepore, dit-elle fièrement. Il a fait périr plus d'hommes qu'il n'y a de jours dans l'année.

– J'aurais bien donné mille livres pour ne pas le rencontrer, dit Copperthorne en riant. Mais que dirait maintenant Achmet Genghis Khan, s'il voyait sa fille hésiter en présence d'une chance, aussi favorable pour servir les dieux ? Jusqu'à ce moment vous avez agi dans la perfection. Il a bien dû sourire en voyant la jeune âme de la petite Ethel voleter jusque devant ce dieu ou cette goule de chez vous. Peut-être n'est-ce pas le premier sacrifice que vous ayez fait. Parlons un peu de la fille de ce brave négociant allemand. Ah ! je vois à votre figure que j'ai encore raison. Après avoir agi ainsi, vous avez tort d'hésiter maintenant qu'il n'y a plus

aucun danger, et que toute la tache nous sera rendue facile. En outre, cet acte vous délivrera de l'existence que vous menez ici, et qui ne doit pas être des plus agréables, attendu que vous avez continuellement la corde au cou pour ainsi dire. Si la chose doit se faire, qu'elle se fasse sur le champ. Il pourrait refaire son testament d'un instant à l'autre, car il a de l'affection pour le jeune homme et il est aussi changeant qu'une girouette.

Il y eut un long silence, un silence si profond qu'il me sembla entendre dans l'obscurité les battements violents de mon cœur.

– Quand la chose se fera-t-elle ? demanda-t-elle enfin.

– Pourquoi pas demain dans la nuit ?

– Comment parviendrai-je jusqu'à lui ?

– Je laisserai la porte ouverte, dit Copperthorne. Il a le sommeil lourd et je laisserai une veilleuse allumée pour que vous puissiez vous diriger.

– Et ensuite ?

– Ensuite vous rentrerez chez vous. Le matin, on découvrira que notre pauvre vieux maître est mort pendant son sommeil. On découvrira aussi qu'il a laissé tout ce qu'il possède en ce monde à son fidèle secrétaire, comme une faible marque de reconnaissance pour son dévouement au travail. Alors comme on n'aura plus besoin des services de miss Warrender, elle sera libre de retourner dans sa chère patrie, où dans tout autre pays qui lui plaira. Elle pourra se sauver, si elle veut, avec M. John Lawrence, étudiant en médecine.

– Vous m'insultez, dit-elle avec colère.

Puis, après un silence :

– Il faut que nous nous retrouvions demain soir avant que j'agisse.

– Pourquoi cela ?

– Parce que j'aurai peut-être besoin de quelques nouvelles instructions.

– Soit, eh bien, ici, à minuit, dit-il.

– Non, pas ici, c'est trop près de la maison. Retrouvons-nous sous le grand chêne qui est au commencement de l'avenue.

– Où vous voudrez, répondit-il d'un ton bourru, mais rappelez-vous le bien, j'entends ne pas être avec vous au moment où vous ferez la chose.

– Je ne vous le demanderai pas, dit-elle avec dédain. Je crois que nous avons dit ce soir tout ce qu'il fallait dire.

J'entendis le bruit que fit l'un d'eux en se levant, et, bien qu'ils eussent continué à causer, je ne m'arrêtai pas à en entendre plus long.

Je quittai furtivement ma cachette, pour traverser la pelouse plongée dans l'obscurité, et je gagnai la porte, que je refermai derrière moi.

Ce fut seulement quand je fus rentré chez moi, quand je me laissai aller dans mon fauteuil, que je me trouvai en état de remettre quelque ordre dans mes penses bouleversées et de songer au terrible entretien que j'aurais écouté.

Cette nuit-là, pendant de longues heures, je restai immobile, méditant sur chacune des paroles entendues, et m'efforçant de combiner un plan d'action pour l'avenir.

Chapitre VI

Les Thugs ! J'avais entendu parler des féroces fanatiques de ce nom qu'on trouve dans les régions centrales de l'Inde, et auxquels une religion détournée de son but présente l'assassinat comme l'offrande la plus précieuse et la plus pure qu'un mortel puisse faire au Créateur.

Je me rappelle une description que j'avais lue dans les œuvres du colonel Meadows Taylor, où il était question du secret des Thugs, de leur organisation, de leur foi implacable et de l'influence terrible que leur manie homicide exerce sur toutes les autres facultés mentales et morales.

Je me rappelai même que le mot de *roomal* – un mot que j'avais vu revenir plus d'une fois – désignait le foulard sacré au moyen duquel ils avaient coutume d'accomplir leur diabolique besogne.

Miss Warrender était déjà femme quand elle les avait quittés, et à en croire ce qu'elle disait, elle qui était la fille de leur principal chef, il n'était pas étonnant qu'une culture toute superficielle n'eût pas déraciné toutes les impressions premières ni empêché le fanatisme de se faire jour à l'occasion.

C'était probablement pendant une de ces crises qu'elle avait mis fin aux jours de la pauvre Ethel après avoir soigneusement préparé un alibi pour cacher son crime, et Copperthorne ayant découvert par hasard cet assassinat, cela lui avait donné l'ascendant qu'il exerçait sur son étrange complice.

De tous les genres de morts, celui de la pendaison est regardé dans ces tribus comme le plus impie, le plus dégradant, et

sachant qu'elle s'était exposée à cette mort d'après la loi du pays, elle y voyait évidemment une nécessité inéluctable de soumettre sa volonté, de dominer sa nature impérieuse lorsqu'elle se trouvait en présence du secrétaire.

Quant à Copperthorne, après avoir réfléchi sur ce qu'il avait fait et sur ce qu'il comptait faire, je me sentais l'âme pleine d'horreur et de dégoût à son égard.

C'était donc ainsi qu'il reconnaissait les bontés que lui avait prodiguées le pauvre vieux.

Il lui avait déjà arraché par ses flatteries une signature qui était l'abandon de ses propriétés, et maintenant, comme il craignait que quelques remords de conscience ne modifiassent la volonté du vieillard, il avait résolu de le mettre hors d'état d'y ajouter un codicille.

Tout cela était assez canaille, mais ce qui semblait y mettre le comble, c'était que trop lâche pour exécuter son projet de sa propre main, il avait à mis à profit les horribles idées religieuses de cette malheureuse créature, pour faire disparaître l'oncle Jérémie d'une façon telle que nul soupçon ne pût atteindre le véritable auteur du crime.

Je décidai en moi-même que, quoi qu'il dût arriver, le secrétaire n'échapperait point au châtiment qui lui était dû.

Mais que faire ?

Si j'avais connu l'adresse de mon ami, je lui aurais envoyé un télégramme le lendemain matin, et il aurait pu être de retour à Dunkelthwaite avant la nuit.

Malheureusement, John était le pire des correspondants, et bien qu'il fût parti depuis quelques jours déjà, nous n'avions point reçu de ses nouvelles.

Il y avait trois servantes dans la maison, mais pas un homme, à l'exception du vieil Élie, et je ne connaissais dans le pays personne sur qui je puisse compter.

Toutefois, cela importait peu, car je me savais de force à lutter avec grand avantage contre le secrétaire, et j'avais assez confiance en moi-même pour être sûr que ma seule résistance suffirait pour empêcher absolument l'exécution du complot.

La question était de savoir quelles étaient les meilleures mesures que je devais prendre en de telles circonstances.

Ma première idée fut d'attendre tranquillement jusqu'au matin, et alors d'envoyer sans esclandre au poste de police le plus proche pour en ramener deux constables.

Alors je pourrais livrer Copperthorne et sa complice à la justice et raconter l'entretien que j'avais entendu.

En y réfléchissant davantage, je reconnus que ce plan était tout à fait impraticable.

Avais-je l'ombre d'une preuve contre eux en dehors de mon histoire ?

Et cette histoire ne paraîtrait-elle pas d'une absurde invraisemblance à des gens qui ne me connaissaient pas.

Et je m'imaginais bien aussi de quel ton rassurant, de quel air impassible Copperthorne repousserait l'accusation, combien il s'étendrait sur la malveillance que j'éprouvais contre lui et sa complice à cause de leur affection réciproque ; combien il lui serait aisé de faire croire à une tierce personne que je montais de toutes pièces une histoire pour nuire à un rival ; combien il me serait difficile de persuader à qui que ce fut que ce personnage à tournure d'ecclésiastique et cette jeune personne vêtue à la dernière mode étaient deux animaux de proie associés pour chasser.

Je sentais que je commettrais une grosse erreur en me montrant avant d'être sûr que je tenais le gibier.

L'autre alternative était de ne rien dire et de laisser les événements suivre leurs cours, en me tenant toujours prêt à intervenir lorsque les preuves contre les conspirateurs paraîtraient concluantes.

C'était bien la marche qui se recommandait d'elle-même à mon caractère jeune et aventureux.

C'était aussi celle qui semblait la plus propre à amener aux résultats décisifs.

Lorsqu'enfin à la pointe du jour je m'allongeai sur mon lit, j'avais complètement fixé dans mon esprit la résolution de garder pour moi ce que je savais et de m'en rapporter à moi seul pour faire échouer le complot sanguinaire que j'avais surpris.

Le lendemain, l'oncle Jérémie se montra plein d'entrain après le déjeuner, et voulut à toute force lire tout haut une scène des Cenci de Shelley, œuvre pour laquelle il avait une admiration profonde.

Copperthorne était auprès de lui, silencieux, impénétrable, excepté quand il émettait quelque indication, ou lâchait un cri d'admiration.

Miss Warrender semblait plongée dans ses pensées et je crus voir une fois ou deux des larmes dans ses yeux noirs.

J'éprouvais une étrange sensation à épier ces trois personnages et à réfléchir sur les rapports qui existaient réellement entre eux.

Mon cœur s'échauffait à la vue du petit vieux à la figure rougeaude, mon hôte, avec sa coiffure bizarre et ses façons d'autrefois.

Je me jurais intérieurement qu'on ne lui ferait aucun mal tant que je serais en état de l'empêcher.

Le jour s'écoula long, ennuyeux.

Il me fut impossible de m'absorber dans mon travail, aussi me mis-je à errer sans trêve par les corridors de la vieille bâtisse et par le jardin.

Copperthorne était en haut avec l'oncle Jérémie, et je le vis peu.

Deux fois, pendant que je me promenais dehors à grands pas, je vis la gouvernante venant de mon côté avec les enfants, et chaque fois je m'écartai promptement pour l'éviter.

Je sentais que je ne pourrais lui parler sans laisser voir l'horreur indicible qu'elle m'inspirait et sans lui montrer que j'étais au courant de ce qui s'était passé la nuit d'avant.

Elle remarqua que je l'évitais, car, au déjeuner, mes yeux s'étant un instant portés sur elle, je vis dans les siens un éclair de surprise et de colère, auquel néanmoins je ne ripostai pas.

Le courrier du jour apporta une lettre de John où il m'informait qu'il était descendu à l'hôtel Langham.

Je savais qu'il était désormais impossible de recourir à lui pour partager avec lui la responsabilité de tout ce qui pourrait arriver.

Cependant, je crus de mon devoir de lui envoyer une dépêche pour lui apprendre que sa présence serait désirable.

Cela nécessitait une longue course pour aller jusqu'à la gare, mais cette course aurait l'avantage de m'aider à tuer le temps, et je me sentis soulagé d'un poids en entendant le grincement des aiguilles, qui m'apprenait que mon message volait à mon but.

À mon retour d'Ingleton, quand je fus arrivé à l'entrée de l'avenue, je trouvai notre vieux domestique Élie debout en cet endroit, et il avait l'air très en colère.

– On dit qu'un rat en amène d'autres, me dit-il en soulevant son chapeau. Il paraît qu'il en est de même avec les noirauds.

Il avait toujours détesté la gouvernante à cause de ce qu'il appelait ses grands airs.

– Eh bien, qu'est-ce qu'il y a ? demandai-je.

– C'est un de ces étrangers qui reste toujours par là à se cacher et à rôder, répondit le bonhomme. Je l'ai vu ici parmi les broussailles et je l'ai fait partir en lui disant ma façon de penser. Est-ce qu'il regarde du côté des poules ? Ça se peut. Ou bien a-t-il envie de mettre le feu à la maison et de nous assassiner tous dans nos lits ? Je vais descendre au village, M. Lawrence, et je m'informerai à son sujet.

Et il s'en alla en donnant libre cours à sa sénile colère.

Le petit incident fit sur moi une vive impression, et j'y songeai beaucoup en suivant la longue avenue.

Il était clair que l'Hindou voyageur tournait toujours autour de la maison.

C'était un élément que j'avais oublié de faire entrer en ligne de compte.

Si sa compatriote l'enrôlait comme complice dans ses plans ténébreux, il pourrait bien arriver qu'à eux trois ils fussent trop forts pour moi.

Toutefois, il me semblait improbable qu'elle agît ainsi, puisqu'elle avait pris tant de peine pour que Copperthorne ne sût rien de la présence de l'Hindou.

J'eus un instant l'idée de prendre Élie pour confident, mais en y réfléchissant j'arrivai à conclure qu'un homme de son âge serait plutôt un embarras qu'un auxiliaire.

Vers sept heures, comme je montais dans ma chambre, je rencontrai Copperthorne qui me demanda si je pouvais lui dire où était miss Warrender.

Je répondis que je ne l'avais pas vue.

– C'est bien singulier, dit-il, que personne ne l'ait vue depuis le dîner. Les enfants ne savent pas où elle est. J'ai à lui dire quelque chose en particulier.

Il s'éloigna, sans la moindre expression d'agitation et de trouble sur sa physionomie.

Pour moi, l'absence de miss Warrender n'était pas faite pour me surprendre.

Sans aucun doute, elle était quelque part dans les massifs, se montant la tête pour la terrible besogne qu'elle avait entrepris d'exécuter.

Je fermai la porte sur moi, et m'assis, un livre à la main, mais l'esprit trop agité pour en comprendre le contenu.

Mon plan de campagne était déjà construit.

J’avais résolu de me tenir en vue de leur lieu de rendez-vous, de les suivre, et d’intervenir au moment où mon intervention serait le plus efficace.

Je m’étais pourvu d’un gourdin solide, noueux, cher à mon cœur d’étudiant, et grâce auquel j’étais sûr de rester maître de la situation.

Je m’étais, en effet, assuré que Copperthorne n’avait pas d’armes à feu.

Je ne me rappelle aucune époque de ma vie où les heures m’aient paru si longues, que celles que je passai, ce jour-là, dans ma chambre.

J’entendais au loin le son adouci de l’horloge de Dunkelthwaite qui marqua huit heures, puis neuf, puis, après un silence interminable, dix heures.

Ensuite, comme j’allais et venais dans ma chambrette, il me sembla que le temps eût suspendu complètement son cours, tant j’attendais l’heure avec crainte et aussi avec impatience, ainsi qu’on le fait quand on doit affronter quelque grave épreuve.

Néanmoins tout a une fin, et j’entendis, à travers l’air calme de la nuit, le premier coup argentin qui annonçait la onzième heure.

Alors je me levai, me chaussai de pantoufles en feutre, pris ma trique et me glissai sans bruit hors de ma chambre pour descendre par le vieil escalier grinçant.

J’entendis le ronflement bruyant de l’oncle Jérémie à l’étage supérieur.

Je parvins à trouver mon chemin jusqu’à la porte à travers l’obscurité. Je l’ouvris et me trouvai dehors sous un beau ciel plein d’étoiles.

Il me fallait être très attentif dans mes mouvements, car la lune brillait d'un tel éclat qu'on y voyait presque comme en plein jour.

Je marchai dans l'ombre de la maison jusqu'à ce que je fusse arrivé à la haie du jardin.

Je rampai à l'abri qu'elle me donnait et je parvins sans encombre dans le massif où je m'étais trouvé la nuit précédente.

Je traversai cet endroit, en marchant avec la plus grande précaution, avec lenteur, si bien que pas une branche ne se cassa sous mes pieds.

Je m'avançai ainsi jusqu'à ce que je fusse caché parmi les broussailles, au bord de la plantation.

De là je voyais en plein ce grand chêne qui se dressait au bout supérieur de l'avenue.

Il y avait quelqu'un debout dans l'ombre que projetait le chêne.

Tout d'abord je ne pus deviner qui c'était, mais bientôt le personnage remua, et s'avança sous la lumière argentée que la lune versait par l'intervalle de deux branches sur le sentier, et il regarda impatiemment à droite et à gauche.

Alors je vis que c'était Copperthorne, qui attendait et qui était seul.

À ce qu'il paraît, la gouvernante n'était pas encore venue au rendez-vous.

Comme je tenais à entendre autant qu'y voir, je me frayai passage sous les ombres noires des arbres dans la direction du chêne.

Lorsque je m'arrêtai, je me trouvai à moins de quinze pas de l'endroit où la taille haute et dégingandée du secrétaire se dressait farouche et fantastique sous la lumière changeante.

Il allait et venait d'un air inquiet, tantôt disparaissant dans les ténèbres, tantôt reparaissant dans les endroits qu'éclairait la lumière argentée filtrant à travers l'épaisseur du feuillage.

Il était évidemment, d'après ses allures, intrigué et désappointé de ne point voir venir sa complice.

Il finit par s'arrêter sous une grosse branche qui cachait son corps, mais d'où il pouvait voir dans toute son étendue la route couverte de gravier qui partait de la maison, et par laquelle il comptait certainement voir venir miss Warrender.

J'étais toujours tapi dans ma cachette et je me félicitais intérieurement d'être parvenu jusqu'à un endroit où je pouvais tout entendre sans courir le risque d'être découvert, quand mes yeux rencontrèrent soudain un objet qui me saisit au cœur et faillit m'arracher une exclamation qui eût décelé ma présence.

J'ai dit que Copperthorne se trouvait juste au-dessous d'une des grosses branches du chêne.

Au-dessous de cette branche régnait l'obscurité la plus complète, mais la partie supérieure de la branche même était tout argentée par la lumière de la lune.

À force de regarder, je finis par voir quelque chose qui descendait en rampant le long de cette branche lumineuse ; c'était je ne sais quoi de papillotant, d'informe qui semblait faire partie de la branche elle-même, et qui, néanmoins, avançait sans trêve en se contournant.

Mes yeux s'étant accoutumés, au bout de quelque temps, à la lumière, ce je ne sais quoi, cet objet indéfini prit forme et substance.

C'était un être humain, un homme.

C'était l'Hindou que j'avais vu au village.

Les bras et les jambes enlacés autour de la grosse branche, il avançait en descendant, sans faire plus de bruit et presque aussi vite que l'eût fait un serpent de son pays.

Avant que j'eusse le temps de faire des conjectures sur ce que signifiait sa présence, il était arrivé juste au-dessus de l'endroit où le secrétaire se tenait debout, et son corps bronzé se dessinait en un contour dur et net sur le disque de la lune, qui apparaissait derrière lui.

Je le vis détacher quelque chose qui lui ceignait les reins, hésiter un instant, comme s'il mesurait la distance, puis descendre d'un bond, en faisant bruire les feuilles sur son passage.

Ensuite eut lieu un choc sourd, on eût dit deux corps tombant ensemble, puis ce fut, dans l'air de la nuit, un bruit analogue à celui qu'on fait en se gargarisant, et qui fut suivi d'une série de croassements, dont le souvenir me hantera jusqu'à mon dernier jour.

Pendant tout le temps que cette tragédie mit à s'accomplir sous mes yeux, sa soudaineté, son caractère d'horreur m'avaient ôté toute faculté d'agir en un sens quelconque.

Ceux-là seuls qui se sont trouvés dans une situation analogue pourront se faire une idée de l'impuissance paralysante qui s'empara de l'esprit et du corps d'un homme en pareille aventure. Elle l'empêche de faire aucune des mille choses qui

pourraient plus tard vous venir à la pensée, et qui vous paraîtraient tout indiquées par la circonstance.

Pourtant, quand ces accents d'agonie parvinrent à mon oreille, je secouai ma léthargie et je m'élançai de ma cachette en jetant un grand cri.

À ce bruit, le jeune Thug se détacha de sa victime par un bond, en grondant comme une bête féroce qu'on chasse de son cadavre, et descendit l'avenue en détalant d'une telle vitesse que je sentis l'impossibilité de le rejoindre.

Je courus vers le secrétaire et lui soulevai la tête.

Sa figure était pourpre et horriblement contorsionnée.

J'ouvris son col de chemise. Je fis de mon mieux pour le rappeler à la vie. Tout fut inutile.

Le *roomal* avait fait sa besogne ; l'homme était mort.

Je n'ai plus que quelques détails à ajouter à mon étrange récit.

Peut-être ai-je été un peu prolixe dans ma narration, mais je sens que je n'ai point à m'en excuser, car je me suis borné à dire la suite des incidents dans leur ordre, d'une manière simple, dépourvue de toute prétention, et le récit eût été incomplet si j'en avais omis un seul.

On sut par la suite que miss Warrender était partie par le train de sept heures vingt minutes pour Londres, et qu'elle avait gagné la capitale assez à temps pour y être en sûreté, avant qu'on pût commencer des recherches pour la retrouver.

Quant au messager de mort qu'elle avait laissé derrière elle pour prendre sa place au lieu du rendez-vous, on n'entendit plus parler de lui. On ne le revit plus.

On lança son signalement dans tout le pays, mais ce fut peine perdue.

Sans doute le fugitif passait le jour dans une retraite sûre, et employait la nuit à voyager, en se nourrissant de débris, comme un Oriental peut le faire, jusqu'à ce qu'il fût hors de danger.

John Thurston revint le lendemain, et il fut stupéfait quand je lui fis part de l'aventure.

Il fut d'accord avec moi pour reconnaître qu'il valait mieux ne rien dire de ce que je savais sur les projets de Copperthorne et des raisons qui l'auraient obligé à s'attarder si longtemps au dehors pendant cette nuit d'été.

Aussi la police du comté elle-même n'a jamais su complètement l'histoire de cette extraordinaire tragédie et elle ne la saura certainement jamais, à moins que le hasard ne fasse tomber ce récit sous les yeux d'un de ses membres.

Le pauvre oncle Jérémie se lamenta sur la perte de son secrétaire, et pondit des quantités de vers sous forme d'épitaphes et des poèmes commémoratifs.

Il a été depuis réuni à ses pères, et je suis heureux de pouvoir dire que la majeure partie de sa fortune a passé à son héritier légitime, à son neveu.

Il n'y a qu'un point sur lequel je désirerais faire une remarque.

Comment le Thug voyageur était-il arrivé à Dunkelthwaite ?

Cette question-là n'a jamais été éclaircie, mais je n'ai pas dans l'esprit le moindre doute à ce sujet, et je suis certain que quand on pose les circonstances, on admettra, comme moi, que son apparition ne fut point un effet du hasard.

Cette secte formait dans l'Inde un corps nombreux et pressant, et quand elle songea à se choisir un nouveau chef, elle se rappela tout naturellement la fille si belle de son ancien maître.

Il ne devait pas être malaisé de retrouver sa trace à Calcutta, en Allemagne et, finalement, à Dunkelthwaite.

Il était sans doute venu l'informer qu'elle n'était pas oubliée dans l'Inde, et qu'elle serait accueillie avec le plus grand empressement si elle jugeait bon de venir retrouver les débris épars de sa tribu.

On pourra juger cette supposition un peu forcée mais c'est la manière de voir qui a toujours été la mienne en cette affaire.

Chapitre VII

J'ai commencé ce récit par la copie d'une lettre ; je le finirai de même.

Celle-ci me vint d'un vieil ami, le Docteur B. C. Haller, homme de science encyclopédique et particulièrement au fait des mœurs et coutumes de l'Inde.

C'est grâce à sa complaisance que je suis en état de transcrire les divers mots indigènes que j'ai entendu de temps à autre prononcer par miss Warrender, et que je n'aurais pas été capable de retrouver dans ma mémoire, s'il ne me les avait rappelés.

Dans sa lettre, il fait des commentaires sur le sujet que je lui avais exposé quelque temps auparavant au cours d'une conversation.

« Mon cher Lawrence,

« Je vous ai promis de vous écrire au sujet du Thuggisme, mais mon temps a été tellement pris que c'est seulement aujourd'hui que je puis tenir mon engagement.

« J'ai été fort intéressé par votre extraordinaire aventure et j'aurais grand plaisir à causer encore de ce sujet avec vous.

« Je puis vous apprendre qu'il est extrêmement rare qu'une femme soit initiée aux mystères du Thuggisme, et dans le cas qui vous concerne, cela a pu arriver parce qu'elle avait goûté, soit par hasard, soit à dessein, le *goor* sacré, qui est le sacrifice offert par la bande après chaque assassinat.

« Quiconque a fait cela peut devenir un membre actif du Thuggisme, quels que soient son rang, son sexe et son état.

« Comme elle était de sang noble, elle a dû franchir rapidement les divers grades, celui de Tuhaee, ou éclaireur, celui de Lughaee, ou fossoyeur, celui de Shumshaee, qui maintient les mains de la victime, et finalement celui de Bhuttotee, ou étrangleur.

« En tout cela, elle aurait reçu les leçons de son gourou, ou conseiller spirituel, qu'elle indique dans votre récit comme son propre père, qui fut un Borka ou Thug accompli.

« Une fois qu'elle eût atteint ce degré, je ne m'étonne pas qu'elle eût eu de temps en temps des accès de fanatisme instinctif.

« Le Pilhaoo, dont elle parle à un endroit, est un présage venu du côté gauche, lequel, s'il est suivi du Thibaoo, ou présage du côté droit, était regardé comme une indication que tout irait bien.

« À propos, vous parlez du vieux cocher qui vit l'Hindou sortant parmi les broussailles dans la matinée.

« Ou je me trompe fort, ou bien il était occupé à creuser la fosse de Copperthorne, car les coutumes des Thugs s'opposent absolument à ce que le meurtre soit commis avant qu'un réceptacle soit préparé pour le corps.

« À ma connaissance, un seul officier anglais dans l'Inde a été victime de cette confrérie, ce fut le Lieutenant Monsell, en 1812.

« Depuis, le colonel Sleeman est parvenu à l'écraser en grande partie, bien que l'on ne puisse pas douter qu'elle a une extension plus grande que ne le supposent les autorités.

« Vraiment, les endroits ténébreux de la terre sont pleins de cruautés et l'Évangile seul est en état de concourir efficacement à dissiper ces ténèbres. Je vous autorise très volontiers à publier ces quelques remarques, s'il vous semble qu'elles jettent quelque lumière sur votre récit.

« Votre sincère ami »

« B. C. Haller »

LES OS

Chapitre I

La cabane d'Abe Durton n'était point belle.

On a entendu des gens affirmer qu'elle était laide, et morne, suivant l'exemple des gens de l'Écluse de Harvey, aller jusqu'à faire précéder leur adjectif d'un explétif plein d'expression qui soulignait leur appréciation.

Mais Abe était un homme impassible, qui allait son train, et pour l'esprit duquel les commentaires d'un public dépourvu de goût ne faisaient guère d'impression.

Il avait bâti lui-même la maison.

Elle faisait son affaire et celle de son associé ; leur fallait-il quelque chose de plus ?

À vrai dire, il montrait quelque susceptibilité sur ce point.

– Quoique je dise que c'est moi qui l'ai bâtie, remarquait-il. Elle est bien préférable à tous les hangars de la vallée.

« Des trous ? mais oui, naturellement ; est-ce que vous prétendriez avoir de l'air frais sans qu'il y ait des trous ? Ça ne sent pas le renfermé chez moi.

« La pluie ? Eh bien, si elle laisse entrer la pluie, n'est-ce pas un avantage de savoir qu'il pleut sans avoir à ouvrir la porte.

« Je ne voudrais pas d'une maison qui ne laisserait pas passer l'eau quelque part.

« Quant à être un peu écartée de la perpendiculaire, eh bien, il ne me déplaît pas qu'une maison penche un peu de côté.

« En tout cas elle plaît à mon camarade, le patron Morgan, et ce qui est bon pour lui est assez bon pour vous, je suppose.

Et alors son interlocuteur, sentant venir les arguments *ad homineum*, s'esquivait ordinairement, et laissait l'architecte indigné maître du champ de bataille.

Mais si différentes que pussent être les opinions quant à la beauté de l'édifice, il n'y en avait qu'une au sujet de son utilité.

– Pour le voyageur fatigué, après une marche pénible de la route de Buckhurst dans la direction de l'Écluse de Harvey, la belle lueur qui brillait au sommet de la hauteur était comme un phare d'espoir et de confort.

Ces mêmes trous, dont parlaient les voisins narquois, contribuaient à répandre au dehors une joyeuse atmosphère de lumière, qui était deux fois la bienvenue en un soir comme celui-ci.

Il n'y avait qu'un homme à l'intérieur de la hutte.

C'était le propriétaire, Abe Durton, en personne, ou « Les Os », comme on l'avait baptisé d'après les règles primitives du blason en usage au camp.

Il était assis devant le grand feu de bois, contemplant d'un air farouche les profondeurs brûlantes, et donnant de temps à autre un coup de pied à un fagot en manière de leçon dès que ce fagot faisait mine de se consumer en cendres.

Sa figure de saxon au teint clair, aux yeux naïfs et hardis, à la barbe blonde et frisée, se dessinait en un contour découpé nettement sur l'obscurité, quand la lumière fantasque s'y jouait.

C'était celle d'un homme viril, résolu.

Cependant, un physionomiste aurait pu découvrir, dans le dessin de la bouche, des indices qui trahissaient je ne sais quelle faiblesse, une indécision qui contrastait étrangement avec ses épaules d'hercule et ses membres massifs.

Cette faiblesse d'Abe, c'était d'être une de ces natures confiantes, simples, qui sont aussi aisées à mener que difficiles à faire marcher, et cette heureuse flexibilité de caractère avait fait de lui en même temps le jouet et le favori des habitants de l'Écluse.

Dans cette colonisation primitive, le badinage avait des allures assez lourdes, et cependant, si loin qu'on poussât la blague, on n'était jamais arrivé à faire prendre à la physionomie de « Les Os » un air sombre, à faire naître en son brave cœur une méchante pensée.

C'était seulement quand il se figurait qu'on mettait en jeu son aristocratique associé, que l'on voyait sa lèvre inférieure prendre une contraction de mauvais augure et qu'un éclair de colère dans ses yeux bleus obligeait le plaisant le plus incorrigible de la colonie à rentrer jusqu'à l'apparence de sa raillerie préférée et à bifurquer vers une dissertation sérieuse et absorbante sur le temps qu'il faisait.

– Le patron est en retard ce soir, murmura-t-il en se levant et s'étirant en un bâillement de géant. Par mes étoiles ! quelle pluie, quel vent ! N'est-ce pas, Blinky ?

Blinky était une chouette pleine de réserve, à l'humeur méditative, dont le confort et le bien-être étaient pour son maître un sujet de sollicitude constante, et qui, en ce moment même, le contemplait gravement, perchée sur une des solives du toit.

« C'est dommage que vous ne sachiez parler, Blinky, reprit Abe, en jetant un coup d'œil à sa compagne emplumée, car il y a terriblement de raison dans votre figure. Et aussi pas mal de mélancolie, on le dirait. Amour malheureux, peut-être, quand

vous étiez jeune… À propos d’amour, ajouta-t-il, je n’ai pas vu Suzanne de la journée.

Il alluma la bougie plantée dans une bouteille noire sur la table, traversa la chambre et alla considérer d’un air grave une des nombreuses gravures des journaux illustrés qui s’étaient égarés par là, où elles avaient été découpées par les habitants de la maison et collées au mur.

La gravure qui attirait particulièrement son attention représentait une actrice au costume très voyant, qui, un bouquet à la main, minaudait devant un auditoire imaginaire.

Ce dessin avait, pour je ne sais quel motif insondable, fait une impression profonde sur le cœur sensible du mineur.

Il avait conçu à l’égard de la jeune personne un intérêt tout humain, et sans que rien l’y autorisât, il l’avait baptisée Suzanne Banks, et avait fait d’elle son idéal de la beauté féminine.

– Vous voyez ma Suzanne, disait-il, quand un voyageur venant de Buckhurst ou même de Melbourne décrivait les charmes d’une Circé qu’il avait laissée là-bas. Il n’y a pas de jeune fille comparable à ma Suz. Si jamais vous retournez au vieux pays, ne manquez pas de demander à la voir. Suzanne Banks, c’est son nom, et j’ai trouvé son portrait, que j’ai mis dans la cabane.

Chapitre II

Abe était encore à la contemplation de sa charmeuse, quand la grossière porte s'ouvrit.

Un nuage aveuglant de rafale et de pluie pénétra dans la cabane, cachant presque entièrement un jeune homme, qui avança d'un bond et se mit en devoir de fermer la porte derrière lui, opération que la violence du vent rendait assez malaisée.

On aurait pu le prendre pour le génie de la tempête, avec l'eau qui ruisselait de sa longue chevelure et coulait sur sa figure pâle et distinguée.

– Eh bien, dit-il, d'une voix légèrement boudeuse, n'avez-vous rien préparé pour souper ?

– Il est prêt à servir, dit gaiement son compagnon, en montrant une grande marmite qui bouillait près du feu. Vous avez l'air un peu mouillé.

– Peste ! un peu mouillé ! je suis trempé, ami, je suis inondé jusqu'aux os. C'est une nuit à ne pas mettre un chien dehors, du moins un chien pour lequel j'aurais quelque respect. Passez-moi cet habit sec qui est suspendu au clou.

Jack Morgan, ou le patron, comme on l'appelait, appartenait à une classe plus nombreuse qu'on ne l'eût supposé à l'époque de la ruée qui avait marqué les commencements.

C'était un homme de bonne famille, qui avait reçu une éducation libérale, un gradué d'une université anglaise.

Le patron aurait, suivant le cours naturel des choses, été un vicaire énergique.

Il aurait cherché à faire son chemin dans les carrières libérales, sans certains traits cachés de son caractère qui avaient fait irruption au dehors, et qui avaient bien pu lui être légués en héritage par le vieux sir Henry Morgan, l'homme qui avait fondé la famille, grâce à quelques pièces de huit vaillamment conquises dans des batailles navales.

C'était évidemment ces quelques gouttes de sang aventureux qui l'avaient poussé à quitter, en sautant par la fenêtre de la chambre à coucher, le presbytère vêtu de lierre, à abandonner le home et les amis, pour venir en Australie, tenter la fortune, le pic et la pelle à la main dans les plaines australiennes.

Les rudes habitants de l'Écluse de Harvey n'avaient pas tardé à apprendre qu'en dépit de sa figure féminine et de ses manières précieuses, ce petit homme possédait un courage froid, une résolution invincible, grâce auxquels il avait conquis ce respect dans une réunion d'hommes où l'audace était regardée comme la plus élevée des qualités humaines.

Personne d'entre eux ne savait comment « Les Os » et lui étaient devenus associés, et pourtant ils l'étaient, associés, et l'homme le plus vigoureux, dans sa simple et sympathique nature, éprouvait un respect presque superstitieux envers son compagnon à l'esprit clair et décidé.

– Voilà qui va mieux, dit le patron en se laissant tomber dans la chaise devenue libre devant le feu, et regardant Abe qui mettait le couvert, deux assiettes de métal, des couteaux à manches de corne et des fourchettes aux dents de longueur anormale.

– Enlevez vos bottes de mineur, dit « Les Os ». Ce n'est pas la peine d'emplir la cabane de terre rouge... Venez vous asseoir.

Son gigantesque associé s'approcha d'un air humble et s'assit sur un baril.

– Qu'y a-t-il de nouveau ? demanda-t-il.

– Les actions montent, dit son compagnon, voilà ce qu'il y a. Regardez ça.

Et il tira de la poche de son habit fumant un numéro de journal froissé.

« Voici la *Sentinelle de Buckhurst*. Lisez cet article : celui qui se rapporte à un filon qui donne un bon rendement dans la mine de Conemara. Nous sommes fortement engagés dans l'affaire, mon garçon. Nous pourrions vendre aujourd'hui et faire quelque bénéfice, mais je crois qu'il vaut mieux attendre.

Pendant qu'il parlait, Abe déchiffrait laborieusement l'article en question, en suivant les lignes avec son gros index et marmottant sous sa moustache couleur de rouille.

– Deux cents dollars le pied ! dit-il en relevant la tête. Eh ! camarade, nous avons cent pieds chacun. Ça nous ferait vingt mille dollars. Avec ça on pourrait retourner au pays.

– Quelle sottise ! dit son compagnon. Nous l'avons quitté pour venir ramasser ici un peu mieux qu'un misérable millier de livres. L'affaire doit devenir encore meilleure. Sinclair, l'essayeur, s'est rendu sur place et il dit qu'il a là une des couches de quartz les plus riches qu'il ait jamais vues. C'est le moment de faire l'acquisition de machines à broyer. À propos, quel est le résultat de la journée ?

Abe tira de sa poche une petite boîte de bois et la tendit à son camarade.

Elle contenait la valeur d'une cuillère à thé de sable et un ou deux petits grains métalliques de la grosseur d'un pois tout au plus.

Le patron Morgan se mit à rire et la rendit à son associé.

– À ce compte-là, nous ne ferons pas notre fortune, « Les Os », dit-il.

Et il y eut une pause dans la conversation, pendant que les deux hommes écoutaient le vent qui tournait la petite cabane en hurlant et sifflant.

– Et des nouvelles de Buckhurst ? dit Abe en se levant, et se mettant en devoir d'extraire le contenu de la marmite.

– Pas grand-chose, dit son compagnon. Joe-à-l'œil-de-coq a été tué d'un coup de feu par Billy-Reid dans le magasin de Mac Farlane.

– Ah ! dit Abe d'un air vaguement intéressé.

– Les coureurs de la Brousse sont en campagne et arrivés presqu'à la gare de Rochdale : on dit qu'ils vont se montrer par ici.

Le mineur sifflota en versant un peu de whisky dans une cruche.

– Rien de plus ? demanda-t-il.

– Rien d'important, sinon que les Noirs se sont un peu fait voir par là-bas vers la route de Sterling, et que l'essayeur a acheté un piano, et qu'il va faire venir sa fille de Melbourne, pour s'établir dans la maison neuve, de l'autre côté de la route. Ainsi, vous le voyez, mon garçon, nous aurons quelque chose à voir, ajouta-t-il en s'asseyant et attaquant le plat qui lui était servi.

– On dit que c’est une beauté, « Les Os », reprit-il.

– Elle ne serait qu’un chiffon à coudre sur ma Suzon, répliqua l’autre d’un ton décidé.

Son associé sourit en regardant l’image aux couleurs criardes collée au mur.

Soudain il posa son couteau et parut écouter.

Au milieu du grondement furieux du vent et de la pluie, passait un son sourd et roulant qui évidemment ne venait pas de la lutte des éléments.

– Qu’est-ce que c’est ?

– Du diable ! si je le sais.

Les deux hommes se dirigèrent vers la porte et sondèrent attentivement l’obscurité du regard.

Bien loin sur la route de Buckhurst, ils entrevirent une lumière mobile et le son sourd s’accrut.

– C’est un buggy qui arrive, dit Abe.

– Où va-t-il ?

– Je ne sais pas. Sans doute il va traverser le gué.

– Mais, mon homme, il y aura six pieds d’eau au gué cette nuit et un courant aussi violent qu’une chute de moulin.

Maintenant la lumière était plus rapprochée. Elle se mouvait rapidement au tournant de la route.

On entendait un galop furieux avec le cahot des roues.

– Les chevaux se sont emportés, par le tonnerre ?

– Mauvaise affaire pour l’homme qui est dedans.

Chapitre III

Il y avait chez les habitants de l'Écluse de Harvey un rude sentiment d'individualité, grâce auquel chacun supportait à lui seul le poids de ses mésaventures et sympathisait fort peu avec celles de son prochain.

Ce qui prédominait chez les deux hommes, c'était uniquement la curiosité pendant qu'ils regardaient les lanternes se balancer, s'agiter à mesure qu'elles se rapprochaient sur les détours de la route.

– S'il n'arrive pas à se rendre maître d'eux avant qu'ils atteignent le gué, c'est un homme flambé, remarqua Abe Durton, avec résignation.

Une accalmie soudaine se fit dans le morne ruissellement de la pluie.

Elle ne dura qu'un moment, mais en ce moment-là, le vent apporta un long cri qui fit tressaillir les deux hommes, qui leur fit échanger un regard puis les lança à toutes jambes sur la pente raide qui descendait vers la route.

– Une femme, par le ciel ! fit Abe, d'une voix haletante, en franchissant d'un bond, dans sa hâte téméraire, la fosse d'une mine.

Morgan était le plus léger et le plus agile des deux.

Il eut bientôt devancé son athlétique compagnon.

Une minute plus tard, il était debout, haletant, la tête nue, dans la vase qui couvrait la route molle et détrempée, pendant que son associé descendait encore à grand-peine la pente très raide.

La voiture était presque sur lui à ce moment.

Il distinguait aisément, à la lumière des lanternes, le cheval australien au corps efflanqué, qui, terrifié par l'orage et le bruit qu'il faisait lui-même, se dirigeait à une allure folle vers le gué.

L'homme, qui conduisait vit sans doute devant lui la figure pâle et résolue de celui qui était debout sur la route, car il hurla quelques mots d'avertissement et fit un effort suprême pour retenir la bête.

Il y eut un cri, un juron, un bruit de craquement, et Abe, accourant en bas, vit un cheval emporté au dernier degré de fureur, qui se dressait avec rage, soulevant un corps svelte suspendu à la bride.

Le Patron, avec cette rapide intuition qui avait fait de lui, en son temps, le meilleur joueur de cricket, avait saisi la bride juste au-dessous du mors et s'y était cramponné avec une muette concentration de force.

Une fois, il fut projeté sur le sol par un choc violent et sourd, pendant que le cheval portait brusquement la tête en avant, avec un renâclement de triomphe, mais ce fut seulement pour s'apercevoir que l'homme, étendu à terre sous ses sabots de devant, maintenait son étreinte impitoyable.

– Tenez-le, « Les Os », dit-il à un homme de haute taille qui se précipitait sur la route, et saisissait l'autre bride.

– Très bien, mon vieux, je le tiens !

Et le cheval, effrayé à la vue d'un nouvel assaillant, ne bougea plus, et resta tout frissonnant d'épouvante.

– Levez-vous, Patron, il n'y a plus de danger à présent.

Mais le pauvre patron restait étendu, gémissant, dans la boue.

– Je ne peux pas, « Les Os », dit-il, avec une certaine vibration dans la voix, comme celle de la souffrance. Il y a quelque chose qui ne va pas, mon vieux, mais ne faites pas de bruit. Ce n'est que le contrecoup. Donnez-moi un coup de main.

Abe se pencha tendrement sur son compagnon gisant.

Il put voir qu'il était très pâle et respirait difficilement.

– Du courage, Patron, murmura-t-il. Hallo ! mes étoiles !

Les deux dernières exclamations jaillirent de la poitrine du brave mineur comme si elles en étaient chassées par une force irrésistible, et tel fut son ébahissement qu'il recula de deux pas.

Là, de l'autre côté de l'homme à terre, à demi enveloppée de ténèbres, se dressait une forme qui, pour l'âme simple d'Abe, apparut comme la plus belle vision qui se fût jamais montrée sur terre.

Pour des yeux, qui n'ont été accoutumés à se reposer sur rien de plus captivant que les figures rougeaudes et les barbes en broussailles des mineurs de l'Écluse, il semblait que cette créature si blanche, si délicate ne put être qu'une passagère venue de quelque monde plus beau.

Abe la contempla avec un respect plein d'admiration, au point d'en oublier un moment son ami qui gisait contusionné sur le sol.

– Oh ! papa, dit l'apparition d'une voix fort émue, il est blessé, le gentleman est blessé.

Et avec un geste rapide de sympathie féminine, elle se pencha sur le corps gisant du patron Morgan.

– Tiens, mais c'est Abe Durton et son associé, dit le conducteur du buggy, en s'avançant, ce qui fit reconnaître la figure grisonnante de M. Joshua Sinclair, l'essayeur des mines. Je ne sais comment vous remercier, les gars. Cet infernal animal a pris le mors aux dents, et j'ai vu le moment où il me fallait jeter Carrie par-dessus bord et risquer ensuite la même chance.

– Cela va bien, reprit-il en voyant Morgan se remettre debout tout chancelant. Pas trop de mal, j'espère ?

– Maintenant, je suis en état de remonter jusqu'à la cabane, dit le jeune homme en s'appuyant à l'épaule de son associé. Comment ferez-vous pour conduire miss Sinclair chez elle ?

– Oh ! nous pouvons faire le trajet à pied, dit la jeune personne, qui secoua les dernières traces de sa peur avec toute l'élasticité de son âge.

– Nous pouvons remonter en voiture et suivre la route en contournant la rive de manière à écarter le passage à gué, dit son père. Le cheval a l'air tout à fait calmé à présent, et vous n'avez plus rien à en craindre, Carrie. J'espère que nous vous verrons tous les deux à la maison. Ni elle, ni moi, nous ne pourrons oublier l'événement de cette nuit.

Miss Carrie ne dit rien, mais elle trouva moyen de jeter un petit coup d'œil timide, plein de reconnaissance sous ses longs cils, un de ces coups d'œil qui eussent rendu l'honnête Abe capable d'arrêter une locomotive.

Puis on cria joyeusement bonne nuit. Le fouet claqua et le buggy disparut à grand bruit dans l'obscurité.

Chapitre IV

– Vous m'avez dit, papa, que les gens étaient butors et sales, fit miss Sinclair, après un long silence, quand les deux ombres noires furent effacées dans le lointain, et que la voiture roulait tout le long de l'indocile torrent. Je ne le trouve pas. Ils me paraissent fort gentils.

Et Carrie fut d'une tranquillité inaccoutumée pendant le reste de son voyage, et elle parut prendre mieux son parti du destin qui l'éloignait de sa chère amie Amélie, restée là-bas bien loin, à la pension, à Melbourne.

Cela ne l'empêcha point d'écrire ce même soir à ladite jeune personne une longue lettre, franche, pleine de détails sur leur petite aventure.

« Ils ont arrêté le cheval, ma chère, et un de ces pauvres garçons a été blessé.

« Oh ! Amy, si vous aviez vu l'autre en chemise rouge, un pistolet à la ceinture.

« Je n'ai pu m'empêcher de penser à vous, ma chère.

« Il était juste ce que vous imaginiez. Vous vous rappelez ? Une moustache blonde et de grands yeux bleus.

« Et comme il me dévisageait, pauvre créature ! Vous n'avez jamais vu de gens pareils dans Burke Street, non, Amy. »

Et ainsi de suite quatre pages de ce joli gazouillement féminin.

Pendant ce temps, le pauvre patron, rudement secoué, avait remonté la côte avec l'aide de son associé et regagné l'abri de la cabane.

Abe le soigna avec des remèdes empruntés à la modeste pharmacie du camp et lui banda son bras démis.

Tous deux étaient des gens peu loquaces.

Ni l'un ni l'autre ne fit allusion à ce qui s'était passé.

Néanmoins, Blinky ne manqua pas de remarquer que son maître oubliait de faire ses dévotions ordinaires du soir devant l'autel de Suzanne Banks.

Cet oiseau perspicace tira-t-il quelques conclusions de ce fait, ainsi que de cet autre que « Les Os » resta longtemps, l'air grave, à fumer, près du feu, qui allait s'éteignant ? Je ne sais.

Qu'il suffise de dire que la chandelle finit par s'éteindre, que le mineur se leva de sa chaise, que son amie emplumée descendit se percher sur son épaule, et que si elle ne lança point un ululement de sympathie, c'est qu'elle en fut empêchée par un signe d'avertissement qu'Abe lui fit du doigt et aussi par l'instinct des convenances, fort développé en elle.

Chapitre V

Si un voyageur de passage était arrivé dans les rues tortueuses de la ville de l'Écluse de Harvey peu de temps après la venue de miss Sinclair, il aurait remarqué un changement considérable dans les manières et les costumes de ses habitants.

Était-il dû à l'influence bienfaisante qu'exerce la présence d'une femme, ou avait-il pour cause l'émulation que faisait naître l'extérieur brillant d'Abe Durton ?

Voir qui est difficile à déterminer : probablement les deux causes y concouraient ensemble.

Il est certain que ce jeune homme avait senti soudain se développer en lui un goût de plus en plus prononcé pour la propreté, et des égards pour les conventions de la vie civilisée, qui provoquaient l'étonnement et les railleries de ses compagnons.

Que le patron Morgan prît quelque soin de son extérieur, c'était une chose qui avait été rangée depuis longtemps au nombre des phénomènes curieux et inexplicables, qui dépendent d'une première éducation, mais que ce grand dégingandé de « Les Os », avec son laisser-aller, paradât en chemise propre, c'était un fait que tous les barbons de l'Écluse regardaient comme un affront direct et prémédité.

En conséquence, et comme mesure défensive, il y eut une séance de débarbouillement général après les heures de travail.

L'Épicerie fut envahie au point que le savon haussa jusqu'à un prix sans précédent et qu'il fallut en commander un réassortiment au magasin de Macfarlane, à Buckhurst.

– Est-ce que nous sommes ici dans un libre camp de mineurs ou dans une maudite école du dimanche ?

Ainsi se plaignait d'un ton indigné le grand Mac Coy, membre distingué du parti réactionnaire, homme qui avait persisté à marquer le pas, pendant que le temps marchait, car il avait été absent pendant la période de régénération.

Mais ses protestations ne trouvèrent que peu d'échos, et au bout de deux jours, l'aspect trouble de l'eau de la crique annonça sa capitulation, et elle fut confirmée par son apparition au Bar Colonial, où il montra une face luisante, d'un air embarrassé.

Sa chevelure exhalait un relent de graisse d'ours.

– Je me sens comme qui dirait dépaysé, dit-il du ton d'un homme qui s'excuse, mais j'ai voulu me rendre compte de ce qu'il y avait sous l'argile.

Et il se contempla d'un air approbateur dans le miroir fêlé qui embellissait la salle d'honneur de l'établissement.

Notre visiteur fortuit aurait également remarqué une modification dans les propos de la population.

En tout cas, dès que se montrait, même de loin, sous un certain petit chapeau fort coquet, une charmante et douce figure de fillette, parmi les puits hors de service et les amas de terre rouge qui déshonoraient les flancs de la vallée, on entendait des chuchotements de gens qui s'avertissaient, et aussitôt se dissipait partout le nuage de jurons, qui était, je regrette d'avoir à le constater, un trait caractéristique de la population travailleuse à l'Écluse de Harvey.

Pour que de telles choses arrivent, il ne faut qu'un commencement, et il fut facile de remarquer que longtemps après

la disparition de miss Sinclair, il y eut un mouvement d'ascension dans le baromètre moral des fouilles.

Les gens reconnurent par expérience que leur stock d'épithètes était moins borné qu'ils ne s'étaient habitués à le croire, et que les moins sales étaient parfois les plus propres à exprimer leur pensée.

Abe avait été autrefois regardé, dans le camp, comme un des appréciateurs les plus expérimentés, de la valeur d'un minerai.

On était d'accord pour le croire capable d'estimer avec une exactitude remarquable la quantité d'or que contenait un fragment de quartz.

Toutefois, c'était là une erreur.

Sans quoi il n'eut point fait la dépense inutile de tant d'analyses d'échantillons sans valeur, qu'il le faisait maintenant.

Master Joshua Sinclair se vit encombré d'un tel arrivage de fragments de mica, de morceaux de roche contenant un pourcentage infinitésimal de métaux précieux qu'il commençait à se faire une opinion très défavorable des aptitudes du jeune homme au travail des mines.

On assure même qu'Abe s'en alla un matin vers la maison, un sourire d'espoir sur les lèvres, et qu'après s'être fouillé, il tira du creux de son tricot une moitié de brique, en faisant la remarque toute stéréotypée : « qu'à la fin il avait donné le coup de pic au bon endroit, et qu'il était venu, comme ça, faire un tour, et se faire donner une estimation en chiffre ».

Toutefois, comme cette anecdote n'a pas d'autre fondement que l'assertion toute gratuite de Jim Struggles, le loustic du camp, il peut se faire que les détails n'en soient pas d'une rigoureuse exactitude.

Chapitre VI

Ce qui est certain, c'est que soit par suite de ses visites professionnelles de la matinée, soit de celles qu'il faisait le soir comme voisin, le gigantesque mineur était devenu un des êtres familiers du petit salon, dans la villa des Azalées, ainsi que se dénommait somptueusement la maison neuve de l'essayeur.

Il se risquait rarement à prendre la parole en présence de la jeune personne qui l'occupait. Il se bornait à rester assis tout à fait au bord de sa chaise, dans un état d'admiration muette, pendant qu'elle tapotait un air très dansant sur le piano récemment importé.

Et ses pieds l'entraînaient dans maints endroits étranges, inattendus.

Miss Carrie en était venue à croire que les jambes d'Abe agissaient d'une façon tout à fait indépendante du reste de son corps.

Elle avait renoncé à se rendre compte pour quoi elle les rencontrait à un bout de la table, pendant que leur propriétaire était à l'autre bout, et s'excusait.

Il n'y avait qu'un nuage à l'horizon mental du brave « Les Os », c'était l'apparition périodique de Tom Ferguson le Noir, du bac de Rochdale.

Ce jeune et rusé chenapan avait réussi à s'insinuer dans les bonnes grâces du vieux Joshua, et il faisait de très fréquentes visites à la villa.

Des bruits fâcheux couraient au sujet de Tom le Noir.

À l'Écluse de Harvey, on n'est guère porté à la censure et pourtant on y sentait généralement que Ferguson était un homme à éviter.

Il y avait néanmoins dans ses manières un élan téméraire, dans sa conversation un pétillement qui charmaient d'une façon irrésistible.

Le patron lui-même, si difficile en pareilles matières, en vint à cultiver sa société, tout en se faisant une idée exacte de son caractère. Miss Carrie parut accueillir sa venue comme un soulagement.

Elle jasait pendant des heures à propos de livres, de musique, et des plaisirs de Melbourne.

Dans de telles occasions, le pauvre « Les Os » tombait au fin fond des abîmes du découragement ou bien s'esquivait, ou restait à jeter sur son rival des regards empreints d'une malveillance sincère qui paraissaient divertir beaucoup ce gentleman.

Le mineur ne tint point secrète pour son associé l'admiration qu'il éprouvait pour miss Sinclair.

S'il était silencieux lorsqu'il se trouvait avec elle, il se montrait prodigue de paroles, lorsqu'il était question d'elle dans la conversation.

S'il y avait des flâneurs sur la route de Buckhurst, ils purent entendre au haut de la côte une voix de stentor lançant à toute volée un chapelet des charmes féminins.

Il soumit ses embarras à l'intelligence supérieure du patron.

– Ce fainéant de Rochdale, disait-il, on dirait que ça lui est naturel de dégoiser ainsi. Quant à moi, quand il s'agirait de ma

vie, je ne trouve pas un mot. Dites-moi, patron, qu'est-ce que vous diriez à une demoiselle comme celle-là ?

– Eh bien, je lui parlerais des choses qui l'intéressent, dit son compagnon.

– Ah ! oui, voilà le difficile.

– Parlez-lui des habitudes de l'endroit et du pays, dit le patron ! en aspirant d'un air méditatif une bouffée de sa pipe. Racontez-lui des histoires de ce que vous avez vu dans les mines, des choses de ce genre.

– Eh ! vous feriez ça, vous ? lui répondait son compagnon un peu encouragé. Si c'est de là que ça dépend, je suis son homme. Je vais aller là-bas maintenant, je lui parlerai de Chicago Bill, et je lui conterai comment il mit deux balles dans un homme, au tournant de la route, le soir du bal.

Le Patron Morgan éclata de rire :

– Ce ne serait guère à propos, dit-il. Si vous lui racontiez cela, vous lui feriez peur. Dites-lui quelque chose de plus léger, voyez-vous, quelque chose qui l'amuse, quelque chose de plaisant.

– De plaisant ? dit l'amoureux inquiet, d'un ton moins confiant. Comment vous et moi nous avons enivré Mat Roulahan, et l'avons mis dans la chaire du ministre à l'église baptiste, et comme quoi, le matin, il refusa de laisser entrer le prédicateur. Quel effet ça ferait-il ? Hein ?

– Au nom du ciel, dit son mentor tout consterné, n'allez pas lui raconter de ces sortes d'histoires. Elle n'adresserait plus la parole à vous ni à moi. Non, ce que je veux dire, ce serait de lui parler des habitudes des mines, de la façon dont on y vit, dont on y travaille, dont on y meurt. Si c'est une jeune fille sensée, cela devrait l'intéresser.

– Comment on vit dans les mines ? Camarade, vous êtes bon pour moi. Comment on vit. Voilà de quoi je peux parler avec autant d'entrain que Tom le Noir, que le premier venu. J'en ferai l'essai sur elle la première fois que je la verrai.

– À propos, dit son associé d'un air indifférent, ayez l'œil sur cet individu, ce Ferguson. Il n'a pas les mains très pures, vous savez, et il ne s'embarrasse guère de scrupules quand il a quelque chose en vue. Vous vous rappelez Dick Williams, de la ville anglaise, qu'on a trouvé mort dans la brousse. On dit pourtant que Tom le Noir lui devait bien plus d'argent qu'il n'eut pu jamais lui en payer. Il y a une ou deux choses singulières sur son compte. Ayez l'œil sur lui, Abe, faites attention à ses actes.

– Je le ferai, dit son compagnon.

Et il le fit.

Il l'épia ce même jour.

Il le vit sortir à grands pas de la maison de l'essayeur, la colère et l'orgueil déçu se manifestant dans les moindres détails de sa belle figure d'un brun foncé.

Il le vit franchir d'un bond la palissade du jardin, suivre à longues et rapides enjambées les flancs de la vallée, tout en gesticulant avec fureur, pour disparaître ensuite dans les profondeurs de la brousse.

Tout cela, Abe Durton le vit, et ce fut l'air pensif qu'il ralluma sa pipe et regagna lentement sa cabane au sommet de la côte.

Chapitre VII

Mars tirait sa fin.

À l’Écluse de Harvey l’éclat aveuglant et la chaleur d’un été des antipodes s’étaient adoucis pour laisser paraître les teintes riches et si bien fondues de l’automne.

Cette localité n’a jamais été agréable à voir.

Il y avait je ne sais quoi de désespérément prosaïque dans ces deux crêtes dentelées, affaiblies, perforées par la main des hommes, avec les bras de fer des treuils, avec les seaux brisés se montrant de toutes parts à travers les innombrables petits tertres de terre rouge.

En bas, l’axe de la vallée était parcouru par la route de Buckhurst, aux profondes ornières, qui faisait ses tours et détours, longeant et franchissant le ruisseau de Harper au moyen d’un pont de bois vermoulu.

Au delà de ce pont se voyait le petit groupe de buttes, avec le Bar Colonial et l’Épicerie dominant de toute la majesté de leur crépissage les humbles demeures d’alentour.

La maison à véranda de l’essayeur s’élevait au-dessus des excavations du côté de la pente qui faisait face à ce spécimen d’architecture menaçant ruine, au sujet duquel notre ami Abe montrait une fierté si peu justifiée.

Il y avait un autre édifice susceptible de figurer dans la classe de ceux qu’un habitant de l’Écluse aurait pu qualifier d’« Édifices publics » en le désignant par un mouvement de la main qui tenait

sa pipe, comme s'il avait évoqué une perspective indéfinie de colonnades et de minarets.

C'était la chapelle baptiste, une modeste construction couverte en bardeaux, située près d'un coude de la rivière, à environ un mille en amont du camp.

C'est de là que la ville paraissait sous son aspect le plus avantageux, les contours durs et la crudité des couleurs étant un peu adoucis par l'éloignement.

Ce matin-là, le ruisseau avait l'air joli, avec ses méandres dans la vallée ; joli aussi le long plateau qui s'élevait à l'arrière-plan, avec son vêtement de luxuriante verdure ; mais ce qu'il y avait là de plus joli, ce fut miss Sinclair, lorsqu'elle posa à terre le panier de fougères qu'elle rapportait et s'arrêta au point culminant de la montée.

On eût dit que tout n'allait pas au gré de cette jeune personne.

Elle avait dans la physionomie une expression d'inquiétude qui contrastait étrangement avec son air habituel de piquante insouciance.

Quelque ennui récent avait laissé ses traces sur elle.

Peut-être était-ce pour le dissiper par une promenade, qu'elle était allée errer par la vallée.

En tout cas il est certain qu'elle respirait les fraîches brises des bois comme si leur arôme résineux lui faisait l'effet de quelque antidote contre la souffrance humaine.

Elle resta quelque temps à contempler le panorama qui s'étendait devant elle.

De là elle pouvait apercevoir la maison paternelle, petite tache blanche à mi-côte et cependant, chose assez étrange, ce qui semblait attirer surtout son attention, c'était une bande de fumée bleue qui montait du versant opposé.

Elle restait là, à regarder, la curiosité dans ses yeux couleur de noisette.

Alors on eût dit que l'isolement de sa situation la frappait.

Elle éprouva un de ces accès violents de terreur inconsciente auxquels sont sujettes les femmes les plus courageuses.

Des histoires d'indigènes, de coureurs de la brousse, de leur audace et de leur cruauté passèrent dans son esprit comme des éclairs.

Elle considéra la vaste et mystérieuse étendue de la Brousse qui se déployait près d'elle, puis se baissa pour ramasser son panier, dans l'intention de regagner au plus vite la route, dans la direction des tranchées de mines.

Elle tressaillit et eut de la peine à retenir un cri en voyant un long bras à manche de chemise rouge apparaître derrière elle et lui prendre son panier dans ses propres mains.

L'individu, qui se présentait à ses yeux, eût paru à certaines gens peu fait pour dissiper ses craintes.

Les grandes bottes, la grossière chemise, la large ceinture garnie de ses armes de mort, tout cela, sans doute, était trop familier à miss Carrie pour lui causer de la frayeur, et quand elle vit au-dessus de ces objets une paire d'yeux bleus la regarder avec tendresse, et un sourire assez timide qui se dissimulait sous une épaisse moustache blonde, elle comprit que pendant tout le reste de sa promenade, coureurs de Brousse et indigènes seraient également hors d'état de lui faire aucun mal.

– Oh ! monsieur Durton, dit-elle, comme vous m’avez surprise !

– J’en suis fâché, miss, dit Abe, tout tremblant d’avoir causé à son idole un seul instant d’inquiétude.

– Vous voyez, reprit-il avec une ruse naïve, comme il faisait beau temps et que mon associé est parti pour prospecter, j’ai cru que je pouvais me permettre une promenade à Hagley Hill, en revenant par la grande courbe, et voilà que je vous trouve, par hasard, par pur hasard, debout sur cette côte.

Le mineur débita avec une grande volubilité ce mensonge effronté.

Il y avait dans le ton de sa voix une franchise si bien imitée qu’elle décelait immédiatement la supercherie.

« Les Os », l’avait composée et apprise par cœur tout en suivant la trace laissée dans l’argile par les petites bottines, et regardait son invention comme le dernier mot de l’ingéniosité humaine.

Miss Carrie ne jugea pas à propos de risquer une observation, mais il brillait dans ses yeux une expression d’amusement qui intrigua son amoureux.

Abe était fort en train ce matin-là.

Était-ce l’effet du beau soleil, était-ce la hausse rapide des actions dans le Conemara qui lui rendait le cœur si léger ?

Je suis cependant porté à croire que ce n’était ni l’une ni l’autre des deux causes.

Si simple qu’il fût, la scène dont il avait été témoin la veille ne pouvait l’amener qu’à une seule conclusion.

Il se voyait descendant à pas rapides la vallée en des circonstances analogues, et il avait dans le cœur de la pitié pour son rival.

Il se sentait parfaitement certain que cette figure de mauvaise augure, ce M. Thomas Ferguson, du gué de Rochdale, ne se montrerait plus dans l'enceinte de la villa des Azalées.

Alors pourquoi l'avait-elle renvoyé ?

Il était beau, il était fort à son aise.

Se pouvait-il que… ?

Non, c'était impossible, naturellement, c'était impossible ? Comment la chose eût-elle été possible ?

Cette idée-là était ridicule, d'un ridicule tel qu'elle avait fermenté toute la nuit dans le cerveau du jeune homme, qu'il n'avait pu s'empêcher d'y réfléchir toute la matinée et de la porter avec lui dans son âme agitée.

Ils descendirent ensemble le sentier de terre rouge, puis suivirent le bord du ruisseau.

Abe était retombé dans le silence qui était son état normal.

Il avait fait un effort courageux pour tenir bon sur le terrain des fougères, se sentant encouragé par le panier qu'il tenait à la main, mais ce n'était point un sujet passionnant, et après une série d'efforts décroissants, il avait abandonné sa tentative.

Pendant qu'il avait fait le trajet, il s'était senti l'esprit plein d'anecdotes piquantes, d'observations plaisantes.

Il avait repassé un nombre infini de remarques qu'il devait conter à miss Sinclair si capable de les apprécier. Mais à ce moment-là, on eût dit que le vide s'était fait dans son cerveau et

qu'il n'y restait plus trace d'aucune idée, si ce n'est une tendance folle et irrésistible de faire des commentaires sur la chaleur que donnait le soleil.

Jamais astronome ne fut si occupé du calcul d'une parallaxe et si complètement absorbé par ses pensées sur la constitution des corps célestes, que l'était le brave « Les Os » pendant qu'il suivait le cours paresseux de la rivière australienne.

Soudain, son entretien avec son associé lui revint à l'esprit.

Qu'avait-il donc dit le Patron ? « Donne-lui les détails sur le genre de vie des mineurs ». Il tourna et retourna mentalement la chose.

C'était, semblait-il, un singulier sujet de conversation. Mais le patron l'avait affirmé, et le patron avait toujours raison.

Il ferait le saut.

Il commença donc, en bredouillant après une toux préliminaire.

– Les gens de la vallée se nourrissent surtout de lard et de pois.

Il lui fut impossible de juger de l'effet produit sur sa compagne par cette communication.

Il était de trop haute taille pour pouvoir regarder par dessous le petit chapeau de paille.

Elle ne répondit pas.

Il ferait une nouvelle tentative.

– Du mouton, le dimanche, dit-il.

Même cette nouvelle ne produisit aucun enthousiasme.

Elle avait même l’air de rire.

Évidemment le patron s’était trompé. Le jeune homme était au désespoir.

La vue d’une cabane en ruine au bord du sentier fit éclore une idée nouvelle.

Il s’y raccrocha comme un homme qui se noie se raccroche à un fétu.

– C’est Cockney Jack qui l’a bâtie.

– De quoi est-il mort ? demanda sa compagne.

– Du brandy marque trois étoiles, dit Abe, d’un ton décidé. J’avais l’habitude de venir m’y asseoir, et de rester près de lui, quand il était pris. Pauvre garçon ! il avait une femme et deux enfants à Putney. Il délirait, il m’appelait Polly pendant des heures. Il était rincé à fond. Il ne lui restait plus un rouge liard, mais les camarades récoltèrent assez d’or brut pour lui faire des funérailles. Il est enterré dans cette fosse que voilà. C’était son claim. Nous n’avons eu qu’à l’y descendre et à combler le trou. Nous y avons mis aussi son pic, une pelle et un seau, de sorte qu’il se sentira un peu plus à l’aise et chez lui.

Miss Carrie paraissait plus intéressée maintenant.

– Est-ce qu’il en meurt beaucoup de cette façon ? demanda-t-elle.

– Ah ! oui, le brandy en tue beaucoup, mais il y en a davantage qui sont descendus… tués d’une balle, vous savez.

– Ce n’est pas ce que je veux dire. Est-ce qu’il y a beaucoup de gens qui meurent ainsi dans la misère et la solitude, sans que personne soit là pour s’occuper d’eux ?

Et elle indiqua du doigt le groupe de maisons qui se trouvait en bas, devant eux.

– Y a-t-il quelqu’un qui soit maintenant en train de mourir ? C’est une chose terrible.

– Il n’y a personne qui soit présentement sur le point de casser son pic.

– Je vous demanderai, monsieur Durton, de ne pas employer tant d’expressions d’argot, dit Carrie en le regardant de ses yeux violets.

C’était étonnant à quel point cette jeune personne arrivait peu à peu à prendre des airs de propriétaire à l’égard de son gigantesque compagnon.

– Vous savez que ce n’est pas poli. Il faut vous procurer un dictionnaire, et apprendre les termes propres.

– Mais, dit « Les Os » d’un ton d’excuse, c’est justement le terme propre : quand vous n’êtes pas en mesure d’avoir un perforateur à vapeur, il faut vous résigner à employer le pic.

– Oui, mais c’est chose facile si vous y mettez de la bonne volonté. Vous pourriez dire qu’un homme est « mourant », ou « moribond », si vous aimez mieux.

– C’est ça, dit le mineur enthousiasmé. Moribond ! en voilà un mot. Vous pourriez damer le pion au patron Morgan en fait de mots. Moribond : voilà un mot qui sonne bien !

Carrie se mit à rire.

– Ce n’est pas au son que vous devez songer ; il faut vous demander si le mot exprime bien votre pensée. Pour parler sérieusement, monsieur Durton, si quelqu’un tombait malade dans le camp, il faut que vous m’en informiez. Je sais donner des soins et je peux rendre quelques services. Vous le ferez, n’est-ce pas ?

Abe y consentit avec empressement, et, retombant dans le silence, il réfléchit à la possibilité de s’inoculer quelque maladie longue et ennuyeuse.

On avait parlé à Buckhurst d’un chien enragé. Il y aurait peut-être moyen d’en tirer parti.

– Et maintenant, il faut que je vous dise bonjour, dit Carrie, quand on fut arrivé à un endroit où un sentier faisant le crochet partait de la route pour aboutir à la villa des Azalées. Je vous remercie infiniment de m’avoir escortée.

Abe demanda en vain qu’on lui permît de faire les cent yards de plus, et employa en vain l’argument écrasant du mignon petit panier qu’il s’offrait à porter.

La jeune personne fut inexorable : elle l’avait déjà trop éloigné de son chemin.

Elle en était confuse ; elle ne voulut rien entendre.

Le pauvre « Les Os » dut donc s’en aller, éprouvant un mélange confus de sentiments.

Il l’avait intéressée. Elle lui avait parlé avec bonté. Mais elle l’avait renvoyé avant que cela fût indispensable.

Si elle avait agi ainsi, c’est qu’elle ne se souciait pas beaucoup de lui.

Je crois pourtant qu'il se serait senti un peu plus de courage, s'il avait vu miss Sinclair pendant que, debout à la grille du jardin, elle le regardait s'éloigner, ayant une expression affectueuse sur sa figure mutine, et un sourire plein de malice, à le voir partir la tête penchée, l'air découragé.

Chapitre VIII

Le Bar Colonial était le rendez-vous favori des habitants de l'Écluse de Harvey pendant leurs moments de loisir.

Il y avait eu une vive concurrence entre ce Bar et l'établissement rival appelé L'Épicerie, et qui, en dépit de son innocente dénomination, aspirait à vendre aussi des rafraîchissements spiritueux.

L'introduction de chaises dans ce dernier avait fait apparaître dans le premier un divan. Des crachoirs furent introduits au Bar, le jour où un tableau fit son entrée à l'Épicerie, et alors, comme le dirent les clients, la première manche fut gagnée.

Toutefois, l'Épicerie ayant arboré des rideaux, pendant que son concurrent inaugurait un cabinet particulier et un miroir, il fut décidé que ce dernier avait gagné la partie, et l'Écluse de Harvey montra combien elle appréciait le zèle du propriétaire en retirant sa clientèle à son adversaire.

Bien que le premier venu eût le droit de s'aventurer dans le Bar et de se prélasser sous le papillotement de ses bouteilles aux couleurs variées, il était admis tacitement, mais généralement, que le cabinet particulier ou boudoir était réservé à l'usage des citoyens les plus en vue.

C'était dans cette pièce que se réunissaient les comités, qu'étaient conçues et mises au monde d'opulentes compagnies, que se faisaient ordinairement les enquêtes.

Cette dernière cérémonie, j'ai le regret de le dire, était assez fréquente à l'Écluse, vers 1861, et les conclusions du coroner se faisaient parfois remarquer par une saveur et une originalité fort piquantes.

Pour n'en citer qu'un exemple, quand Burke le Pourfendeur, un bandit de notoriété, fut abattu d'un coup de feu par un jeune médecin aux façons tranquilles, un jury sympathique déclara : « que le défunt avait rencontré la mort dans une tentative imprudente qu'il avait faite pour arrêter dans son trajet une balle de pistolet ».

Dans le camp, on regarda ce verdict comme un chef-d'œuvre de jurisprudence, en ce qu'il déchargeait le coupable, tout en respectant rigoureusement, incontestablement, la vérité.

Ce soir-là, il y avait dans le petit salon une réunion de notabilités, quoiqu'elles n'y eussent point été amenées par une cérémonie pathologique de ce genre.

Il était survenu en ces derniers temps maints changements qui méritaient discussion et c'était dans cette pièce, somptueusement meublée d'un divan et d'un miroir, que l'Écluse de Harvey avait coutume d'échanger ses idées.

Les habitudes de propreté, qui commençaient à s'établir dans la population, causaient encore quelque agitation dans les esprits de plusieurs.

Puis, il y avait des commentaires à faire sur miss Sinclair, ses allées et venues, sur le filon riche du Conemara, sur les bruits récents relatifs aux coureurs de la brousse.

Il n'y avait donc rien d'étonnant à ce que les notables de la ville se fussent réunis au Bar Colonial.

Les coureurs de la Brousse étaient en ce moment-là l'objet de la discussion.

Depuis quelques jours, on parlait de leur présence et la colonie éprouvait un sentiment de malaise.

La crainte physique est chose peu connue à l'Écluse de Harvey.

Les mineurs se seraient mis en campagne pour faire une chasse à mort aux brigands et ils s'y seraient livrés avec autant d'entrain que s'il s'était agi de tuer un même nombre de Kangourous.

Ce qui causait leur inquiétude, c'était la présence d'une grande quantité d'or dans la ville.

Ils étaient décidés à mettre en sûreté à tout prix le fruit de leur travail.

Des messages avaient été envoyés à Buckhurst pour faire venir tous les soldats disponibles.

En attendant, la rue principale de l'Écluse était parcourue chaque nuit par des patrouilles de bonne volonté.

La panique avait augmenté de nouveau à la suite des nouvelles rapportées le jour même par Jim Struggles.

Jim était d'un caractère ambitieux et entreprenant, et après avoir passé quelque temps à considérer avec dégoût le résultat de son travail de la dernière semaine, il avoir secoué, métaphoriquement s'entend, la poussière de l'argile de l'Écluse, et était parti pour les bois dans l'intention de prospecter aux environs jusqu'à ce qu'il trouvât un endroit à sa convenance.

Jim racontait qu'étant assis sur un tronc d'arbre tombé et en train de prendre son repas de midi, composé de liquide et de lard rance, son oreille exercée avait perçu le bruit de sabots de chevaux.

Il avait eu à peine le temps de s'allonger à terre derrière l'arbre qu'une troupe de cavaliers traversa le bois et passa à un jet de pierre de lui.

– Il y avait là Bill Smeaton et Murphy Duff, dit-il.

C'étaient les noms de deux bandits bien connus.

« Il y en avait trois autres que je n'ai pas très bien vus. Ils ont pris la piste de droite. Ils avaient l'air d'être partis en expédition pour tout de bon, leurs fusils en main.

Jim fut soumis ce soir-là à un interrogatoire minutieux, mais rien ne put le faire varier dans sa déposition ni ajouter quelque clarté à ce qu'il avait vu.

Il raconta l'histoire plusieurs fois et à de longs intervalles, mais bien qu'il y eut peut-être d'agréables variations dans les détails, les faits essentiels restaient toujours les mêmes.

La chose commençait à prendre une tournure sérieuse.

Il y en eut toutefois qui exprimèrent bruyamment leurs doutes au sujet de l'existence de coureurs de la brousse.

Parmi ceux qui se firent ainsi le plus remarquer, était un jeune homme, perché sur un baril, au milieu de la pièce.

C'était évidemment un des membres influents de la population.

Nous avons déjà vu cette chevelure noire et bouclée, cet œil sans éclat, cette lèvre cruelle, chez Tom Ferguson le Noir, prétendant évincé de miss Sinclair.

Il était aisé de le distinguer du reste de l'assemblée, grâce à son complet à carreaux et à d'autres indices d'un caractère

efféminé, que fournissait son costume et qui auraient pu lui procurer une fâcheuse réputation ; mais, comme l'associé d'Abe, il s'était fait de bonne heure connaître pour un homme capable de tout sans en avoir l'air.

Dans la circonstance actuelle, il paraissait être jusqu'à un certain point sous l'influence de la boisson, fait fort rare chez lui, et qu'il fallait probablement mettre sur le compte de son échec récent.

Il mettait un véritable emportement à combattre Jim Struggles et son récit.

– C'est toujours la même chose, disait-il, qu'un homme rencontre dans la forêt quelques voyageurs, il n'en faut pas davantage pour qu'il perde la tête et vienne raconter des histoires de coureurs de la brousse. S'ils avaient aperçu Jim Struggles en cet endroit, ils seraient partis avec des histoires à n'en plus finir, d'un coureur de Brousse vu par eux derrière un arbre. Quant à reconnaître des hommes qui vont à cheval, et vite, parmi des troncs d'arbres, c'est une impossibilité.

Mais Struggles s'obstinait à soutenir sa première assertion, et les sarcasmes, les arguments se brisaient sur l'épaisseur invulnérable de sa placidité.

On remarqua que Ferguson avait l'air singulièrement ennuyé de toute cette affaire.

On eût dit aussi que quelque chose pesait sur son esprit, car de temps à autre il se levait brusquement, arpentait la pièce en long et en large, sa figure brune animée d'une expression très menaçante.

Tous éprouvèrent un vrai soulagement, quand il prit brusquement son chapeau, et disant sèchement bonsoir à la compagnie, il sortit, traversa le bar et s'en alla par la rue.

– Il a l’air comme qui dirait désappointé, dit Mac Coy le Long.

– Il ne peut pas avoir peur des coupeurs de la brousse, assurément, dit Joe Shamees, autre personnage d’importance et principal actionnaire de l’Eldorado.

– Non, ce n’est pas un homme à avoir peur, répondit un autre. Voici un jour ou deux qu’il a l’air tout singulier. Il fait de longues tournées dans les bois sans emporter aucun outil. On dit que la fille de l’essayeur l’a envoyé promener.

– Elle a parfaitement bien fait. Elle est bien trop jolie pour lui, remarquèrent plusieurs voix.

– Ce serait bien drôle qu’il n’eut pas un autre tour dans son sac. C’est un homme difficile à battre quand il s’est mis quelque chose en tête.

– Abe Durton est le cheval gagnant, remarqua Roulahan, un petit Irlandais barbu. Je parie sept contre quatre pour lui.

– Vous tenez donc bien à perdre votre argent, l’ami, dit un jeune homme en riant. Il lui faut un homme qui eût plus de cervelle que « Les Os » n’en eut jamais. Voulez-vous parier ?

– Qui a vu « Les Os » aujourd’hui ? demanda Mac Coy.

– Je l’ai vu, dit le jeune mineur. Il allait de tous côtés, demandant un dictionnaire. Probablement il avait une lettre à écrire.

– Je l’ai vu en train de le lire, dit Shamees. Il est venu me trouver et m’a dit qu’il avait trouvé du premier coup quelque chose de bon. M’a montré un mot presque aussi long que votre bras... abdiquer... quelque chose dans ce genre.

– C’est aujourd’hui un richard, je suppose, conclut l’Irlandais.

– Oui, il a presque fait son magot. Il possède cent pieds dans le Conemara et les actions montent d’heure en heure. S’il vendait, il serait en état de retourner au pays.

– Je parie qu’il compte emmener quelqu’un au pays avec lui, dit un autre. Le vieux Joshua ne ferait pas de difficulté, vu que l’argent est là.

Je crois avoir déjà rapporté dans ce récit que Jim Struggles, le prospecteur ambulant, s’était fait la réputation d’homme spirituel du camp.

Il avait conquis cette réputation non seulement par ses propos légers et plaisants, mais encore par la conception et l’exécution de farces plus compliquées.

Son aventure du matin avait causé une certaine stagnation dans le cours habituel de son humour, mais la société et la boisson le remettaient peu à peu dans un état plus gai.

Depuis le départ de Ferguson, il avait couvé en silence une idée, qu’il se disposait à exposer à ses compagnons attentifs.

– Dites donc, les enfants, commença-t-il, quel jour sommes-nous ?

– Vendredi, n’est-ce pas ?

– Non, non, pas ça ; quel jour du mois ?

– Le diable m’emporte si je le sais.

– Eh bien ! je vais vous le dire. Nous sommes au premier avril. J’ai trouvé dans la cabane un calendrier qui le dit.

– Qu’est-ce que ça fait ? firent plusieurs voix.

– Eh bien, ne le savez-vous pas ? C’est le jour des farces. Ne pourrions-nous pas en arranger une pour quelqu’un ? Ne pourrions-nous pas nous en divertir un peu ? Eh bien, voilà le vieux « Les Os » par exemple, il ne se méfiera de rien. Ne pourrions-nous pas le faire aller quelque part et le regarder *marcher*. Nous aurions ensuite de quoi le blaguer pendant un grand mois.

Il y eut un murmure général d’assentiment.

Une farce, si piteuse qu’elle fût, était toujours bienvenue à l’Écluse.

Plus l’esprit en était pataud, plus elle était appréciée. Dans les fosses d’exploitation, on ne va point jusqu’à une délicatesse morbide de sensation.

– Où l’enverrons-nous ? se demanda-t-on.

Depuis un instant, Jim Struggles était plongé dans ses pensées.

Puis une inspiration sacrilège parut lui venir.

Il partit d’un bruyant éclat de rire, se frotta les mains entre les genoux tant il était content.

– Eh bien ! Qu’est-ce que c’est ? demanda l’auditoire empressé.

– Voici, les enfants. Voilà miss Sinclair. Vous disiez qu’Abe en est fou. Vous pensez bien qu’elle ne fait pas grand cas de lui. Supposez que nous lui écrivions un billet, que nous le lui envoyions ce soir, voyez-vous.

– Eh bien, quoi alors ? dit Mac Coy.

– Eh bien, on dirait que le billet vient d'elle. On mettrait son nom en bas. On mettrait qu'elle veut le voir et qu'elle lui donne un rendez-vous à minuit dans le jardin. Il ne manquera pas d'y aller. Il croira qu'elle veut se sauver avec lui. Ce sera la plus belle farce jouée cette année.

Éclat de rire général.

L'évocation de ce tableau : l'honnête « Les Os » faisant le pied de grue au clair de lune dans le jardin et le vieux Joshua sortant pour le réprimander, un fusil à deux coups à la main : c'était d'un comique irrésistible.

Le plan fut approuvé à l'unanimité.

– Voici un crayon, et voici du papier, dit l'humoriste. Qui est-ce qui va écrire la lettre ?

– Écrivez-la vous-même, Jim, dit Shamees.

– Bon, qu'est-ce que je dirai ?

– Dites ce qui vous paraîtra convenable.

– Je ne sais pas comment elle s'exprimerait, dit Jim en se grattant le front, fort perplexe. Il est vrai que « Les os » ne s'apercevra pas de la différence. Et ceci fera-t-il l'affaire : « Cher vieux, venez ce soir à minuit, au jardin. Autrement je ne vous adresserai plus la parole. » Hein ?

– Non, ce n'est pas le style qu'il faut, dit le jeune mineur. Rappelez-vous que c'est une demoiselle qui a reçu de l'éducation… Faut mettre ça comme qui dirait dans un genre fleuri, bien tendre.

– Eh bien, écrivez ça vous-même, dit Jim sur un ton maussade en lui faisant passer le crayon.

– Voici ce qu'il faut, dit le mineur en mouillant la pointe avec ses lèvres : « Quand la lune est dans le ciel… »

– C'est bien ça, c'est magnifique, fit l'assistance.

– « Et que les étoiles envoient leur éclat brillant, venez, oh ! venez me trouver, Adolphus, à la porte du jardin, à minuit. »

– Il ne s'appelle pas Adolphus, objecta un critique.

– C'est comme ça qu'on fait en poésie, dit le mineur ; c'est comme qui dirait fantastique, voyez-vous. Ça vous a un autre son que Abe. Rapportez-vous en à lui pour deviner ce que ça veut dire. Je vais signer ça Carrie. Voilà !

Cette épître passa gravement de main en main et fit le tour de la chambre.

On la contempla avec le respect dû à une production aussi remarquable du cerveau de l'homme.

Elle fut ensuite pliée et confiée aux soins d'un petit garçon, qui reçut, avec accompagnement de terribles menaces, l'ordre de la porter à la cabane et de s'esquiver avant qu'on eût le temps de lui poser des questions embarrassantes.

Ce fut seulement quand il eut disparu dans l'obscurité qu'un peu, bien peu de componction se fit jour dans l'âme d'un ou deux assistants.

– Et n'est-ce pas jouer un assez vilain tour à la demoiselle ? dit Shamees.

– Et se montrer assez cruel pour le vieux « Les Os », suggéra un autre.

Mais la majorité passa outre à ces objections, qui furent noyées complètement sous une nouvelle tournée de whisky.

L'on ne songeait presque plus à la chose au moment où Abe reçut la missive et se mit à l'épeler, le cœur palpitant, à la lueur de sa chandelle solitaire.

Chapitre IX

Cette nuit-là a laissé un long souvenir à l'Écluse de Harvey.

Une brise capricieuse descendait des montagnes lointaines, en gémissant et soupirant sur les claims déserts.

Des nuages noirs passaient rapidement sur la lune, jetant leur ombre sur le paysage terrestre et ensuite laissant reparaître la lueur argentée, froide, claire, sur la petite vallée, baignant d'une lumière étrange, mystérieuse, la vaste étendue de la Brousse qui se développait des deux côtés.

Une grande solitude semblait reposer sur la face de la Nature.

Les gens se rappelèrent plus tard cette atmosphère fantastique, magique, qui enveloppait la petite ville.

Il faisait très noir, quand Abe quitta sa petite cabane.

Son associé, le patron Morgan, était encore absent, resté dans la brousse, de sorte qu'à part la toujours vigilante Blinky, il n'y avait pas un être vivant qui pût épier ses allées et venues.

Il éprouvait une douce surprise, en son âme simple, à songer que les doigts mignons de son ange avaient pu tracer ces grands hiéroglyphes alignés, mais le nom était au bas, et cela lui suffisait.

Elle le demandait. Peu importait pourquoi ; et ce rude mineur partait à l'appel de son amour, avec l'héroïsme d'un chevalier errant.

Il gravit tant bien que mal la route montante et tortueuse qui conduisait à la villa des Azalées.

Un petit massif d'arbrisseaux et de buisson se dressait à environ cinquante yards de l'entrée du jardin.

Abe s'y arrêta un instant pour reprendre sa présence d'esprit.

Il était à peine minuit et il n'avait devant lui que quelques minutes. Il s'assit sous leur voûte sombre et épia la maison blanche qui se dessinait vaguement devant lui.

C'était une maisonnette bien simple aux yeux d'un prosaïque mortel, mais elle était enveloppée, pour ceux de l'amoureux, d'une atmosphère de respect et de vénération.

Le mineur, après cette station à l'ombre des arbres, se dirigea vers la porte du jardin.

Il n'y avait personne.

Évidemment il était venu un peu trop tôt.

À ce moment, la lune brillait de tout son éclat et l'on voyait les environs aussi clairement qu'en plein jour. Abe regarda de l'autre côté de la petite villa et vit la route, qui apparaissait comme une ligne blanche et tortueuse, jusqu'au sommet de la côte.

Si quelqu'un s'était trouvé là pour l'épier, il eût pu voir sa carrure d'athlète se dessiner nettement, en contour précis.

Alors il eut un mouvement brusque, comme s'il venait de recevoir une balle, et il chancela, s'appuya à la petite porte qui se trouvait près de lui.

Il avait vu une chose qui fit pâlir encore sa figure tannée par le soleil, et déjà pâlie à la pensée de la jeune fille qui était si près de lui.

À l'endroit même où la route faisait une courbe, et à moins de deux cents yards de distance, il voyait une masse noire se mouvant sur la courbe et perdue dans l'ombre de la colline.

Cela ne dura qu'un moment, mais ce moment suffit à son coup d'œil exercé de forestier, à sa rapidité de perception, pour se rendre compte de la situation dans tous ses détails.

C'était une troupe de cavaliers qui se dirigeaient vers la villa, et quels pouvaient être ces cavaliers nocturnes, sinon les gens qui terrifiaient le pays forestier, les redoutés coureurs de la Brousse.

Abe était, il faut le dire, d'une intelligence lente et se mouvait lourdement dans les circonstances ordinaires.

Mais à l'heure du danger, il était aussi remarquable par son sang-froid et sa résolution que par sa promptitude à agir d'une manière décisive.

Tout en s'avançant à travers le jardin, il calcula les chances qu'il avait contre lui.

Selon l'évaluation la plus modérée, il avait une demi-douzaine d'adversaires, tous gens déterminés à tout et ne redoutant rien.

Il s'agissait de savoir s'il pourrait les tenir pendant un instant en échec et les empêcher de pénétrer par force dans la maison.

Nous avons déjà dit que des sentinelles avaient été postées dans la rue principale de la ville. Abe se dit qu'il arriverait de l'aide moins de dix minutes après le premier coup de feu.

S'il s'était trouvé dans l'intérieur de la maison, il aurait été sûr de tenir bon plus longtemps que cela. Mais les coureurs de la Brousse arriveraient sur lui avant qu'il eût pu réveiller les habitants endormis et se faire ouvrir.

Il devait se résigner à faire de son mieux.

En tout cas, il prouverait à Carrie que s'il ne savait pas lui parler, il était du moins capable de mourir pour elle.

Cette idée fit passer en lui une vraie flamme de plaisir, pendant qu'il rampait dans l'ombre de la maison.

Il arma son révolver : l'expérience lui avait appris l'avantage d'être le premier à tirer.

La route par laquelle arrivaient les coureurs de la Brousse aboutissait à une porte de bois donnant sur le haut du petit jardin de l'essayeur.

Cette porte était flanquée à gauche et à droite d'une haute haie d'acacia, et s'ouvrait sur une courte allée bordée également d'une muraille infranchissable d'arbustes épineux.

Abe connaissait parfaitement la disposition des lieux.

À son avis, un homme résolu pouvait barrer le passage pendant quelques minutes, jusqu'au moment où les assaillants se feraient jour par quelque autre endroit et le prendraient par derrière.

En tout cas, c'était sa chance la plus favorable.

Il passa devant la porte de la façade, mais s'abstint de donner l'alarme.

Sinclair était un homme assez avancé en âge et ne pouvait lui être bien utile dans un combat désespéré comme celui auquel il

s'attendait, et l'apparition de lumières dans la maison avertirait les brigands de la résistance qu'on se préparait à leur faire.

Ah ! que n'avait-il auprès de lui son associé, le patron, Chicago Bill, n'importe lequel des vaillants hommes qui auraient accouru à son appel et se seraient rangés à ses côtés en une pareille lutte !

Il fit demi-tour dans l'étroite allée.

Voici la porte de bois qu'il connaissait très bien, et là-haut, perché sur la traverse, un homme, dans une attitude languissante, balançait ses jambes, et épiait sur la route qui s'étendait devant lui ; c'était master John Morgan, celui-là même qu'Abe appelait du plus profond de son cœur.

Le temps manquait pour de longues explications.

En quelques mots hâtifs, le patron dit qu'en revenant de sa petite excursion, il avait croisé les coureurs de la Brousse partis à cheval pour leur expédition ténébreuse.

Il avait surpris des propos qui lui avaient fait connaître le but.

En courant à toutes jambes, et grâce à sa connaissance du pays, il était parvenu à les devancer.

– Pas le temps de donner l'alarme, expliqua-t-il, tout haletant de son récent effort, il faut les arrêter nous-mêmes. Pas venu pour faire le galant... venu pour votre jeune fille... N'arriveront que par-dessus nos corps, « Les Os ».

Et après ces quelques mots jetés d'une voix entrecoupée, ces deux amis si étrangement assortis se donnèrent une poignée de main, échangèrent un regard de profonde affection pendant que la brise parfumée des bois leur apportait le bruit des pas des chevaux.

Il y avait six brigands en tout.

L'un d'eux, qui paraissait être le chef, marchait en avant.

Les autres venaient derrière, formant un groupe.

Arrivés devant la maison, ils mirent leurs chevaux à l'attache à un petit arbre, après quelques mots dits à voix basse par leur capitaine, et, s'avancèrent avec assurance vers la porte.

Le patron Morgan et Abe étaient accroupis dans l'ombre de la haie, tout au bout de l'allée.

Ils étaient invisibles pour les bandits, qui évidemment s'attendaient à ne rencontrer qu'une faible résistance dans cette maison isolée.

Comme l'homme de tête, qui s'était avancé, se tournait à moitié pour donner un ordre à ses camarades, les deux amis reconnurent le profil dur et la grosse moustache de Ferguson le Noir, le prétendant refusé par miss Carrie Sinclair.

L'honnête Abe jura mentalement que celui-là du moins n'arriverait pas vivant jusqu'à la porte.

Le bandit s'avança jusqu'à cette porte et mit la main sur le loquet.

Il sursauta en entendant une voix de stentor crier : « Arrière » du milieu des buissons.

En guerre, comme en amour, le mineur était homme peu bavard.

– On ne passe pas par ici, expliqua une autre voix au timbre d'une tristesse et d'une douceur infinie, ainsi qu'elle l'était toujours quand son possesseur avait le diable dans le corps.

Le coureur de la Brousse reconnut cette voix : il se rappelait l'allocution prononcée d'une voix molle et languissante qu'il avait entendue dans la salle de billard des Armes de Buckhurst, allocution qui s'était terminée comme suit.

Le doux orateur s'était adossé à la porte, avait sorti un révolver et avait demandé à voir le filou qui aurait l'audace de se frayer un passage.

– C'est ce maudit imbécile de Durton, et son ami à la face blanche, dit-il.

Ces deux noms étaient fort connus à la ronde.

Mais les coureurs de la Brousse étaient des hommes téméraires et décidés à tout.

Ils avancèrent en masse jusqu'à la porte.

– Débarrassez le passage, dit leur chef d'un ton farouche, à demi-voix, vous ne pouvez sauver la demoiselle. Allez-vous en sans une balle dans la peau, puisqu'on vous en laisse la chance.

Les associés répondirent par leur rire.

– Alors au diable ! avancez.

La porte s'ouvrit largement et la troupe tira une salve tout en poussant et fit un effort énergique pour pénétrer dans l'allée sablée.

Les revolvers firent un bruit joyeux dans le silence de la nuit entre les buissons, à l'autre bout.

Il était malaisé de tirer avec justesse dans les ténèbres.

Le second homme fit un bond convulsif en l’air et tomba la face en avant, les bras étendus. Il se tordit affreusement au clair de lune.

Le troisième fut touché à la jambe et s’arrêta.

Les autres en firent autant, par esprit d’imitation.

Après tout, la demoiselle n’était pas pour eux et ils mettaient peu d’entrain à la besogne.

Leur capitaine s’élança furieusement en avant, comme un courageux bandit qu’il était, mais il fut accueilli par un coup formidable que lui porta Abe, avec la crosse de son pistolet, coup lancé avec une telle violence qu’il recula en chancelant parmi ses compagnons, le sang ruisselant de sa mâchoire brisée, mis hors d’état de lancer un juron au moment même où il en sentait le besoin le plus urgent.

– Ne partez pas encore, dit la voix partant des ténèbres.

Mais ils n’avaient nullement l’intention de partir tout de suite.

Quelques minutes devaient s’écouler, ils le savaient, avant qu’ils eussent sur eux les gens de l’Écluse de Harvey.

Ils avaient encore le temps d’enfoncer la porte s’ils pouvaient venir à bout des défenseurs.

Ce que redoutait Abe se réalisa.

Ferguson le Noir connaissait la maison aussi bien que lui.

Il courut de toute sa vitesse le long de la haie. Les cinq hommes s’y frayaient passage à grand bruit partout où il paraissait y avoir une ouverture.

Les deux amis échangèrent un regard.

Leur flanc était tourné. Ils restèrent là, pareils à des gens qui connaissent le sort qui les attend et ne craignent pas de l'affronter.

Il y eut une mêlée furieuse de corps noirs au clair de lune, pendant qu'éclatait un cri sonore d'encouragement lancé par des voix connues.

Les farceurs de l'Écluse de Harvey se trouvaient en présence d'une situation bien plus extraordinaire que la mystification à laquelle ils venaient assister.

Les associés virent près d'eux des figures amies, Shamees, Struggles, Mac Coy.

Il y eut une reprise désespérée, un corps à corps décisif, un nuage de fumée d'où partaient des coups de feu, des jurons farouches et, quand il se dissipa, on vit une ombre noire s'enfuir toute seule pour sauver sa vie, en franchissant l'ouverture de la haie.

C'était le seul des coureurs de la Brousse qui fût resté debout.

Mais les vainqueurs ne jetèrent aucun cri de triomphe.

Un silence étrange régna parmi eux, suivi d'un murmure compatissant, car en travers du seuil qu'il avait défendu si vaillamment, gisait le pauvre Abe, l'homme au cœur loyal et simple.

Il respirait péniblement, car une balle lui avait traversé les poumons.

On le porta dans la maison, avec tous les ménagements dont étaient capables ces rudes mineurs.

Il y avait là, j'en suis sûr, des hommes qui auraient voulu avoir reçu sa blessure, s'ils avaient pu ainsi gagner l'amour de cette jeune fille vêtue de blanc qui se penchait sur le lit taché de sang, et lui disait à demi-voix des paroles si douces et si tendres.

Cette voix parut le ranimer.

Il ouvrit ses yeux bleus, au regard de rêve, et les promena autour de lui : ils se portèrent sur cette figure.

– Perdu la partie, murmura-t-il, pardon, Carrie, morib...

Et, avec un sourire languissant, il se laissa aller sur l'oreiller.

Chapitre X

Mais cette fois, Abe ne tint pas parole.

Sa robuste constitution intervint, et il triompha d'une blessure qui eût été mortelle pour un homme plus faible.

Faut-il l'attribuer à l'air balsamique des bois que la brise amenait par dessus des milliers de milles de forêt jusque dans la chambre du malade ; ou à la petite garde-malade qui le soignait avec une telle douceur ?

En tout cas nous savons qu'en moins de deux mois il avait vendu ses actions du Conemara et quitté pour toujours la petite cabane de la côte.

Peu de temps après, j'eus le plaisir de lire l'extrait d'une lettre écrite par une jeune personne du nom d'Amélie, à laquelle nous avons fait une allusion passagère au cours de notre récit.

Nous avons déjà enfreint le secret d'une épître féminine : aussi ne nous ferons-nous guère de scrupule de jeter un coup d'œil sur une autre épître :

« J'ai été l'une des demoiselles d'honneur, dit-elle, et Carrie paraissait *charmante* (mot souligné) sous le voile et les fleurs d'oranger.

« Quel homme ! Il est deux fois plus gros que votre Jack ! Il était bien amusant avec sa rougeur ; il a lâché le livre de prières. Et quand on lui a posé la question, il a répondu *oui*, d'une voix telle, que vous l'auriez entendu d'un bout à l'autre de George Street.

« Son témoin était *charmant* (mot souligné de deux traits), avec sa figure douce. Il était bien beau, bien gentil. Trop doux pour se défendre parmi ces rudes gaillards, j'en suis sûre. »

Il est, selon moi, parfaitement possible que quand les temps furent accomplis, miss Amélie se soit chargée de veiller elle-même sur notre ancien ami M. Jack Morgan, généralement connu sous le nom de patron.

Il y a près du coude de la rivière un arbre qu'on montre en disant : c'est le gommier de Ferguson.

Il est inutile d'entrer dans des détails qui seraient répugnants.

La justice est brève et sévère dans les colonies qui débutent et les habitants de l'Écluse de Harvey étaient gens sérieux et pratiques.

L'élite de la société continue à se donner rendez-vous le samedi soir dans la chambre réservée du Bar Colonial.

En de telles circonstances, si l'on a un étranger ou un invité à régaler, on observe constamment le même cérémonial, qui consiste à remplir les verres en silence, à les frapper sur la table, puis, après avoir toussé, comme pour s'excuser, Jim Struggles s'avance et fait la narration du poisson d'avril et de la façon dont l'aventure se termina.

On est d'accord pour reconnaître qu'il s'en tire en véritable artiste, lorsque, parvenu au terme de son récit, il le conclut en balançant son verre en l'air, et disant :

– Maintenant, à la santé de Monsieur et Madame « Les Os ».

Manifestation sentimentale à laquelle l'étranger ne manquera pas d'applaudir, s'il est un homme avisé.

LE MYSTÈRE DE LA VALLÉE DE SASASSA

Chapitre I

Si je sais pourquoi l'on a qualifié Tom Donahue de Tom le Chançard ?

Oui, je le sais, et c'est plus que ne peut en dire un sur dix des gens qui l'appellent ainsi.

J'ai pas mal roulé le monde en mon temps, et vu maintes choses étranges, mais aucune qui le soit plus que la façon dont Tom gagna ce sobriquet, et avec cela sa fortune. Car je me trouvais alors avec lui.

La raconter ?

Oh, certainement, mais c'est une histoire un peu longue, et une histoire des plus étranges. Ainsi donc remplissez de nouveau votre verre, et allumez un autre cigare, pendant que je tâcherai de la dévider.

Oui, c'est une histoire fort étrange, et qui laisse bien loin certains contes de fées que j'ai entendus.

Et pourtant elle est vraie, Monsieur, vraie d'un bout à l'autre.

Il y a dans la Colonie du Cap des gens qui vivent encore, qui s'en souviennent et qui vous confirmeront ce que je dis.

Le récit a été fait bien des fois autour du feu dans les chaumières des Boers depuis l'État d'Orange jusqu'au Criqualand, oui, et aussi dans la Brousse et aux Champs de diamants.

J'ai pris des manières assez rudes, Monsieur, mais j'ai été inscrit jadis à Middle Temple, et j'ai fait mes études pour le Barreau.

Tom – c'est tant pis pour moi – fut un de mes condisciples, et nous avons fait une rude noce pendant ce temps-là de sorte que nos finances allaient se trouver à sec.

Nous fûmes obligés de laisser là nos prétendues études, et de voir s'il n'y aurait point quelque part dans le monde un pays où deux jeunes gaillards aux bras vigoureux, à la constitution saine, pourraient faire leur chemin.

En ce temps-là, le courant de l'émigration commençait à peine à dévier du côté du l'Afrique.

Nous pensâmes donc que le meilleur parti à prendre était d'aller là-bas, dans la colonie du Cap.

Donc, pour couper au plus court, nous nous embarquâmes, et nous débarquâmes au Cap, avec un capital de moins de cinq livres, et alors nous nous séparâmes.

On tenta la chance dans bien des directions, l'on eut des hauts et des bas, mais au bout du compte, quand le hasard, après trois ans, eut amené chacun de nous dans le haut pays, où l'on se rencontra de nouveau, j'ai le regret de dire que nous étions dans une situation aussi embarrassée qu'à notre point de départ.

Chapitre II

Voilà qui n'avait guère l'air d'un début brillant, et nous étions bien découragés, si découragés, que Tom parlait de retourner en Angleterre et de chercher une place d'employé.

Par où vous voyez que, sans le savoir, nous n'avions joué que nos basses cartes, et que nous avions encore en main tous nos atouts.

Non, nous nous figurions que nous avions la main malheureuse en tout.

Nous nous trouvions dans une région presque dépourvue de population.

Il ne s'y trouvait que quelques fermes éparpillées à de grandes distances, avec des maisons d'habitation entourées d'une palissade et de barrières pour se défendre contre les Cafres.

Tom Donahue et moi nous avions tout juste une méchante hutte dans la brousse, mais on savait que nous ne possédions rien, et que nous jouions avec quelque adresse du revolver, de sorte que nous ne courions pas grand risque.

Nous restions là, à faire quelques besognes par ci par là, et à espérer des temps meilleurs.

Or, au bout d'un mois, il arriva un soir certaine chose qui commença à nous remonter un peu l'un et l'autre, et c'est de cette chose-là, Monsieur, que je vais vous parler.

Je m'en souviens bien.

Le vent hurlait autour de notre cabane et la pluie menaçait de faire irruption par notre misérable fenêtre.

Nous avions allumé un grand feu de bois qui pétillait et lançait des étincelles sur le foyer.

J'étais assis à côté, m'occupant à réparer un fouet, pendant que Tom, étendu dans la caisse qui lui servait de lit, geignait piteusement sur la malchance qui l'avait amené dans un tel endroit.

– Du courage, Tom, du courage, dis-je. Aucun homme ne sait jamais ce qui l'attend.

– La déveine, Jack, la déveine. J'ai toujours été le chien le plus déveinard qu'il y ait. Voici trois ans que je suis dans cet abominable pays. Je vois des jeunes gens qui arrivent à peine d'Angleterre, et qui font sonner leurs poches pleines d'argent et moi je suis aussi pauvre que le jour où j'ai débarqué. Ah ! Jack, vieux copain, si vous tenez à rester la tête au-dessus de l'eau, il faut que vous cherchiez fortune ailleurs qu'en ma compagnie.

– Des bêtises, Jack ! vous êtes en déveine aujourd'hui... Mais écoutez, quelqu'un marche au dehors ! À son pas, je reconnais Dick Wharton. Si quelqu'un est capable de vous remettre en train, c'est lui.

Je parlais encore, que la porte s'ouvrit pour laisser entrer l'honnête Dick Wharton, tout ruisselant d'eau, sa bonne face rouge apparaissant à travers une buée comme la lune dans l'équinoxe d'automne.

Il se secoua, et, après nous avoir dit bonjour, il s'assit près du feu.

– Dehors, Dick, par une nuit pareille ? dis-je. Vous trouverez dans le rhumatisme un ennemi pire que les Cafres, si vous ne prenez pas des habitudes régulières.

Dick avait l’air plus sérieux que d’ordinaire.

On eut même pu dire qu’il paraissait effrayé, si l’on n’avait pas connu son homme.

– Fallait y aller, dit-il. Fallait y aller. Une des bêtes de Madison s’est égarée. On l’a aperçue par là-bas, dans la vallée de Sasassa, et naturellement pas un de nos noirs n’a consenti à se hasarder la nuit dans cette vallée et si nous avions attendu jusqu’au matin, l’animal se serait trouvé dans le pays des Cafres.

– Pourquoi refusent-ils d’aller la nuit dans la vallée de Sasassa ? demanda Tom.

– À cause des Cafres, je suppose, dis-je.

– Fantômes, dit Dick.

Nous nous mîmes tous deux à rire.

– Je suis persuadé qu’à un homme aussi prosaïque que vous, ils n’ont pas seulement laissé entrevoir leurs charmes ? dit Tom du fond de sa caisse.

– Si, dit Jack d’un ton sérieux, mais si, j’ai vu ce dont parlent les noirauds, et, sur ma parole, mes garçons, je ne tiens pas à le revoir.

Tom se mit sur son séant :

– Des sottises, Dick, vous voulez rire, l’ami. Allons, contez-nous tout cela : La légende d’abord, et ensuite ce que vous avez vu. Passez-lui la bouteille, Jack.

– Eh bien, dit Dick, pour la légende, il paraît que les noirauds se repassent de génération en génération la croyance que la vallée de Sasassa est hantée par un Démon horrible. Des chasseurs, des voyageurs qui descendaient le défilé ont vu ses yeux luisants sous les ombres des escarpements, et le bruit court que quiconque a subi par hasard ce regard malfaisant, est poursuivi pendant tout le reste de sa vie par la malchance due à l'influence maudite de cet être. Est-ce vrai, ou non ? dit Dick d'un air piteux. Je pourrai avoir l'occasion de le savoir par moi-même.

– Continuez, Dick, continuez, s'écria Tom. Racontez-nous ce que vous avez vu.

– Eh bien voilà : j'allais à tâtons par la vallée en cherchant la vache de Madison, et j'étais arrivé, je crois, à moitié chemin de la pente, vers l'endroit où un rocher escarpé, tout noir, se dresse dans le ravin de droite. Je m'y arrêtai pour boire une gorgée.

« À ce moment-là, j'avais les yeux tournés vers cette pointe de rocher.

« Au bout d'un moment je vis surgir, en apparence, de la base du roc, à huit pieds de terre, et à une centaine de yards de distance, une étrange flamme livide, qui papillotait, oscillait, tantôt semblait près de s'éteindre, et tantôt reparaissait…

« Non, non, j'ai vu bien des fois le ver luisant et la mouche de feu. Ce n'était rien de pareil.

« Cette flamme était bien là, et je la regardai dix bonnes minutes en tremblant de tous mes membres.

« Je fis alors un pas en avant.

« Elles disparut instantanément, comme la flamme d'une bougie qu'on a soufflée.

« Je fis un pas en arrière ; mais il me fallut un certain temps pour retrouver l'endroit exact et la position d'où la flamme était visible.

« À la fin, elle reparut, la lueur mystérieuse, mobile comme auparavant.

« Alors, rassemblant tout mon courage, je marchai vers le rocher, mais le sol était si accidenté qu'il m'était impossible de marcher en droite ligne, et quoique j'aie fait tout le tour de la base du rocher, je ne pus rien voir.

« Alors je me remis en route pour la maison, et je puis vous le dire, mes enfants, je ne me suis pas aperçu qu'il pleuvait pendant tout le long du trajet, jusqu'au moment où vous me l'avez dit.

Mais holà ? Qu'est-ce qui prend à Tom ?

Qu'est-ce qui lui prenait, en effet ?

À ce moment-là Tom était assis, les jambes hors de sa caisse, et sa figure entière trahissait une excitation si intense qu'elle faisait peine à voir.

– Le démon aurait deux yeux. Combien avez-vous vu de lumières, Dick ? Parlez.

– Une seule.

– Hourra ! s'écria Tom. À la bonne heure.

Sur quoi il lança d'un coup de pied les couvertures jusqu'au milieu de la pièce, qu'il se mit à arpenter à grands pas fiévreux.

Tout à coup, il s'arrêta devant Dick, et, lui mettant la main sur l'épaule :

– Dites-moi, Dick, est-ce que nous pourrions arriver dans la vallée de Sasassa avant le lever du soleil ?

– Ce serait bien difficile.

– Eh bien, faites attention, nous sommes vieux amis, Dick Wharton. Je vous le demande, d'ici à huit jours, ne parlez à personne de ce que vous venez de nous raconter. Vous le promettez, n'est-ce pas ?

Au regard que jeta Dick sur la figure de Tom, il était facile de deviner qu'il regardait le pauvre Tom comme devenu fou, et je dois dire que sa conduite me confondit absolument.

Mais j'avais eu jusqu'alors tant de preuves du bon sens de mon ami et de sa rapidité de compréhension qu'il me parut parfaitement admissible que le récit de Dick avait pour lui un sens, bien que mon intelligence obtuse ne pût le saisir.

Chapitre III

Pendant toute la nuit, Tom fut extrêmement agité.

Lorsque Wharton nous quitta, il lui fit répéter sa promesse.

Il se fit également faire une description minutieuse de l'endroit où il avait vu l'apparition, et indiquer l'heure où elle s'était montrée.

Quand Wharton fut parti, vers quatre heures du matin, je me couchai dans ma caisse, d'où je vis Tom assis près du feu, occupé à lier ensemble, deux bâtons.

Je m'endormis.

Je dus dormir environ deux heures, mais à mon réveil, je trouvai Tom qui, dans la même attitude, était toujours à sa besogne.

Il avait fixé un des bouts de bois à l'extrémité de l'autre de manière à représenter grossièrement un T et il était actuellement en train de fixer dans l'angle un bout de bois plus petit au moyen duquel le bras transversal du T pouvait être placé dans une position plus ou moins relevée ou inclinée.

Il avait pratiqué des entailles dans le bâton vertical, de sorte qu'au moyen de ce petit étai, la croix pouvait être maintenue indéfiniment dans la même position.

– Regardez cela, Jack, s'écria-t-il en me voyant réveillé, venez me donner votre opinion. Supposons que je mette ce bâton juste dans la direction d'un objet, et que je place cet autre bout de

bois de manière à maintenir le premier, dans sa position, qu'ensuite je le laisse là, pourrais-je retrouver ensuite l'objet, si je le voulais ? Ne croyez-vous pas que je le pourrais ? Jack, ne le croyez-vous pas ? reprit-il avec agitation, en me saisissant par le bras.

– Oh ! dis-je, cela dépendrait de la distance où se trouverait l'objet, et de l'exactitude avec laquelle votre bâton serait orienté. Si c'était à une distance quelconque, je taillerais des mires sur votre bâton en croix ; au bout, j'attacherais une corde, que je ferais descendre en fil à plomb ; et cela vous conduirait fort près de l'objet que vous voulez. Mais, assurément, Tom, ce n'est point votre intention de marquer ainsi la place exacte du fantôme.

– Vous verrez ce soir, mon vieux, vous verrez ce soir. Je porterai cela à la vallée de Sasassa. Vous emprunterez le levier de Madison et vous viendrez avec moi ; mais souvenez-vous bien qu'il ne faut dire à personne ni où vous allez, ni pourquoi vous voulez ce levier.

Tom passa toute la journée à se promener dans la pièce ou à travailler à son appareil.

Il avait les yeux brillants, les joues animées d'un rouge de fièvre, dont il présentait au plus haut degré tous les symptômes.

– Fasse le ciel que le diagnostic de Dick ne se confirme pas, me dis-je, en revenant avec mon levier.

Et pourtant, quand vint le soir, je me sentis envahi à mon tour par cette excitation.

Vers six heures, Tom se leva et prit son instrument.

– Je n'y tiens plus, Jack, dit-il, prenez votre levier, et en route pour la vallée de Sasassa. La besogne de cette nuit, mon vieux, nous rendra opulents ou nous achèvera. Prenez votre revolver, pour le cas où on rencontrerait des Cafres...

« Je n'ose pas prendre le mien, Jack, reprit-il en me mettant les mains sur les épaules, car si ma déveine me poursuit encore cette nuit, je ne sais ce que je serais capable d'en faire.

Ayant donc rempli nos poches de vivres, nous partîmes pour ce fatigant trajet de la vallée de Sasassa.

En route, je fis maints efforts pour tirer de mon compagnon quelques indications sur son projet.

Il se bornait à répondre :

– Hâtons-nous, Jack. Qui sait combien de gens ont, à cette heure, entendu le récit de Wharton. Hâtons-nous, sans quoi nous ne serons peut-être pas les premiers arrivés sur le terrain.

Ah ! Monsieur, nous fîmes un trajet de dix milles environ à travers les montagnes.

Enfin, après être descendus par une pente rapide, nous vîmes s'ouvrir devant nous un ravin si sombre, si noir qu'on eût pu le prendre pour la porte même de l'enfer.

Des falaises hautes de plusieurs centaines de pieds enfermaient de tous côtés ce défilé encombré de blocs éboulés qui conduisait à travers le pays hanté, dans la direction du Pays des Cafres.

La lune, surgissant au-dessus des escarpements, dessinait en contours des plus nets les dentelures irrégulières des rochers qui en formaient les sommets, pendant qu'au-dessous de cela tout était noir comme l'Érèbe.

– La vallée de Sasassa ? dis-je.

– Oui, répondit Tom.

Je le regardai.

En ce moment, il était calme.

L’ardeur fébrile avait disparu.

Il agissait avec réflexion, avec lenteur.

Cependant, il avait dans les traits une certaine raideur, dans l’œil une lueur qui annonçaient que l’instant grave était venu.

Chapitre IV

Nous entrâmes dans le défilé, en trébuchant parmi les éboulis.

Tout à coup j'entendis une exclamation courte, vive, lancée par Tom.

– Le voici, le rocher, s'écria-t-il en désignant une grande masse qui se dressait devant nous dans l'obscurité.

– Maintenant, je vous en supplie, faites bon usage de vos yeux. Nous sommes à environ cent yards de la falaise, à ce que je crois. Avancez lentement d'un côté ; j'en ferai autant de l'autre. Si vous apercevez quelque chose, arrêtez-vous et appelez. Ne faites pas plus de douze pouces à chaque pas et tenez les yeux fixes sur l'escarpement à environ huit pieds de terre. Êtes-vous prêt ?

– Oui !

À ce moment j'étais encore plus excité que lui.

Quelle était son intention, qu'avait-il en vue ?

Je n'avais pas même de supposition à ce sujet, si ce n'est qu'il se proposait d'examiner en plein jour la partie de la falaise d'où venait la lumière.

Mais l'influence de cette situation romanesque et de l'agitation que mon compagnon éprouvait en la comprimant, était si forte que je sentais le sang courir dans mes veines et le pouls battre violemment à mes tempes.

– Partez, cria Tom.

Et alors nous nous mîmes en marche, lui à droite, moi à gauche, en tenant les yeux fixés sur la base du rocher.

J'avais avancé d'environ vingt pas, quand la chose m'apparut soudain.

À travers la nuit de plus en plus noire, brillait une petite lueur rouge, une lueur qui diminuait, qui augmentait, papillotait, oscillait, qui à chaque changement faisait un effet de plus en plus étrange.

L'antique superstition cafre s'empara de mon esprit et je sentis passer en moi un frisson glacial.

Dans mon agitation, je fis un pas en arrière.

Alors la lueur disparut instantanément, laissant à sa place une profonde obscurité.

Je m'avançai de nouveau.

Elle reparut, la lueur rouge, à la base du rocher.

– Tom, Tom ! criai-je.

– Oui, j'y vais, l'entendis-je crier à son tour, comme il accourait à moi.

– La voici... là, en haut, contre le rocher.

Tom était tout près de moi.

– Je ne vois rien, dit-il.

– Voyons, là, là, ami, en face de vous.

En disant ces mots, je m'écartai un peu vers la droite, et aussitôt la lueur disparut à mes yeux.

Mais à en juger par les exclamations joyeuses que lançait Tom, il était évident qu'après avoir pris la place que j'avais occupée, il voyait aussi la lueur.

– Jack, s'écria-t-il en se tournant et me serrant la main de toutes ses forces, Jack, vous et moi nous n'aurons plus lieu de nous plaindre de notre malchance.

« Maintenant faisons un tas de pierres à l'endroit où nous sommes. C'est cela.

« À présent nous allons fixer solidement notre poteau indicateur au sommet. Voilà !

« Il faudrait un vent bien fort pour l'abattre et il nous suffit qu'il tienne bon jusqu'au matin.

« Oh ! Jack, mon garçon quand je songe que nous parlions hier de nous faire employés, et vous qui répondiez que personne ne sait ce qui l'attend.

« Par Jupiter, Jack, voilà qui ferait une jolie nouvelle.

À ce moment, nous avions fixé solidement le piquet vertical entre deux grosses pierres.

Tom se baissa et visa au moyen du montant horizontal.

Il resta un bon quart d'heure à le faire monter et descendre tour à tour ; enfin, poussant un soupir de satisfaction, il fixa le support dans l'angle et se redressa.

– Regardez sur cette ligne, Jack, dit-il. Vous avez le coup d'œil le plus juste que j'aie jamais rencontré.

Je regardai sur la mire.

Là-bas, à portée de la vue, brillait la tache scintillante.

On eût dit qu'elle était au bout de la mire, tant la visée avait été exactement faite.

– Et maintenant, mon garçon, dit Tom, mangeons un peu et dormons.

« Il n'y a plus rien à faire cette nuit, mais demain nous aurons besoin de tout ce que nous aurons d'esprit et de force.

« Ramassons du bois et faisons un feu ici. Alors nous serons en état d'avoir l'œil sur notre poteau indicateur et de veiller à ce que rien ne lui arrive pendant la nuit.

Nous fîmes du feu, et nous soupâmes pendant que le démon de la Sasassa nous contemplait face à face de son œil mobile et étincelant.

Il continua de le faire pendant toute la nuit.

Toutefois ce ne fut pas toujours du même endroit, car, après souper, quand je regardai le long de la mire pour le revoir, il était entièrement invisible.

Mais cette information ne troubla nullement Tom ; il se borna à cette remarque :

– C'est la lune, et non l'objet, qui a changé de place.

Puis, se recroquevillant sur lui-même, il s'endormit.

Le lendemain, dès la pointe du jour, nous étions debout, et nous examinions le rocher au bout de notre mire. Nous ne distinguions rien, qu'une surface terne, ardoisée, uniforme, peut-

être un peu plus raboteuse à l'endroit où arrivait notre ligne de mire, mais sans autre particularité remarquable.

– Maintenant mettons à exécution votre idée, Jack, dit Tom Donahue, en déroulant d'autour de sa taille une longue ficelle, fixez-la par un bout, tandis que j'irai jusqu'à l'autre bout.

En disant ces mots, il partit dans la direction de la base de l'escarpement, en tenant un bout de la corde, pendant que je tirais sur l'autre en l'enroulant autour du piquet, et le faisant passer par la mire du bout.

De cette façon, je pouvais dire à Tom d'aller à droite ou à gauche.

Notre corde était maintenue tendue depuis son point d'attache, par le point de mire, et de là dans la direction du rocher, où elle aboutissait à environ huit pieds du sol.

Tom traça à la craie un cercle d'environ trois pieds de diamètre autour de ce point.

Alors il me cria de venir le rejoindre.

– Nous avons combiné l'affaire ensemble, Jack, dit-il, et nous ferons la trouvaille ensemble, s'il y en a une.

Le cercle, qu'il avait tracé, comprenait une partie du rocher plus lisse que le reste, excepté au centre, ou se remarquaient quelques noyaux saillants et rugueux.

Tom m'en montra un en poussant un cri de joie.

C'était une masse assez irrégulière, de teinte brune, qui avait à peu près le volume du poing d'un homme, et qu'on eût pris pour un tesson de verre sale incrusté dans le mur escarpé.

– C'est cela ! s'écria-t-il, c'est cela !

– Cela, quoi ?

– Eh ! mon homme, un *diamant*, et un diamant tel qu'il n'y a monarque au monde qui n'en envie la possession à Tom Donahue ! Jouez de votre barre de fer, et bientôt nous aurons exorcisé le démon de la vallée de Sasassa.

J'étais si abasourdi que pendant un instant je restai muet de surprise, à contempler le trésor qui était tombé entre nos mains de façon si inespérée.

– Allons, dit Tom, passez-moi le levier. À présent, en prenant comme point d'appui la saillie qui sort ici du rocher, nous pourrons le faire sauter... Oui, il cède. Je n'aurais jamais cru qu'il serait venu aussi facilement... À présent, Jack, plus nous nous dépêcherons de retourner à la cabane, et de là d'aller au Cap, mieux nous ferons.

Chapitre V

Après avoir enveloppé notre trésor, nous reprîmes à travers les collines la route de la maison. Chemin faisant, Tom me conta qu'au temps où il étudiait le droit à Middle-Temple, il avait trouvé dans la bibliothèque une brochure poudreuse d'un certain Jans Van Hounym, qui racontait une aventure fort semblable à la nôtre, et qui était arrivée à ce brave Hollandais vers la fin du XVIIe siècle, aventure qui avait abouti à la découverte d'un diamant lumineux.

Ce récit s'était représenté à l'esprit de Tom pendant qu'il écoutait l'histoire de fantôme de l'honnête Dick Wharton.

Quant aux moyens inventés pour vérifier la supposition, ils étaient sortis de son fertile cerveau d'Irlandais.

Nous le porterons au Cap, dit Tom, et si nous ne pouvons nous en défaire avantageusement dans cette ville, nous gagnerons bien notre voyage en nous embarquant pour Londres. Tout de même allons d'abord chez Madison ; il se connaît un peu en ces choses, et peut-être nous donnera quelque idée de ce que nous pouvons regarder comme un prix équitable pour notre trésor.

En conséquence, nous quittâmes notre route, au lieu de retourner à notre hutte, pour prendre le sentier étroit qui conduisait à la ferme de Madison,

Nous le trouvâmes en train de déjeuner.

Une minute après, nous étions assis à sa table, grâce à l'hospitalité sud-africaine.

– Eh bien, dit-il, quand les domestiques furent partis, qu’y a-t-il sous roche ? Vous avez quelque chose à me dire, je le vois. Qu’est-ce que c’est ?

Tom tira son paquet, dénoua d’un air solennel les mouchoirs qui l’enveloppaient.

– Voilà, dit-il, en posant le cristal sur la table, quel prix vous paraîtrait-il honnête d’offrir pour ceci ?

Madison prit l’objet et l’examina d’un air de connaisseur.

– Eh bien, dit-il, en le remettant sur la table, à l’état brut, cela vaudrait douze shillings la tonne.

– Douze shillings, s’écria Tom, en se dressant d’un bond. Ne voyez-vous pas ce que c’est ?

– Du sel gemme.

– Au diable le sel gemme ! C’est du diamant.

– Goûtez-y, dit Madison.

Tom le porta à ses lèvres, le jeta à terre en poussant un juron terrible, et sortit aussitôt de la chambre.

Je me sentais moi-même attristé, déçu, mais me rappelant ce que Tom avait dit au sujet du révolver, je sortis aussi et retournai à la hutte, plantant là Madison, muet, abasourdi.

Quand j’entrai, je trouvai Tom couché dans sa caisse, la figure tournée vers le mur, et l’air trop découragé pour accepter mes paroles de consolation.

Maudissant Dick et Madison, le démon de Sasassa et tout le reste, j’allai faire un tour hors de la hutte et me réconfortai de notre pénible mésaventure en fumant une pipe.

J'étais arrivé à cinquante pas de la hutte quand j'en entendis partir le bruit auquel je m'attendais le moins de ce côté-là.

Si ce son avait été un gémissement ou un juron, je l'aurais trouvé tout naturel, mais celui qui me fit m'arrêter et retirer ma pipe de ma bouche était un bruyant éclat de rire.

L'instant d'après, Tom en personne sortait de la hutte, la figure toute rayonnante de joie.

Chapitre VI

– En chasse pour dix autres milles à pied, vieux camarade.

– Ah ! oui, pour un autre morceau de sel gemme, à douze shillings la tonne…

– Ne parlons plus de cela, Jack, me dit Tom avec un large rire, si vous avez de l'affection pour moi. Maintenant faites attention, Jack. Quels sots, quels fous nous avons été de nous laisser jeter à bas par une bagatelle ? Asseyez-vous seulement, un instant sur cette souche, et je vous rendrai la chose aussi claire que le jour. Vous avez vu plus d'une fois un bloc de sel gemme incrusté dans de la roche, et moi aussi j'en ai vu, quoique j'aie fait tant d'affaires avec celui-ci. Eh bien, Jack, avez-vous jamais vu de ces morceaux-là briller dans l'obscurité à peine autant qu'une luciole ?

– Non, je ne peux pas dire que j'en aie vu.

– Je puis m'enhardir jusqu'à prédire que si nous attendions jusqu'à la nuit, ce que nous ne ferons pas, nous verrions cette lumière briller de nouveau parmi les rochers. Donc, Jack, quand nous avons détaché ce sel sans valeur, nous nous sommes trompés de cristal. Il n'y a rien d'étrange, dans ces collines, à ce qu'un morceau de sel gemme se trouve à un pied de distance d'un diamant. Il en a pris l'éclat, et nous étions surexcités, nous nous sommés conduits sottement, et avons laissé en place la véritable pierre. Vous pouvez y compter, Jack, la pierre précieuse de Sasassa est incrustée dans le périmètre du cercle magique tracé à la craie sur la surface de ce rocher de là-bas. Venez, vieux camarade, allumez votre pipe, et reprenez votre révolver, et nous

serons bien loin avant que ce Madison ait eu le temps d'additionner deux et deux.

Je ne crois pas avoir montré un bien vif enthousiasme cette fois.

J'avais déjà commencé à regarder ce diamant comme un fléau sans compensation. Mais décidé à ne point jeter d'eau froide sur les espérances de Tom, je me déclarai tout prêt à partir.

Quelle marche ce fut ?

Tom avait toujours été bon marcheur de montagne, mais ce jour-là l'excitation paraissait lui donner des ailes, pendant que je m'évertuais de mon mieux à gravir derrière lui.

Quand nous fûmes arrivés à moins d'un demi-mille, il prit le pas de charge, et ne s'arrêta que quand il fut devant le cercle blanc tracé sur le rocher.

Pauvre vieux Tom ! quand je l'eus rejoint, son état d'esprit avait changé.

Il était là, debout, les mains dans les poches, et le regard distrait, flottant devant lui, la mine piteuse.

– Voyez, examinez, dit-il en me montrant le rocher.

Il ne s'y voyait absolument rien qui ressemblât à un diamant.

Dans le cercle on n'apercevait que la surface lisse de couleur ardoisée, avec un gros trou, celui d'où nous avions arraché le morceau de sel gemme, et un ou deux petits creux. Quant à la pierre précieuse, pas de trace.

– Je l'ai examiné pouce par pouce, dit le pauvre Tom ; elle n'est pas là ; quelqu'un sera venu et aura remarqué le cercle, et l'aura prise. Rentrons à la maison, Jack, je me sens énervé,

fatigué. Oh ! y eut-il jamais une mauvaise chance pareille à la mienne.

Je faisais demi-tour pour partir, mais je jetai d'abord un dernier coup d'œil sur l'escarpement.

Tom avait déjà fait une dizaine de pas.

– Holà ! criai-je, n'apercevez-vous aucun changement dans ce cercle depuis hier ?

– Que voulez-vous dire ? demanda Tom.

– Retrouvez-vous une certaine chose qui y était auparavant ?

– Le sel gemme ? dit Tom.

– Non, mais le petit corps saillant et arrondi dont nous nous sommes servi comme point d'appui. Je suppose que nous l'aurons descellé en manœuvrant le levier. Regardons un peu de quoi il était fait.

En conséquence, nous cherchâmes parmi les cailloux détachés qui se trouvaient au pied de l'escarpement.

– Nous y voilà, Jack. Nous avons réussi enfin. Nous voilà redevenus des hommes.

Je fis demi-tour et me trouvai en face de Tom qui rayonnait de joie et qui tenait à la main un petit morceau de roche noire.

Au premier coup d'œil, on eut pris cela pour un éclat de la pierre, mais tout près de la base, il en sortait un objet que Tom me montrait avec enthousiasme.

On eut dit tout d'abord un œil de verre, mais il y avait là, un éclat et une profondeur transparente que jamais ne donna aucune espèce de verre.

Cette fois, il n’y avait pas erreur, nous étions bien possesseurs d’une pierre précieuse de grande valeur.

Nous quittâmes donc la vallée d’un cœur léger, en emportant le « démon » qui y avait régné si longtemps.

Chapitre VII

Voilà la chose, Monsieur, je l'ai contée d'une façon trop prolixe, et je vous ai peut-être fatigué.

Vous le voyez, quand je me mets à parler de ces rudes temps d'autrefois, je crois revoir la petite cabane, le ruisseau qui coulait auprès, et la Brousse qui l'entourait, et je crois entendre encore la voix de ce brave Tom.

Il me reste peu de chose à ajouter.

Nous prospérâmes grâce à la pierre précieuse.

Tom Donahue, comme vous le savez, s'est établi ici, et il est bien connu dans la ville.

De mon côté j'ai réussi, je me livre à l'agriculture et à l'élevage des autruches en Afrique.

Nous avons donné au vieux Dick Wharton, de quoi s'établir pour son compte, et il est un de nos plus proches voisins.

Si jamais vous venez de notre côté, Monsieur, ne manquez pas de demander Jack Turnbull, propriétaire de la ferme de Sasassa.

NOTRE CAGNOTTE DU DERBY

Chapitre I

– Bob ! criai-je.

Pas de réponse.

– Bob !

Un rapide crescendo de ronflements s'achève en un bâillement prolongé.

– Réveillez-vous, Bob.

– Que diable signifie tout ce vacarme ? dit une voix toute endormie.

– Il est bientôt l'heure du déjeuner, expliquai-je.

– Que le diable emporte le déjeuner ! dit l'esprit rebelle de son lit.

– Et il y a une lettre, Bob, dis-je.

– Est-ce que vous ne pouviez pas le dire plus tôt ? Apportez-la tout de suite.

Et sur cette aimable invitation, j'entrai dans la chambre de mon frère et m'assis sur le bord de son lit.

– Voici la chose : timbre poste de l'Inde, timbre de la poste de Brindisi. De qui cela peut-il venir ?

– Mêlez-vous de ce qui vous regarde, Trognon, dit mon frère, rejetant en arrière ses cheveux frisés en désordre.

Puis, après s’être frotté les yeux, il se mit en devoir de rompre le cachet.

Or, s’il est un sobriquet qui m’inspire une plus profonde aversion que les autres, c’est bien celui de « Trognon ».

Une misérable bonne, impressionnée par les proportions entre ma figure ronde et grave et mes petites jambes piquetées de taches de rousseur, m’infligea ce sobriquet aux jours de mon enfance.

En réalité, je ne suis pas plus un « trognon » que n’importe quelle autre jeune fille de dix sept ans.

En la circonstance actuelle, je me dressai avec toute la dignité qu’inspire la colère, et je me préparais à bourrer de coups de traversin la tête de mon frère, quand je fus arrêtée par l’expression d’intérêt que marquait sa physionomie.

– Vous ne devineriez jamais qui va venir, Nelly, dit-il. C’était un de vos amis autrefois.

– Comment ? De l’Inde ? Ce n’est pas Jack Hawthorne ?

– Tout juste, dit Bob. Jack revient et va passer quelques jours chez nous. Il dit qu’il arrivera ici, presque en même temps que sa lettre. Ne vous mettez pas à danser comme cela. Vous ferez tomber les fusils ou vous causerez quelque autre accident. Tenez-vous tranquille comme une fille bien sage et rasseyez-vous.

Bob parlait avec toute l’autorité des vingt-deux étés qui avaient passé sur sa tête moutonnée.

Aussi je me calmai et repris ma première position.

– Comme ce sera charmant ! m’écriai-je ; mais, Bob, la dernière fois qu’il était ici, ce n’était qu’un jeune garçon, et

maintenant c'est un homme. Ce ne sera plus du tout le même Jack.

– Oh ! quant à cela, dit Bob, vous n'étiez alors qu'un bout de fille, une méchante gamine avec des boucles ; tandis qu'à présent...

– Tandis qu'à présent ?... demandai-je.

On eût dit vraiment que Bob était sur le point de me faire un compliment.

– Eh bien, vous n'avez plus les boucles, et vous êtes maintenant bien plus grosse et plus mauvaise.

À un certain point de vue, c'est excellent d'avoir des frères.

Il n'est pas possible à une jeune personne qui en a, de se faire de ses mérites une opinion exagérée.

Je crois qu'à l'heure du déjeuner, tout le monde fut content d'apprendre le retour promis de Jack Hawthorne.

Par « tout le monde » j'entends ma mère, et Elsie, et Bob.

Notre cousin Salomon Barker, par contre, n'eut pas du tout l'air d'être accablé de joie quand je lançai cette nouvelle d'un ton triomphant, d'une voix haletante.

Jusqu'alors je n'y avais jamais songé, mais peut-être que ce jeune gentleman commence à s'éprendre d'Elsie et qu'il redoute un rival.

Sans cela je ne vois pas pourquoi une chose aussi simple l'aurait fait repousser son œuf, déclarer qu'il avait déjeuné superbement, et cela d'un ton agressif qui permettait de douter de sa sincérité.

Grace Maberly, l'amie d'Elsie, avait l'air très contente, selon son habitude.

Quant à moi, j'étais dans un état de joie exubérante.

Jack et moi, nous avions été camarades d'enfance.

Il avait été pour moi comme un frère plus âgé, jusqu'au jour où il était entré dans les cadets et nous avait quittés.

Que de fois Bob et lui ont grimpé aux pommiers du vieux Brown, pendant que je me tenais par-dessous et recevais le butin dans mon petit tablier blanc.

Il n'y avait guère dans ma mémoire d'escapade, guère d'aventure où Jack ne jouât un rôle de premier ordre.

Mais désormais il était « le lieutenant » Hawthorne.

Il avait fait la guerre d'Afghanistan, et, selon l'expression de Bob, c'était « un guerrier fini ».

Quelle tournure allait-il avoir ?

Je ne sais comment cette expression de « guerrier » avait fait surgir l'image de Jack en armure complète, avec des plumes au casque, altéré de sang, et s'escrimant avec une épée énorme sur un adversaire.

Après un tel exploit, je craignais bien qu'il ne condescendît plus à jouer à saute-mouton, aux charades et aux autres amusements traditionnels de Hatherley House.

Le cousin Sol fut certainement très déprimé pendant les quelques jours qui suivirent.

On avait toutes les peines du monde à le décider à faire un quatrième aux parties de tennis.

Il témoignait une passion tout à fait extraordinaire pour la solitude et le tabac fort.

Nous tombions sur lui dans les endroits les plus inattendus, dans les massifs, le long de la rivière, et dans ces occasions, s'il lui était impossible de nous éviter, il tenait son regard rigoureusement fixé vers le lointain et refusait d'entendre nos appels féminins et de s'apercevoir qu'on agitait des ombrelles.

Cela était certainement fort peu chic de sa part.

Un soir, après dîner, je m'emparai de lui, et, me dressant de toute ma hauteur, qui atteint cinq pieds quatre pouces et demi, je me mis en devoir de lui dire ce que je pensais de lui.

C'est un procédé que Bob regarde comme le comble de la charité, car il consiste à donner libéralement ce dont j'ai moi-même le plus grand besoin.

Le cousin Sol flânait dans un rocking-chair, le *Times* devant lui, et regardait le feu par dessus son journal, d'un air maussade.

Je me rangeai sur son flanc et lui envoyai ma bordée.

– On dirait que nous vous avons fâché, master Barker, dis-je d'un ton de hautaine courtoisie.

– Que voulez-vous dire, Nell ? demanda mon cousin en me regardant avec surprise.

Il avait une façon bien bizarre de me regarder, le cousin Sol.

– Il semble que vous ne teniez plus à notre société, remarquai-je.

Puis, descendant soudain de mon ton héroïque :

– Vous êtes stupide, Sol. Qu'est-ce qui vous a donc pris ?

– Rien du tout, Nell, ou du moins rien qui en vaille la peine. Vous savez que je passe mon examen de médecine dans deux mois et que je dois m'y préparer.

– Oh ! dis-je, tout hérissée d'indignation, si c'est cela, alors n'en parlons plus. Naturellement, si vous préférez des *os* à vos jeunes parentes, c'est fort bien. Il y a des jeunes gens qui feraient de leur mieux pour se rendre agréables, au lieu de bouder dans les coins et d'apprendre à dépecer leurs semblables avec des couteaux.

Et après avoir ainsi résumé la noble science de la chirurgie, je m'occupai avec une violence exagérée à remettre en place des têtières qui n'en pouvaient mais.

Je voyais bien le cousin Sol regarder, d'un air amusé, la petite personne aux yeux bleus qui allait et venait en colère devant lui.

– Ne soufflez pas sur moi, Nell, dit-il. J'ai déjà été cueilli une fois, vous savez. En outre (et alors il prit une figure grave) vous aurez assez de distractions quand arrivera ce... comment se nomme-t-il ?... le lieutenant Hawthorne.

– Ce n'est pas toujours Jack qui irait fréquenter les momies et les squelettes, remarquai-je.

– Est-ce que vous l'appelez toujours Jack ? demanda l'étudiant.

– Naturellement. Ce nom de John, cela vous a l'air si raide.

– Oh ! oui, c'est vrai, dit mon interlocuteur d'un air de doute.

J'avais toujours, trottant dans ma tête ma théorie au sujet d'Elsie.

Je me figurai que je pourrais essayer de donner aux choses une tournure plus gaie.

Sol s'était levé et regardait par la fenêtre.

J'allai l'y rejoindre et regardai timidement sa figure qui, d'ordinaire, exprimait la bonhomie et qui, en ce moment, avait l'air très sombre, très malheureuse.

En tout temps, il était très renfermé, mais je pensai qu'en le poussant un peu je l'amènerais à un aveu.

– Vous êtes un vieux jaloux, dis-je.

Le jeune homme rougit et me regarda.

– Je connais votre secret, dis-je hardiment.

– Quel secret ? dit-il en rougissant davantage.

– Ne vous tourmentez pas, je le connais. Permettez-moi de vous dire, repris-je, devenant plus hardie encore, que Jack et Elsie n'ont jamais été très bien ensemble. Il y a bien plus de chance pour que Jack devienne amoureux de moi. Nous avons toujours été amis.

Si j'avais planté dans le corps du cousin Sol l'aiguille à tricoter que je tenais à la main, il n'aurait pas bondi plus haut.

– Grands Dieux ! s'écria-t-il.

Et je vis fort bien dans le crépuscule ses yeux noirs se fixer sur moi.

– Est-ce que vous croyez réellement que c'est votre sœur qui m'occupe.

– Certainement, dis-je d'un ton ferme, avec la conviction que je clouais mon drapeau au grand mât.

Jamais un simple mot ne produisit pareil effet.

Le cousin Sol fit un tour sur lui-même, la respiration coupée de saisissement, et sauta bel et bien par la fenêtre.

Il avait toujours eu de bizarres façons d'exprimer ses sentiments, mais cette fois-ci il s'y prit d'une manière si originale que la seule impression qui s'empara alors de moi fut celle de la stupéfaction.

Je restai là à regarder fixement dans l'obscurité croissante.

Alors je vis sur la pelouse une figure qui me regardait aussi d'un air abasourdi et stupéfait.

– C'est à vous que je pense, Nell, dit la figure.

Après quoi elle disparut.

Puis, j'entendis le bruit de quelqu'un qui courait à toutes jambes dans l'avenue.

C'était un jeune homme fort extraordinaire.

Les choses allèrent leur train quotidien à Hatherley House, malgré la déclaration d'affection qu'avait faite de manière caractéristique le cousin Sol.

Il ne me sonda jamais au sujet des sentiments que j'éprouvais à son égard et plusieurs jours se passèrent sans qu'il fît la moindre allusion à la chose.

Évidemment, il croyait avoir fait tout ce qu'il est indispensable de faire en pareilles circonstances.

Toutefois, de temps à autre, il lui arrivait de m'embarrasser terriblement, quand il survenait, se plantait bien devant moi, me regardait avec la fixité de la pierre, ce qui était absolument épouvantable.

– Ne faites pas ça, Sol, lui dis-je un jour, vous me faites frissonner des pieds à la tête.

– Pourquoi est-ce que je vous donne le frisson, Nelly ? dit-il. N'est-ce pas parce que vous avez de l'affection pour moi ?

– Oh ! oui, j'en ai assez, de l'affection. J'en ai pour Lord Nelson, s'il s'agit de cela, mais il ne me plairait guère que sa statue vienne se planter devant moi et reste des heures à me regarder. Voilà qui me met dans tous mes états.

– Qu'est-ce qui a pu vous mettre lord Nelson dans la tête ? dit mon cousin.

– Il est sûr que je n'en sais rien.

– Est-ce que vous avez pour moi la même affection que vous avez pour Lord Nelson, Nell ?

– Oui, seulement plus forte.

Et le pauvre Sol dut se contenter de cette petite lueur d'encouragement, car Elsie et miss Maberly entrèrent à grand bruit dans la chambre et mirent fin à notre tête-à-tête.

J'avais de l'affection pour mon cousin, c'était certain.

Je savais quel caractère simple et loyal se cachait sous son extérieur tranquille.

Et pourtant l'idée d'avoir pour amoureux Sol Barker – Sol, dont le nom même est synonyme de timidité – c'était trop incroyable.

Que ne s'éprenait-il de Grace, ou bien d'Elsie ?

Elles auraient su que faire de lui. Elles étaient plus âgées que moi. Elles pouvaient lui donner de l'encouragement ou le rabrouer, si elles aimaient mieux.

Mais Grace était occupée à flirter tout doucement avec mon frère Bob et Elsie paraissait ne se douter absolument de rien.

J'ai gardé souvenir d'un trait typique du caractère de mon cousin, que je ne puis m'empêcher de rapporter ici, bien qu'il soit tout à fait en dehors de la suite de mon récit.

C'était à l'occasion de sa première visite à Hatherley House. La femme du Recteur vint un jour nous rendre visite et la responsabilité de la recevoir échut à Sol et à moi.

Tout alla fort bien en commençant.

Sol se montra extraordinairement animé et causeur.

Malheureusement un mouvement d'hospitalité s'empara de lui, et, malgré de nombreux signes, et coups d'œil pour l'avertir, il demanda à la visiteuse s'il se permettrait de lui offrir un verre de vin.

Or, comme si la malchance l'eût voulu, notre provision venait d'être achevée, et bien que nous eussions écrit à Londres, l'envoi n'était pas encore arrivé à destination.

J'attendais la réponse, respirant à peine.

J'espérais un refus, mais quelle ne fut pas mon épouvante ! Elle accepta avec empressement.

– Ne vous donnez pas la peine de sonner, Nell, dit Sol. Je ferai le sommelier.

Et avec un sourire plein de confiance, il se dirigea vers le petit placard où l'on mettait ordinairement les carafons.

Ce fut seulement après s'être engagé à fond qu'il se rappela soudain avoir entendu dire dans la matinée qu'il n'y avait plus de vin à la maison.

Son angoisse d'esprit fut telle qu'il passa le reste de la visite de mistress Salter dans le placard et se refusa à en sortir jusqu'à ce qu'elle fût partie.

S'il y avait eu une possibilité quelconque que le placard du vin eût une autre issue, qui aboutît ailleurs, la chose se serait arrangée, mais je savais la vieille mistress Salter parfaitement au fait de la géographie de la maison ; elle la connaissait aussi bien que moi.

Elle attendit pendant trois quarts d'heure que Sol reparût.

Puis elle s'en alla de fort mauvaise humeur.

– Mon cher, dit-elle en racontant l'histoire à son mari, et dans son indignation ayant recours à un langage presque calqué sur celui de l'écriture, on eût dit que le placard s'était ouvert et l'avait englouti.

Chapitre II

– Jack arrive par le train de deux heures, dit un matin Bob, apparaissant au déjeuner une dépêche à la main.

Je pus saisir au vol un regard de reproche que me lançait Sol, mais cela ne m'empêcha point de manifester ma joie à cette nouvelle.

– Nous nous amuserons énormément quand il sera là, dit Bob. Nous viderons l'étang à poissons. Nous nous divertirons à n'en plus finir. N'est-ce pas, Sol, ce sera charmant.

L'opinion de Sol sur ce que cela pouvait avoir de charmant était évidemment de celles que l'on ne peut rendre par des paroles, car il ne répondit que par un grognement inarticulé.

Ce matin-là, je songeai longuement à Jack dans le jardin.

Après tout, je me faisais grande fille, ainsi que Bob me l'avait rappelé un peu rudement.

Il me fallait désormais me montrer réservée dans ma conduite.

Un homme, en chair et en os, avait bel et bien jeté sur moi un regard épris.

Quand j'étais une enfant, que j'eusse Jack derrière moi et qu'il m'embrassât, cela pouvait aller le mieux du monde mais désormais je devais le tenir à distance.

Je me rappelai qu'un jour il me fit présent d'un poisson crevé qu'il avait tiré du ruisseau de Hatherley, et que je rangeai cet objet parmi mes trésors les plus précieux, jusqu'au jour où une odeur traîtresse qui se répandait dans la maison fut cause que ma mère écrivit à M. Burton une lettre pleine d'injures, parce que celui-ci avait déclaré que notre système de drainage était aussi parfait qu'on pouvait le désirer.

Il faut que j'apprenne à être d'une politesse guindée qui tient les gens à distance.

Je me représentai notre rencontre, et j'en fis une répétition.

Le massif de chèvrefeuille représentant Jack, je m'en approchai solennellement, je lui fis une révérence majestueuse et lui adressai ces paroles, en lui tendant la main.

– Lieutenant Hawthorne, je suis fort heureuse de vous voir.

Elsie survint pendant que je me livrais à cet exercice ; elle ne fit aucune observation, mais au lunch, je l'entendis demander à Sol si l'idiotie se transmettait dans une famille, ou si elle restait bornée aux individus.

À ces mots, le pauvre Sol rougit terriblement et se mit à bafouiller de la façon la plus confuse en voulant donner des explications.

Chapitre III

La cour de notre ferme donne sur l'avenue à peu près à égale distance de Hatherley House et de la loge.

Sol, moi, et master Nicolas Cronin, fils d'un esquire[2] du voisinage, nous y allâmes après le lunch.

Cette imposante démonstration avait pour objet de mater une révolte qui avait éclaté dans le poulailler.

Les premières nouvelles de l'insurrection avaient été apportées à la maison par le petit Bayliss, fils et héritier de l'homme préposé aux poules, et on avait requis instamment ma présence.

Qu'on me permette de dire en passant que la volaille était le département d'économie domestique dont j'étais tout spécialement chargée ; et qu'il n'était pris aucune mesure en ce qui les concernait, sans qu'on eût recours à mes conseils et à mon aide.

Le vieux Bayliss sortit en clopinant à notre arrivée et me donna de grands détails sur l'émeute. Il paraît que la poule à crête et le coq de Bantam avaient acquis des ailes d'une longueur telle qu'ils avaient pu voler jusque dans le parc et que l'exemple donné par ces meneurs avait été contagieux, au point que de vieilles matrones de mœurs régulières, telles que les Cochinchinoises aux pattes arquées, avaient manifesté de la propension au vagabondage et poussé des pointes jusque sur le terrain défendu.

---

2 Titre honorifique d'un « gentleman ».

On tint un conseil de guerre dans la cour, et l'on décida à l'unanimité que les mutins auraient les ailes rognées.

Quelle course folle nous fîmes ! Par nous, j'entends master Cronin et moi, car le cousin Sol restait à planer dans le lointain, les ciseaux à la main, et à nous encourager.

Les deux coupables se doutaient évidemment pourquoi on les réclamait, car ils se précipitaient sous les meules de foin, ou par dessus les cages au point qu'on eût cru avoir affaire à une demi-douzaine au moins de poules à crête et de coqs Bantam, jouant à cache-cache dans la cour.

Les autres poules avaient l'air de s'intéresser sans vacarme aux événements et se contentaient de lancer de temps à autre un gloussement moqueur.

Toutefois, il n'en était pas de même de l'épouse favorite du Bantam.

Elle nous injuriait positivement du haut de son perchoir.

Les canards formaient la partie la plus indisciplinable de cette réunion, car bien qu'ils n'eussent rien à voir dans les débuts de ce désordre, ils témoignaient vivement leur intérêt pour les fuyards, couraient après eux de toute la vitesse de leurs courtes pattes jaunes et embarrassaient les pas des poursuivants.

– Nous la tenons, criai-je toute haletante, quand la poule à crête fut cernée dans un angle. Attrapez-la, master Cronin. Ah ! vous l'avez manquée ! Vous l'avez manquée ! Arrêtez-la, Sol. Oh ! mon Dieu ! Elle arrive de mon côté.

– C'est très bien, miss Montague, s'écria master Cronin, pendant que j'attrapais par les pattes la malheureuse volatile et que je me disposais à la mettre sous mon bras pour l'empêcher de reprendre la fuite. Permettez-moi de vous la tenir.

– Non, non, je vous prie d'attraper le coq. Le voilà ! Tenez, là, derrière la meule de foin ! Passez d'un côté, je passe de l'autre.

– Il s'en va par la grande porte, cria Sol.

– Chou ! criai-je à mon tour, Chou ! Oh ! il est parti.

Et nous nous élançâmes tous deux dans le parc pour l'y poursuivre.

On tourna l'angle, on passa dans l'avenue, où je me trouvai face à face avec un jeune homme à figure très halée, en complet à carreaux, qui se dirigeait vers la maison, en flânant.

Il n'y avait pas à se méprendre avec ces yeux gris et rieur.

Lors même que je ne l'aurais pas regardé, un instinct, j'en suis sûre, m'aurait dit que c'était Jack.

M'était-il possible d'avoir un air digne, avec la poule à crête fourrée sous mon bras ?

Je fis un effort pour me redresser, mais le gredin d'oiseau semblait se douter qu'il avait enfin trouvé un protecteur, car il se mit à piauler avec un redoublement de violence.

Dans mon désespoir, je la lâchai et j'éclatai de rire.

Jack en fit autant.

– Comment ça va-t-il, Nell ? dit-il en me tendant la main.

Puis, d'une voix qui marquait l'étonnement :

– Tiens, vous n'êtes plus du tout comme quand je vous ai vue pour la dernière fois.

– Ah ! alors je n'avais pas une poule sous le bras, dis-je.

– Qui aurait cru que la petite Nelly serait jamais devenue une femme ? dit Jack tout entier encore à sa stupéfaction.

– Vous ne vous attendiez pas à ce que je devienne un homme en grandissant, n'est-ce pas ? dis-je avec une profonde indignation.

Et alors, renonçant brusquement à toute réserve :

– Nous sommes rudement contents de votre arrivée, Jack. Ne vous pressez pas tant d'aller à la maison. Venez nous aider à attraper le coq bantam.

– Vous avez bien raison, dit Jack avec sa voix si gaie d'autrefois. Allons !

Et nous voici tous les trois à courir comme des fous, à travers le parc, pendant que le pauvre Sol s'empressait à notre aide, embarrassé à l'arrière-garde avec les ciseaux et la prisonnière.

Jack avait son costume très froissé pour un homme en visite, quand il présenta ses respects à maman dans l'après-midi, et mes rêves de dignité et de réserve étaient dispersés à tous les vents.

Chapitre IV

Ce mois de mai, nous eûmes à Hatherley House une véritable troupe.

C'était Bob, et Sol, et Jack Hawthorne, et master Nicolas Cronin. C'était, d'autre part, miss Maberly, et Elsie, et maman, et moi.

En cas de nécessité, nous pouvions recruter dans les résidences des environs une demi-douzaine d'invités, de manière à pouvoir former un auditoire quand on produisait des charades ou des pièces, de notre cru.

Master Nicolas Cronin, jeune étudiant d'Oxford, adonné aux sports et plein de complaisance, fut, de l'avis de tous, une acquisition utile, car il était doué d'un étonnant talent pour l'organisation et l'exécution.

Jack ne montrait pas, tant s'en faut, autant d'entrain qu'autrefois.

En fait, nous fûmes unanimes à l'accuser d'être amoureux, ce qui lui fit prendre cet air nigaud qu'ont les jeunes gens en pareille circonstance, mais il n'essaya point de se disculper de cette charmante imputation.

– Qu'allons-nous faire aujourd'hui ? dit un matin Bob. Quelqu'un de vous a-t-il une idée ?

– Vider l'étang, dit master Cronin.

– Nous n’avons pas assez d’hommes, dit Bob. Passons à autre chose.

– Il faut organiser une cagnotte pour le Derby, dit Jack.

– Oh ! on a du temps de reste pour cela : les courses n’auront lieu que dans la seconde semaine. Voyons, autre chose ?

– Le Lawn-tennis, suggéra Sol, avec hésitation.

– Du Lawn-tennis, il n’en faut pas.

– Vous pourriez organiser une dînette à l’Abbaye d’Hatherley, dis-je.

– Superbe, s’écria master Nicolas Cronin, c’est bien cela. Qu’en dites-vous, Bob ?

– Une idée de première classe, dit mon frère, adoptant la proposition avec empressement.

Les repas sur l’herbe sont très aimés de ceux qui en sont à la première phase de la tendre passion.

– Eh bien, comment nous y rendrons-nous, Nell ? dit Elsie.

– Je n’irai pas du tout, dis-je. J’y tiendrais énormément, mais j’ai à planter ces fougères que Sol est allé me chercher. Vous feriez mieux d’aller à pied. Ce n’est qu’à trois milles, et on pourrait envoyer d’avance le petit Bayliss avec le panier de provisions.

Il surgit alors un autre obstacle.

Le lieutenant s’était donné une entorse la veille. Il n’en avait jusqu’alors parlé à personne, mais à présent, ça commençait à lui faire mal.

– Vraiment, pourrais pas, dit Jack, trois milles à l'aller, trois au retour.

– Allons, venez, ne faites pas le fainéant, dit Bob.

– Mon cher garçon, dit le lieutenant, j'ai fait assez de marches pour le reste de ma vie. Si vous aviez vu avec quelle ardeur notre énergique général me poussait de Kaboul à Kandahar, vous auriez pitié de moi.

– Laissons le vétéran tranquille, dit master Nicolas Cronin.

– Ayons pitié de ce soldat blanchi sous le harnais, remarqua Bob.

– Assez blagué comme cela ! fit Jack. Je vais vous dire ce que je compte faire, reprit-il en se ranimant. Vous me donnerez la charrette anglaise, Bob, et je la conduirai en compagnie de Nell, dès qu'elle aura fini de planter ses fougères. Nous pourrons nous charger du panier. Vous venez, n'est-ce pas, Nell ?

– C'est entendu, dis-je.

Bob donna son approbation à cet arrangement, et tout le monde fut content, à l'exception de master Salomon Barker, qui jeta sur le militaire un regard imprégné d'une indulgente malice.

L'affaire définitivement convenue, toute la troupe alla faire les préparatifs, et ensuite on partit par l'avenue.

Chapitre V

On ne saurait croire à quel point l'état de la cheville s'améliora dès que le dernier de la bande eut disparu au tournant de la haie.

Quand les fougères eurent été plantées, quand le gig[3] fut attelé, Jack avait retrouvé toute son activité, toute sa vivacité.

– Il me semble que vous avez mis bien peu de temps à guérir, dis-je pendant que nous trottions à travers les méandres du petit sentier champêtre.

– En effet, dit Jack, c'est que je n'avais rien du tout, Nell. Je voulais causer avec vous.

– Vous n'allez pas me soutenir que vous avez dit un mensonge pour pouvoir causer avec moi ? protestai-je.

– J'en dirais quarante, dit Jack avec aplomb.

J'étais tellement perdue dans la contemplation de pareils abîmes de scélératesse dans le caractère de Jack, que je ne fis plus aucune riposte.

Je me demandai si Elsie serait flattée ou indignée qu'on lui parlât de commettre un tel nombre de mensonges pour elle.

– Nous avons toujours été si bons amis quand nous étions enfants, Nell, commença mon compagnon.

---

3 Cabriolet.

– Oui, dis-je en baissant les yeux sur la couverture jetée sur nos genoux.

Je commentais à ce moment à devenir une jeune personne d'une grande expérience, comme vous le voyez, et à comprendre ce que signifient certaines inflexions de la voix masculine.

Ce sont des choses que l'on n'acquiert que par la pratique.

– Vous n'avez pas l'air d'avoir autant d'affection pour moi que vous en aviez alors, dit Jack.

J'étais toujours absorbée entièrement par l'examen de la peau de léopard que j'avais devant moi.

– Savez-vous, Nelly, reprit Jack, que quand je campais en plein air dans les passes glacées de l'Himalaya, quand je voyais l'armée ennemie rangée en bataille devant moi, bref... reprit-il en prenant soudain un ton passionné, tout le temps que j'ai passé dans ce maudit trou d'Afghanistan, je n'ai pas eu d'autre pensée que celle de la fillette que j'avais laissée en Angleterre.

– Vraiment ! dis-je à demi-voix.

– Oui, dit Jack, j'ai emporté votre souvenir dans mon cœur, et quand je suis revenu, vous n'étiez plus une fillette. Je vous ai retrouvée belle femme, Nelly, et je me suis demandé si vous aviez oublié les jours d'autrefois.

Jack commençait à devenir très poétique dans son enthousiasme.

Pendant ce temps, il avait abandonné complètement à son initiative le vieux poney, qui se laissait aller, lui, à son penchant chronique, celui de s'arrêter pour admirer le paysage.

– Voyons, Nelly, dit Jack, avec une défaillance dans la respiration, comme quand on va tirer la corde de sa douche en

pluie, une des choses que l’on apprend en faisant campagne, c’est à mettre la main sur les bonnes choses dès qu’on les aperçoit. Pas de retard, pas d’hésitation, car on ne sait pas si quelque autre ne va pas l’emporter pendant qu’on cherche à prendre son parti.

« Nous y venons, me dis-je avec désespoir, et il n’y a pas de fenêtre par où Jack puisse se jeter dès qu’il aura fait le plongeon. »

J’en étais venue à former une association d’idées entre celle d’amour et celle de saut par la fenêtre et cela datait de l’aveu du pauvre Sol.

– Ne croyez-vous pas, Nell, dit Jack, que vous auriez pour moi assez d’affection pour lier éternellement votre existence à la mienne ? Voudriez-vous être ma femme, Nelly ?

Il ne sauta pas même à bas du véhicule.

Il y resta, assis près de moi, me regardant avec ses brillants yeux gris, pendant que le poney allait flânant, et broutant les fleurs des deux côtés de la route.

Très évidemment il tenait à obtenir une réponse.

Je ne sais comment je crus voir une figure pâle et timide me regarder d’un fond obscur et entendre la voix de Sol me faisant sa déclaration d’amour.

Pauvre garçon, après tout il s’était mis le premier en campagne !

– Le pourriez-vous, Nell ? demanda Jack une fois de plus.

– J’ai beaucoup d’affection pour vous, Jack, lui dis-je en le regardant avec un certain trouble, mais…

Comme sa figure s’altéra, à ce monosyllabe :

« Mais je ne crois, pas que mon affection aille jusque-là. En outre, je suis si jeune, voyez-vous. Je crois bien que votre proposition me vaudrait beaucoup de compliments et le reste, mais il ne faut plus songer à moi à ce point de vue.

– Alors vous me refusez, dit Jack en pâlissant légèrement.

– Pourquoi ne vous adressez-vous pas à Elsie, m'écriai-je dans mon désespoir. Pourquoi tout le monde s'adresse-t-il à moi ?

– Ce n'est pas Elsie que je veux, s'écria Jack en lançant au poney un coup de fouet qui surprit un peu ce quadrupède à l'allure peu pressée. Qu'est-ce que veut dire ce « tout le monde », Nell ?

Pas de réponse.

– Je vois ce que c'est, dit Jack avec amertume. J'ai remarqué ce cousin, qui est toujours après vous, depuis que je suis ici. Vous êtes engagée avec lui ?

– Non, non, je ne le suis pas.

– Que Dieu en soit loué ! répondit dévotement Jack. Il y a encore de l'espoir. Peut-être, avec le temps, en viendrez-vous à de meilleures idées. Dites-moi, Nell, aimez-vous beaucoup ce nigaud d'étudiant en médecine ?

– Ce n'est pas un nigaud, dis-je avec indignation, et je l'aime tout autant que je vous aimerai jamais.

– Vous pourriez l'aimer tout autant sans beaucoup l'aimer, dit Jack d'un ton boudeur.

Puis ni l'un ni l'autre ne dîmes mot, jusqu'au moment où un grand cri poussé en chœur par Bob et master Cronin annonça l'arrivée du reste de la troupe.

Chapitre VI

Si la partie de campagne fut réussie, cela fut dû entièrement aux efforts de ce dernier gentleman.

Trois amoureux sur quatre personnes, c'est hors de proportion, et il fallut toutes ses facultés de boute-en-train pour compenser l'effet désastreux de l'humeur des autres.

Bob avait l'air de ne voir que les charmes de miss Maberly.

La pauvre Elsie restait à se morfondre dans l'isolement, pendant que mes deux admirateurs passaient leur temps à se regarder, puis à me regarder tour à tour.

Mais master Cronin lutta courageusement contre cet état de choses décourageant, se rendit agréable à tous, en explorant des ruines ou débouchant des bouteilles avec la même véhémence, la même énergie.

Le cousin Sol, en particulier, se montrait découragé et dépourvu d'entrain.

Il était convaincu, j'en suis sûre, que mon voyage en tête-à-tête avec Jack avait été arrangé d'avance entre nous. Mais il y avait dans son expression plus de peine que de colère.

Jack, au contraire, j'ai regret de le dire, se montrait nettement agressif.

Ce fut même cela qui me décida à choisir mon cousin pour m'accompagner dans la promenade à travers bois qui suivit le lunch.

Jack avait fini par prendre des airs de propriétaire si provocants que j'étais résolue à en finir une fois pour toutes.

Je lui en voulais aussi d'avoir pris l'air d'être cruellement mortifié par mon refus et d'avoir voulu dénigrer par derrière le pauvre Sol.

Il s'en fallait beaucoup que je fusse éprise de l'un ou de l'autre, mais après tout, avec mes idées juvéniles de lutte à armes égales, j'étais révoltée de voir l'un ou l'autre prendre une avance que je regardais comme un avantage mal acquis.

Je sentais que si Jack n'était pas revenu, j'aurais fini à la longue par agréer mon cousin.

D'autre part, si ce n'avait été Sol, je n'aurais jamais pu refuser Jack.

Pour le moment, je les aimais tous les deux trop pour favoriser l'un ou l'autre.

« Comment cela finira-t-il ? je me le demande, pensai-je. Il faut que je fasse quelque chose de décisif dans un sens ou dans l'autre, à moins que, peut-être, le meilleur parti soit d'attendre et de voir ce que l'avenir amènera. »

Sol montra une légère surprise quand je le choisis pour compagnon, mais il accepta avec un sourire de gratitude.

Son esprit parut considérablement soulagé.

– Ainsi donc, je ne vous ai point encore perdue, Nell, me dit-il à demi-voix, pendant que nous nous enfoncions sous les grands arbres et que les voix de la troupe nous arrivaient de plus en plus affaiblies par l'éloignement.

– Personne ne peut me perdre, dis-je, car jusqu'à présent personne ne m'a gagnée. Je vous en prie, ne parlez plus de cela. Ne pourriez-vous pas causer comme vous le faisiez il y a deux ans, et ne pas être si épouvantablement sentimental ?

– Vous saurez un jour pourquoi, Nell, dit l'étudiant d'un ton de reproche. Attendez jusqu'au jour où vous connaîtrez vous-même l'amour ; alors vous comprendrez.

Je fis une légère moue d'incrédulité.

– Asseyons-nous ici, Nell, dit le cousin Sol, en me dirigeant habilement vers un petit tertre couvert de fraisiers et de mousse, et se perchant sur une souche d'arbre à côté de moi. Maintenant, tout ce que je vous demande, c'est de répondre à une ou deux questions. Après cela je ne vous persécuterai plus.

Je m'assis, l'air résigné, les mains sur les genoux.

– Êtes-vous fiancée au lieutenant Hawthorne ?

– Non, répondis-je avec énergie.

– Est-ce que vous l'aimez mieux que moi ?

– Non ; je ne l'aime pas mieux.

Le thermomètre du bonheur de Sol marqua au moins cent degrés à l'ombre.

– Est-ce que vous m'aimez mieux que lui, Nelly fit-il d'une voix très tendre.

– Non.

Le thermomètre redescendit au-dessous de zéro.

– Voulez-vous dire que nous sommes, à vos yeux, exactement au même niveau ?

– Oui.

– Mais il vous faudra choisir entre nous un jour, vous savez, dit le cousin Sol d'un ton de doux reproche.

– Je voudrais bien qu'on ne me tourmente pas ainsi, m'écriai-je en me fâchant, ce que font d'ordinaire les femmes quand elles ont tort. Vous ne m'aimez pas du tout. Autrement vous ne seriez pas ainsi à me harceler. Je crois qu'à vous deux vous finirez par me rendre folle.

Et alors je parus sur le point d'éclater en sanglots, en même temps que la faction Barker manifestait des indices de consternation et de défaite.

« Est-ce que vous ne voyez pas ce qui en est Sol ? dis-je en riant à travers mes larmes de son air déconfit. Supposez que vous ayez été élevé avec deux jeunes filles, que vous en soyez venu à les aimer beaucoup toutes deux, mais que vous n'ayez jamais eu de préférence pour l'une, que vous n'ayez jamais eu l'idée d'épouser l'une ou l'autre. Puis, qu'on vous dise comme cela, à brûle pourpoint, que vous devez choisir l'une d'elles, et rendre ainsi l'autre très malheureuse, vous trouveriez, n'est-ce pas, que ce n'est pas chose facile.

– En effet, je ne le trouve pas, dit l'étudiant.

– Alors vous ne pouvez pas me blâmer.

– Je ne vous blâme pas, Nelly, répondit-il en s'attaquant avec sa canne à une grande digitale pourpre. Je trouve que vous avez parfaitement le droit de vouloir être sûre de vos dispositions. Il me semble, continua-t-il – en parlant d'une voix un peu hachée, mais disant ce qu'il pensait, en vrai gentleman anglais qu'il était – il me semble que ce Hawthorne est un excellent garçon. Il a plus

vu le monde que moi. Il fait, il dit toujours ce qu'il y a de mieux à faire et à dire, et quand il le faut, et certainement ce n'est point là un des traits de mon caractère. Puis il est de bonne famille. Il a un bel avenir. Je devrais, je pense, vous savoir beaucoup de gré de votre hésitation, Nell, et la regarder comme une preuve de votre bon cœur.

– Nous ne parlerons plus de cela, dis-je en pensant, à part moi, que ce garçon-là était d'une nature bien plus fine que celui dont il faisait l'éloge. Tenez, ma jaquette est toute tachée par ces affreux champignons. Je me demande où sont les autres en ce moment.

Il ne fallut pas bien longtemps pour les découvrir.

Tout d'abord nous entendîmes des cris et des rires qui retentissaient dans les échos des longues clairières.

Puis, comme nous nous avancions dans cette direction, nous fûmes stupéfaits de voir la flegmatique Elsie courant à toutes jambes par le bois, sans chapeau, sa chevelure flottant au vent.

Ma première idée fut qu'il était arrivé une effrayante catastrophe – peut-être des brigands, ou un chien enragé – et je vis la forte main de mon compagnon se crisper sur sa canne.

Mais lorsque nous fûmes près de la fugitive, nous apprîmes que tout le tragique de la chose se réduisait à une partie de cache-cache organisée par l'infatigable master Cronin.

Comme on s'amusa, en se courbant, se cachant, courant parmi les chênes de Hatherley.

Quelle horreur aurait éprouvée le bon vieil abbé qui les avait plantés et comme la longue procession de moines en robe noire se serait mise à marmotter ses oraisons !

Jack refusa de prendre part au jeu, en alléguant sa cheville malade, et resta à fumer sous un arbre, l'air fort boudeur, en jetant sur Salomon Barker des regards pleins d'une sombre haine, pendant que ce dernier gentleman participait au jeu avec enthousiasme et se distinguait en se faisant toujours prendre et ne prenant jamais personne.

Chapitre VII

Pauvre Jack ! Il fut certainement très malheureux ce jour-là.

Même un amoureux accueilli favorablement eût été quelque peu désorienté, je crois, par un incident survenu pendant notre retour à la maison.

Il avait été convenu que nous reviendrions tous à pied. La charrette avait été déjà renvoyée avec le panier vide, de sorte que nous prîmes par l'Allée des Épines, et ensuite à travers champs.

Nous étions occupés justement à franchir une barrière à claire-voie pour traverser la pièce de terre de dix acres du père Brown, quand master Cronin revint en arrière et dit que nous ferions mieux de prendre la route.

– La route ? dit Jack. C'est absurde. Nous gagnons un quart de mille par ce champ.

– Oui, mais il y a quelque danger. Nous ferions mieux de faire le tour.

– Où est le danger ? fit notre militaire en tortillant sa moustache d'un air dédaigneux.

– Oh ! ce n'est rien, dit Cronin. Ce quadrupède qui est au milieu du pré, c'est un taureau, et un taureau qui n'a pas très bon caractère. Voilà tout. Je ne suis pas d'avis de laisser aller les dames.

– Nous n'irons pas, dirent en chœur les dames.

– Alors suivons la haie pour regagner la route, suggéra Sol.

– Vous irez par où il vous plaira, dit Jack d'un ton grognon. Quant à moi, je passe par le pré.

– Ne faites pas le fou, Jack, dit mon frère.

– C'est bon pour vous autres de penser à tourner le dos à une vieille vache ; moi je ne trouve pas. Cela blesse mon amour-propre, voyez-vous, et je vous rejoindrai de l'autre côté de la ferme.

Et, ce disant, Jack boutonna son habit d'un air truculent, brandit sa canne avec jactance et entra dans la prairie de dix acres.

On se groupa près de la barrière et on suivit d'un regard anxieux les événements.

Jack fit de son mieux pour avoir l'air absorbé par la contemplation du paysage et de l'état probable du temps, car il jetait des regards autour de lui et vers les nuages d'un air préoccupé.

Toutefois ses coups d'œil partaient du côté taureau et y revenaient je ne sais comment.

L'animal, après avoir examiné longuement et fixement l'intrus, avait battu en retraite dans l'ombre de la haie sur un des côtés, et Jack suivait le grand axe du champ.

– Ça va bien, dis-je, il s'est écarté du chemin.

– Je crois qu'il le fait marcher, dit master Nicolas Cronin. C'est un animal plein de méchanceté et de roublardise.

Master Cronin finissait à peine ces mots que le taureau sortit de l'ombre de la haie, et se mit à frapper du pied en secouant sa tête noire à l'expression mauvaise.

À ce moment Jack était au milieu du pré et affectait de ne pas remarquer son adversaire, tout en hâtant un peu le pas.

La manœuvre, que fit ensuite le taureau, consista à décrire rapidement deux ou trois petits cercles.

Puis il s'arrêta, lança un mugissement, baissa la tête, dressa la queue et se dirigea sur Jack de toute sa vitesse.

Ce n'était plus le moment de feindre d'ignorer l'existence de l'animal.

Jack regarda un instant autour de lui.

Il n'avait d'autre arme que sa petite canne, pour tenir tête à cette demi-tonne de viande en colère qui accourait sur lui au pas de charge.

Il fit la seule chose qui fut possible, c'est à dire qu'il courut vers la haie de l'autre côté du pré.

Tout d'abord Jack eut la condescendance de courir, mais ensuite il se mit à un trot tranquille, méprisant, une sorte de compromis entre sa dignité et sa crainte, chose si plaisante que, malgré notre effroi, nous éclatâmes de rire en chœur.

Peu à peu, toutefois, comme il entendait le galop des sabots se rapprocher, il hâta le pas, et finit par prendre pour tout de bon la fuite pour trouver un abri.

Son chapeau s'était envolé, les basques de son habit voltigeaient au vent, et son ennemi n'était plus qu'à dix yards de lui.

Quand même notre héros de l'Afghanistan aurait eu à ses trousses toute la cavalerie d'Ayoub Khan, il n'aurait pu parcourir cet espace en moins de minutes.

Si vite qu'il allât, le taureau allait plus vite encore, et ils parurent atteindre la haie en même temps.

Nous vîmes Jack s'y enfoncer hardiment, et une seconde après il en sortit de l'autre côté, d'un trait, comme s'il avait été projeté par un canon, pendant que le taureau lançait une série de mugissements triomphants à travers le trou fait par Jack.

Nous éprouvâmes une sensation de soulagement en voyant Jack se secouer pour se mettre en route dans la direction de la maison sans jeter un regard de notre côté.

Lorsque nous arrivâmes, il s'était retiré dans sa chambre et ce fut seulement le lendemain au déjeuner qu'il reparut, boitant et l'air fort déconfit.

Mais aucun de nous n'eut la cruauté de faire allusion à l'événement, et par un traitement judicieux nous l'eûmes remis dans son état normal de bonne humeur avant l'heure du lunch.

Chapitre VIII

C’était deux jours après la partie de campagne que devait se tirer notre grande cagnotte du Derby.

C’était une cérémonie annuelle qu’on n’omettait jamais à Hatherley House.

En comptant les visiteurs et les voisins il y avait généralement autant de demandes de tickets qu’il y avait de chevaux engagés.

– La cagnotte se tire ce soir, Mesdames et Messieurs, dit Bob en qualité de maître de la maison. Le montant est de dix shillings. Le second a un quart de la masse, le troisième rentre dans sa mise. Personne ne peut prendre plus d’un billet, ni vendre son billet après l’avoir pris.

Tout cela fut proclamé par Bob d’une voix très pompeuse, très officielle, bien que l’effet en fût un peu amoindri par un sonore « Amen » de master Nicolas Cronin.

Chapitre IX

Il me faut maintenant renoncer au style personnel pour un moment.

Jusqu'à présent, ma petite histoire s'est composée simplement d'une série d'extraits de mon journal particulier, mais j'ai maintenant à raconter une scène que je n'appris qu'au bout de bien des mois.

Le lieutenant Hawthorne, ou Jack, comme je ne puis m'empêcher de l'appeler, avait été fort tranquille depuis la partie de campagne, et il s'était adonné à la rêverie.

Or, le hasard voulut que master Salomon Barker vînt au fumoir après le lunch, le jour de la cagnotte, et qu'il y trouvât le lieutenant assis et faisant de la fumée, pour distraire sa grandeur solitaire.

Battre en retraite eût paru une lâcheté.

Aussi l'étudiant s'assit-il sans mot dire et se mit à feuilleter le *Graphic*.

Les deux rivaux trouvaient la situation également embarrassante.

Ils avaient pris l'habitude de mettre le plus grand soin à s'éviter et maintenant ils se trouvaient brusquement mis face à face, sans qu'un tiers fût là pour jouer le rôle de tampon.

Le silence finissait par devenir pénible.

Le lieutenant bâilla, toussa avec une nonchalance mal jouée et continua à examiner d'un air sombre le journal qu'il tenait.

Le tic-tac de la pendule, le choc des billes qui arrivait de l'autre côté du corridor, où se trouvait la salle de billard, prenaient une intensité et une monotonie qui, à la longue, devenaient insupportables.

Sol leva les yeux une fois, mais il rencontra les yeux de son compagnon, qui venait de faire exactement la même chose.

Les deux jeunes gens se donnèrent aussitôt l'air de s'intéresser profondément, exclusivement aux dessins du plafond.

« Pourquoi me quereller avec lui ? pensait Sol à part lui. Après tout, je ne demande qu'à jouer à chances égales. Probablement je serai mal accueilli, mais je ne risque rien à lui offrir une entrée en conversation.

Le cigare de Sol s'était éteint : l'occasion était trop favorable pour la laisser passer.

– Auriez-vous l'obligeance de me donner une allumette, Lieutenant ? demanda-t-il.

Le lieutenant était désolé, extrêmement désolé, mais n'avait pas la moindre allumette.

C'était un mauvais début.

La politesse glaciale vous tient plus à distance que la grossièreté proprement dite. Mais master Salomon Barker, comme la plupart des gens timides, était l'audace même, dès que la glace avait été rompue.

Il ne voulait plus de ces coups d'épingle, de ces malentendus ; le moment était venu des mesures définitives.

Il poussa son fauteuil jusqu'au milieu de la chambre et se planta en face du militaire étonné.

– Vous faites la cour à miss Nelly Montague, dit-il.

Jack se leva de son canapé aussi promptement que si le taureau du fermier Brown était entré par la fenêtre.

– Et si je la fais, dit-il en tortillant sa moustache roussie, que diable cela peut-il vous faire ?

– Ne vous emportez pas, dit Sol, rasseyez-vous ; et causons de l'affaire en gens raisonnables. Je l'aime, moi aussi.

– Où diable cet individu veut-il en venir ? se demanda Jack en se ressayant, et tout fumant encore de la récente explosion.

– En un mot comme en cent, le fait est que nous l'aimons tous les deux, reprit Sol en soulignant sa remarque d'un mouvement de son doigt osseux.

– Et après ? dit le lieutenant, donnant quelques indices d'une rechute. Je suppose que le plus favorisé l'emportera, et que la jeune personne est parfaitement en état de faire elle-même son choix. Vous ne vous attendez pas, n'est-ce pas, à ce que je me retire de la course, uniquement parce que vous tenez à gagner le prix ?

– C'est bien cela, s'écria Sol, il faudra que l'un de nous deux se retire. Vous avez émis la bonne idée. Vous voyez, Nelly, miss Montague veux-je dire, vous aime mieux que moi, autant que je puis voir, mais elle m'aime encore assez pour ne pas vouloir m'affliger par un refus formel.

– L'honnêteté m'oblige à reconnaître, dit Jack d'un ton plus conciliant que celui dont il avait parlé jusqu'alors, que Nelly, miss Montague, veux-je dire, vous aime mieux que moi, mais que,

néanmoins, elle m'aime encore assez pour ne pas préférer mon rival ouvertement, en ma présence.

– Je ne suis pas de votre avis, dit l'étudiant. À vrai dire, je crois que vous vous trompez, car elle me l'a dit en propres termes. Toutefois, ce que vous dites nous permettra d'arriver plus facilement à nous entendre. Il est parfaitement évident que tant que nous nous montrerons également amoureux d'elle, aucun de nous deux ne peut avoir le moindre espoir de faire sa conquête.

– Il y a quelque bon sens dans cela, dit le lieutenant, d'un air réfléchi, mais que proposez-vous ?

– Je propose que l'un de nous se retire, pour employer votre expression. Il n'y a pas d'autre alternative.

– Mais qui devra se retirer ? demanda Jack.

– Ah ! voilà la question.

– Je puis alléguer que je la connais depuis plus longtemps.

– Je puis alléguer que j'ai été le premier à l'aimer.

L'affaire semblait arrivée à un point mort. Ni l'un ni l'autre des jeunes gens n'était, si peu que ce fût, disposé à abdiquer en faveur de son rival.

– Voyons, dit l'étudiant, si nous tirions au sort.

Cela paraissait équitable, tous deux en tombèrent d'accord. Mais il surgit une nouvelle difficulté.

Tous deux éprouvaient une répugnance sentimentale à risquer l'ange de leurs rêves sur une chance aussi mesquine que la chute d'une pièce de monnaie ou la longueur d'une paille.

Ce fut en ce moment critique que le lieutenant Hawthorne eut une inspiration.

– Je vais vous dire de quelle façon nous allons trancher l'affaire, proposa-t-il. Vous et moi nous sommes inscrits pour la cagnotte de notre Derby. Si votre cheval bat le mien, je renonce à ma chance. Si le mien bat le vôtre, vous renoncez pour toujours à miss Montagne. Est-ce marché conclu ?

– Je n'ai qu'une réserve à faire, dit Sol. C'est dans dix jours qu'auront lieu les courses. Pendant ce temps-là, aucun de nous ne devra rien faire pour gagner sur l'autre un avantage déloyal. Nous conviendrons tous les deux d'ajourner notre cour jusqu'à ce que la chose soit décidée.

– Convenu ! dit le soldat.

– Convenu ! dit Salomon.

Et tous deux scellèrent l'engagement d'une poignée de mains.

Chapitre X

Ainsi que je l’ai fait remarquer, je ne savais rien de l’entretien qui avait eu lieu entre mes prétendants.

Je puis dire incidemment que, pendant ce temps-là, j’étais dans la bibliothèque, ou j’écoutais du Tennyson, que me lisait de sa voix sonore et musicale master Nicolas Cronin.

Toutefois, je m’aperçus, dans la soirée, que ces deux jeunes gens montraient un entrain singulier au sujet de leurs chevaux, et que ni l’un ni l’autre n’étaient disposés à rien faire pour m’être agréable.

Je suis heureuse de pouvoir dire qu’ils furent punis de ce crime par le sort qui leur attribua des outsiders sans valeur.

Eurydice fut, je crois, le cheval échu à Sol, pendant que Jack tirait le nom de Bicyclette.

Master Cronin eut pour sa part un cheval appelé Iroquois. Quant aux autres, ils parurent enchantés de leur lot.

Avant d’aller me coucher, je jetai un coup d’œil au fumoir, et je fus enchanté de voir Jack en train de consulter le prophète du sport dans le *Champ de Courses* tandis que Sol était plongé jusqu’au cou dans la *Gazette*.

Cette passion soudaine pour le Turf paraissait d’autant plus étrange que si je savais mon cousin capable de distinguer un cheval d’une vache, c’était tout ce que ses amis pouvaient lui accorder en fait de connaissances de cette sorte.

Les différentes personnes qui se trouvaient à la maison furent unanimes à trouver que ces dix jours passaient bien lentement.

Je n'aurais pu en dire autant.

Peut-être parce que je découvris une chose fort inattendue et fort agréable au cours de cette période.

C'était un soulagement que de me sentir exempte de toute crainte de blesser la susceptibilité de l'un ou de l'autre de mes anciens amoureux.

Je pouvais dire maintenant quel était l'objet de mon choix, de ma préférence, car ils m'avaient complètement abandonnée, et me laissaient à la société de mon frère Bob ou de master Nicolas Cronin.

Le nouvel élément d'entrain qu'avaient apporté les courses de chevaux semblait avoir chassé entièrement de leur esprit leur première passion. Jamais on ne vit maison envahie à ce point par les *tuyaux* spéciaux, par un tel nombre d'odieux imprimés, où il pourrait par hasard se trouver un mot relatif à la forme des chevaux ou à leurs antécédents.

Les grooms de l'écurie eux-mêmes étaient las de raconter comme quoi Bicyclette descendait de Vélocipède, ou d'expliquer à l'étudiant en médecine comment Eurydice était issue de Hadès par Orphée. L'un d'eux découvrit que la grand-mère maternelle d'Eurydice était arrivée troisième au Handicap d'Ebor ; mais la façon bizarre dont il se mettait sur l'œil gauche la demi-couronne qu'il avait reçue, tout en adressant de l'œil droit un clin d'œil au cocher, donne quelque lieu de mettre en doute son affirmation.

Et d'une voix qui sentait la bière, il dit tout bas ce soir-là :

– Ce nigaud ! Il ne s'apercevra pas de la différence, et rien que de s'imaginer que c'est la vérité, ça vaut un dollar pour lui.

Chapitre XI

À l’approche du jour du Derby l’émotion s’accrut.

Master Cronin et moi, nous échangions des coups d’œil et des sourires, en voyant Jack et Sol se jeter, après le déjeuner, sur les journaux et dévorer les listes des paris.

Mais le point culminant, ce fut le soir qui précédait immédiatement la course.

Le lieutenant avait couru à la gare pour s’assurer les dernières nouvelles. Il revint toujours courant, et brandissant avec frénésie un journal froissé au-dessus de sa tête.

– Eurydice est couronnée, cria-t-il. Votre cheval est fichu, Barker.

– Quoi ? hurla Sol.

– Oui, fichu… absolument abîmé à l’entraînement, ne courra pas du tout.

– Faites voir, gémit mon cousin, en s’emparant du journal.

Puis il le laissa tomber, s’élança hors de la chambre et descendit à grand bruit les marches quatre à quatre.

Nous ne le revîmes plus jusqu’au soir, où il reparut furtivement très ébouriffé et se hâta de se glisser dans sa chambre.

Pauvre garçon ? j'aurais sympathisé avec sa peine si je n'avais songé à la conduite déloyale qu'il avait récemment tenue à mon égard.

Depuis ce moment, Jack parut un tout autre homme.

Il commença aussitôt à me témoigner des attentions visibles, ce qui fut fort ennuyeux pour moi et pour une autre personne qui se trouvait là.

Il joua du piano. Il chanta. Il proposa des amusements de société. En somme, il usurpa les fonctions exercées d'ordinaire par master Nicolas Cronin.

Je me souviens d'avoir été frappée d'un fait remarquable, c'est que dans la matinée du Derby, le lieutenant parut avoir complètement cessé de s'intéresser de la course.

À déjeuner, il se montra plein d'entrain, mais il n'ouvrit pas même le journal qui se trouvait devant lui.

Ce fut master Cronin qui le déploya à la fin, et jeta un regard sur les colonnes.

– Quoi de neuf, Nick ? demanda mon frère Bob.

– Pas grand-chose. Ah ! si, voici quelque chose. Un autre accident de chemin de fer. Une rencontre de trains, à ce qu'il paraît, le frein Westinghouse n'a pas fonctionné. Deux tués, sept blessés et... par Jupiter ! écoutez-moi ça : parmi les victimes se trouvait un des concurrents des jeux Olympiques d'aujourd'hui. Un éclat aigu de bois lui est entré dans le côté et cet animal de valeur a dû être sacrifié sur l'autel de l'humanité. Le nom de ce cheval est Bicyclette. Holà, Hawthorne, voilà que vous avez répandu tout votre café sur la nappe. Ah ! j'oubliais : Bicyclette, c'était votre cheval, n'est-ce pas ? Voilà votre chance à l'eau, je le crains. Je vois qu'Iroquois, qui avait une basse cote au commencement, est devenu le favori du jour.

Chapitre XII

Paroles significatives, et je ne doute pas que votre perspicacité ne vous l'ait appris, au moins depuis les trois dernières pages.

Ne me traitez pas de flirteuse, de coquette avant d'avoir pesé les faits.

Tenez compte de mon amour-propre piqué du soudain abandon de mes amoureux, songez combien je fus charmée de l'aveu que me fit celui dont j'avais voulu me cacher l'amour, alors même que je le lui rendais, songez aux occasions qui s'offrirent à lui et dont il profita pendant tout le temps que Jack et Sol m'évitèrent d'une manière systématique et pour se conformer à leur ridicule convention.

Pesez tout cela, et alors qui d'entre vous jettera la première pierre à la jeune fille rougissante qui fut l'enjeu de la cagnotte du Derby ?

Voici la chose, telle qu'elle parut au bout de trois mois bien courts dans le *Morning Post* : « 12 août – À l'église de Hatherley, mariage de Nicolas Cronin, esquire, fils aîné de Nicolas Cronin, esquire, de Woodlands, Cropshire, avec miss Eleanor Montague, fille de feu James Montague, esquire, juge de paix, à Hatherley House ».

Chapitre XIII

Jack partit en déclarant qu'il allait s'offrir comme volontaire dans une expédition en ballon pour le Pôle Nord. Mais il revint trois jours après, et dit qu'il avait changé d'intention.

Il voulait refaire à pied le trajet parcouru par Stanley à travers l'Afrique équatoriale.

Depuis, il a laissé échapper une ou deux allusions pleines d'amertume aux espérances déçues et aux joies ineffables de la mort ; mais tout bien considéré, il continue à se porter fort bien, et récemment on l'a entendu grogner en des occasions telles que du mouton pas assez cuit et du bœuf trop cuit, allusions que l'on peut à bon droit regarder comme des indices de bonne santé.

Sol prit la chose avec plus de calme ; mais je crains que le fer ne soit entré plus profond dans son âme.

Toutefois, il se remit d'aplomb comme un garçon courageux qu'il était.

Il poussa même la hardiesse jusqu'à désigner les demoiselles d'honneur, ce qui lui fournit l'occasion de se perdre dans un labyrinthe inextricable de mots.

Il se lava les mains de la phrase rebelle, et la coupa en deux pour s'asseoir, succombant à sa rougeur et aux applaudissements.

J'ai entendu dire qu'il avait pris pour confidente de ses douleurs et de ses déceptions la sœur de Grace Maberly et trouvé en elle la sympathie qu'il en attendait.

Bob et Grace se marient dans quelques mois, et il se pourrait qu'un autre mariage ait lieu à la même époque.

LE RÉCIT DE L'AMÉRICAIN

Chapitre I

Cela vous a un air étrange, disait-il au moment où j'ouvris la porte de la chambre où se réunissait notre cercle mi-social mi-littéraire, mais je pourrais vous raconter des choses bien plus drôles que celles-là, diablement plus drôles.

Comme vous le voyez, ça n'est pas les gens qui savent enfiler des mots anglais correctement, et qui ont reçu de bonnes éducations, qui se trouvent dans les drôles d'endroits où je me suis vu.

Messieurs, la plupart du temps, c'est des gens grossiers, qui savent toute juste se faire comprendre de vive voix ; et bien moins encore décrire, avec la plume et l'encre, les choses qu'ils ont vues, mais s'ils le pouvaient, ils vous feraient dresser les cheveux d'étonnement à vous autres Européens ; oui, Messieurs, c'est comme ça.

Il se nommait, je crois, Jefferson Adams.

Je sais que ses initiales étaient J. A., car vous pouvez les voir encore profondément gravées à la pointe du couteau sur le panneau d'en haut, et à droite de la porte de notre fumoir.

Il nous légua ce souvenir, ainsi que quelques dessins artistiques exécutés par lui avec du jus de tabac sur notre tapis de Turquie, mais à part ces reliques, notre Américain conteur d'histoire a disparu de notre monde.

Il flamba comme un météore brillant au milieu de nos banales et calmes réunions, et alla se perdre dans les ténèbres extérieures.

Ce soir-là, cependant, notre hôte du Nevada était complètement lancé. Aussi j'allumai tranquillement ma pipe et m'installai sur la chaise la plus proche, en me gardant bien d'interrompre son récit.

– Remarquez-le bien, reprit-il, je ne veux pas chercher noise à vos hommes de science.

« J'aime, je respecte un type qui est capable de mettre à sa place n'importe quelle bête ou plante, depuis une baie de houx jusqu'à un ours grizzly, avec des noms à vous casser la mâchoire, mais si voulez des faits vraiment intéressants, des faits pleins d'un jus savoureux, adressez-vous à vos baleiniers, à vos gens de la frontière, à vos éclaireurs, aux hommes de la Baie d'Hudson, des gaillards qui savent à peine signer leur nom.

Il y eut alors une pause, pendant laquelle master Jefferson Adams sortit un long cigare et l'alluma.

Nous observions un rigoureux silence, car l'expérience nous avait appris qu'à la moindre interruption notre Yankee rentrait aussitôt dans sa coquille.

Il regarda autour de lui avec un sourire d'amour-propre satisfait, et remarquant notre air attentif, il reprit à travers une auréole de fumée :

– Eh bien lequel de vous, gentlemen, est jamais allé dans l'Arizona ? Aucun, je parie.

« Et parmi tous les Anglais et Américains qui promènent la plume sur le papier, combien y en a-t-il qui sont allés dans l'Arizona ? Bien peu, j'en suis sûr.

« J'y suis allé, Monsieur, j'y ai vécu des années, et quand je pense à ce que j'y ai vu, c'est à peine si je me crois moi-même aujourd'hui.

« Ah ! en voilà un du pays !

« J'étais du nombre des flibustiers de Walker.

« On avait jugé à propos de nous qualifier ainsi. Après que nous eûmes été dispersés, et notre chef fusillé, plusieurs d'entre nous se frayèrent des routes et s'installèrent par là.

« C'était une colonie anglaise, et américaine au grand complet, avec nos femmes et enfants.

« Je crois qu'il en reste encore des anciens, et qu'ils n'ont pas encore oublié ce que je vais vous raconter. Non, je vous garantis qu'ils ne l'ont point oublié, tant qu'ils seront de ce côté-ci de la tombe.

« Mais je parlais du pays, et je parie que je vous étonnerais énormément, si je ne vous parlais pas d'autre chose.

« Songer qu'un tel pays aurait été fait pour quelques *Graisseurs* et quelques demi-sang ! C'est faire un mauvais usage des bienfaits de la Providence, je vous le dis.

« L'herbe y poussait plus haut que la tête d'un homme à cheval, et des arbres si serrés que pendant des lieues et des lieues vous n'arriviez pas à entrevoir un bout de ciel bleu, et des orchidées grandes comme des parapluies. Peut-être quelqu'un de vous a-t-il vu une plante qu'on appelle piège à mouches quelque part dans les États.

– *Dionoea muscipula*, dit à demi-voix Dawson, notre savant par excellence.

– Ah ! Dix au nez de municipal, c'est ça ! Vous voyez une mouche se poser sur cette plante-là. Alors vous voyez aussitôt les deux battants de la feuille se rapprocher brusquement et tenir la mouche prisonnière entre eux, la broyer, la triturer en petits morceaux.

« Ça ressemble à s'y méprendre à une grande pieuvre avec son bec, et des heures après, si vous ouvrez la feuille, vous voyez le corps de la mouche à moitié digéré, et en menus morceaux. Eh bien j'ai vu dans l'Arizona de ces pièges à mouche avec des feuilles de huit, de dix pieds de long, des épines ou dents d'au moins un pied.

« Elles étaient capables de... Mais, Dieu me damne, je vais trop vite.

« C'était la mort de Joe Hawkins que je voulais vous raconter.

« C'est bien la chose la plus étrange que vous puissiez jamais entendre.

« Il n'y avait personne du Montana qui ne connût Joe Hawkins, Alabama Joe, comme on l'appelait là-bas.

« C'était un homme de plein air, je vous en réponds, mais le plus damné putois qu'un homme ait jamais vu.

« Un bon garçon, souvenez-vous en, tant que vous le caressiez dans le sens du poil, mais pour peu qu'on le blaguât, il devenait pire qu'un chat sauvage.

« Je l'ai vu tirer ses six coups dans une foule d'hommes qui le bousculait pour l'entraîner dans le bar de Simpson, alors qu'une danse était en train, et il planta son *bowie-knife* dans Tom Hooper, parce que celui-ci lui avait versé par mégarde son verre sur son gilet.

« Non, il ne reculait pas devant un assassinat, Joe, oh non, et il ne fallait pas avoir confiance en lui, tant que vous n'aviez pas l'œil sur lui.

« Car, au temps dont je parle, alors que Joe Hawkins faisait le matamore par la ville et piétinait la loi sous son révolver, il y avait là un Anglais nommé Scott, Tom Scott, si je me souviens bien.

« Ce diable de Scott était un Anglais pour tout de bon (je demande pardon à la compagnie présente) et pourtant il ne plaisait guère à la bande d'Anglais de là-bas, ou la bande d'Anglais ne lui allait pas beaucoup.

« C'était un homme tranquille, ce Scott, même trop tranquille pour une population aussi rude que celle-là.

« On l'appelait sournois, mais il ne l'était pas.

« Il se tenait le plus souvent à l'écart et ne se mêlait d'aucune affaire tant qu'on le laissait tranquille.

« Certains disaient qu'il avait été comme qui dirait persécuté dans son pays, qu'il avait été Chartiste, ou quelque chose dans ce genre, qu'il lui avait fallu lever le pied et décamper, mais il n'en parlait jamais lui-même et ne se plaignait jamais.

« Cet individu de Scott était une sorte de cible pour les gens du Montana, tant il était tranquille et avait l'air simple.

« Il n'avait personne pour le soutenir dans ses ennuis, car, comme je le disais tout à l'heure, c'est à peine si les Anglais le regardaient comme l'un des leurs, et on lui fit plus d'une mauvaise farce.

« Il ne répondait jamais grossièrement ; il était poli avec tout le monde.

« Je crois que les gens en vinrent à croire qu'il manquait d'énergie, jusqu'au jour où il leur montra qu'ils se trompaient.

« Ce fut au bar de Simpson que le coup se monta, et ça aboutit à la drôle de chose que j'allais vous conter.

Chapitre II

« Alabama Joe et un ou deux autres vauriens en voulaient alors à mort aux Anglais, et ils disaient ouvertement ce qu'ils pensaient, quoique je les eusse avertis que ça pourrait bien aboutir à une terrible affaire.

« Ce soir-là, en particulier, Joe était plus qu'à moitié ivre.

« Il faisait le fanfaron par la ville avec son révolver et cherchait quelqu'un avec qui se chamailler.

« Alors il retourna au bar, où il était certain de rencontrer quelqu'un des Anglais aussi disposé à une querelle qu'il l'était lui-même.

« Et pour sûr, en effet ; il y en avait une demi-douzaine qui flânaient par là et Tom Scott était debout seul devant le poêle.

« Joe s'assit près de la table, et mit devant lui son révolver et son *bowie-knife*.

« – Les voici, mes arguments, Jeff me dit-il, si jamais un de ces Anglais au foie blanc ose me donner un démenti.

« Je tentai de l'arrêter, Messieurs, mais il n'était pas homme à se laisser convaincre si aisément, et il se mit à tenir des propos tels que personne ne pouvait les endurer.

« Oui, un graisseur lui-même aurait pris feu, si vous lui aviez tant parlé du pays de la Graisse.

« Il y eut de l’émotion dans le bar, et chacun mit la main sur ses armes, mais avant qu’ils eussent le temps de les tirer, on entendit une voix calme, partant du côté du poêle, dire :

« – Faites vos prières, Joe Hawkins, car, par le ciel, vous êtes un homme mort.

« Joe fit demi-tour et fit le geste de prendre son arme, mais ça ne servait à rien.

« Tom Scott était debout et le tenait sous son Derringer.

« Sa face pâle était souriante, et c’était le diable en personne qu’on voyait dans ses yeux.

« – Ça n’est pas que le vieux pays se soit montré bien tendre pour moi, dit-il, mais jamais personne n’en dira du mal devant moi.

« Pendant une ou deux secondes, je vis son doigt presser peu à peu sur la gâchette.

« Puis il éclata de rire, et jetant son révolver à terre :

« – Non, dit-il, je ne peux pas tuer un homme qui est à moitié ivre. Gardez votre sale existence Joe, et employez-la mieux que vous n’avez fait. Vous avez été plus près de la tombe ce soir que vous ne le serez jamais jusqu’à ce que votre heure soit venue. Vous ferez mieux de partir, pour la forêt, je parie. Non, ne me regardez pas de cet air farouche. Je n’ai pas peur de votre arme : un fanfaron est bien près d’être un lâche.

« Et il fit demi-tour d’un air méprisant, ralluma au poêle sa pipe, qu’il n’avait pas fini de fumer, pendant qu’Alabama s’esquivait du bar, accompagné par les rires bruyants des Anglais.

« Je vis sa figure quand il passa près de moi, et sur cette figure je vis l'assassinat, Messieurs, l'assassinat, aussi clairement que la chose que j'ai jamais vue le plus clair.

« Je m'attardai au bar après cette querelle, et je regardai Tom Scott à qui tous les hommes allaient serrer la main.

« Ça me semblait comme qui dirait étrange de lui voir l'air si souriant et si gai, car je connaissais le caractère sanguinaire de Joe, et je me disais que l'Anglais n'avait guère de chance de voir le lendemain matin.

« Il habitait dans un endroit en quelque sorte désert, vous savez, tout à fait en dehors de la route battue, et il lui fallait pour s'y rendre passer par le ravin du Piège à mouche.

« Ce ravin-là était un endroit sombre et marécageux, fort solitaire même en plein jour, car ça vous donnait le frisson rien que de voir ces grandes feuilles de huit ou dix pieds de long se fermer brusquement pour peu que quelque chose les toucha, mais la nuit il n'y avait pas une âme dans les environs.

« En outre, dans certains endroits du ravin le sol était mou jusqu'à une grande profondeur et si on y avait jeté un corps, on ne l'aurait plus revu le lendemain.

« Je croyais voir Alabama Joe tapi sous les feuilles du grand Piège à mouche dans la partie la plus sombre du ravin, l'air farouche, le revolver en main, je le voyais presque, Messieurs, comme si je l'avais eu sous les yeux.

« Vers minuit, Simpson ferma son bar, en sorte qu'il nous fallut partir.

« Tom Scott se mit en route d'un bon pas pour son trajet de trois milles.

« Je n’avais pas manqué de lui glisser un mot d’avertissement quand il passa près de moi, car j’avais une sorte d’affection pour mon homme.

« – Tenez votre Derringer bien libre dans votre ceinture, Monsieur, que je dis, car il pourrait se faire que vous en ayez besoin.

« Il me regarda bien en face avec un sourire tranquille, et alors je le perdis de vue dans l’obscurité.

« J’étais convaincu que je ne le reverrais plus.

« Il avait à peine disparu que Simpson vient à moi et me dit :

« – Il va y avoir une jolie affaire au ravin du Piège à mouche, cette nuit. Les garçons disent que Hawkins est parti une demi-heure à l’avance pour attendre Scott et le tuer à bout portant. Je suis d’avis que le coroner aura de la besogne demain.

Chapitre III

« Que se passa-t-il dans le ravin cette nuit-là ?

« C'était une question qu'on ne manqua pas de se poser le lendemain matin.

« Un demi-sang était à la pointe du jour dans la boutique de Ferguson.

« Il raconta qu'un peu auparavant il s'était trouvé aux environs du ravin vers une heure du matin.

« Il ne fut pas facile de lui faire raconter son histoire, tellement il avait l'air effrayé, mais à la fin, il nous dit qu'il avait entendu des cris épouvantables au milieu du silence de la nuit.

« Il n'y avait point eu de coups de feu, mais une série de hurlements, comme qui dirait des hurlements étouffés, tels qu'en jetterait un homme qui aurait la tête dans un *serape* et qui souffrirait à mort.

« Abner Brandon, moi et quelques autres nous étions alors à la boutique.

« Nous montâmes donc à cheval pour nous rendre à la maison de Scott et pour cela on traversa le ravin.

« On n'y remarquait rien de particulier, point de sang, point de marques de lutte ; et quand nous arrivons à la maison de Scott, il sortit au-devant de nous, aussi guilleret qu'une alouette.

« – Hallo ! Jeff, qu'il dit, pas du tout besoin de pistolet. Entrez prendre un cocktail, les camarades !

« – Avez-vous vu ou entendu quelque chose cette nuit en rentrant chez vous ? que je dis.

« – Non, répondit-il, ça s'est passé bien tranquillement. Une sorte de plainte jetée par une chouette, dans le ravin du Piège à mouche, et voilà tout. Allons, pied à terre, et prenez un verre.

« – Merci, dit Abner.

« Alors nous descendons, et Tom Scott nous accompagna à cheval quand nous repartîmes.

Chapitre IV

« Une agitation énorme régnait dans la Grande Rue quand nous y arrivâmes.

« Le parti des Américains avait l'air d'avoir perdu la tête.

« Alabama Joe avait disparu. On n'en retrouvait pas miette.

« Depuis qu'il était allé au ravin, personne ne l'avait revu.

« Lorsque nous mîmes pied à terre, il y avait un nombreux rassemblement devant le Bar à Simpson, et je vous réponds qu'on regardait de travers Tom Scott.

« On entendit armer des pistolets et je vis Scott mettre lui aussi la main à sa ceinture.

« Il n'y avait pas l'ombre d'un Anglais en cet endroit.

« – Écartez-vous, Jeff Adams, fait Zebb Humphrey, le plus grand coquin qui ait existé, vous n'avez rien à voir dans cette affaire. Dites donc, les amis, est-ce que de libres Américains vont se laisser assassiner par un maudit Anglais ?

« Ce fut la chose la plus prompte que j'aie jamais vu.

« Il y eut une mêlée et un coup de feu.

« Zebb était par terre, avec une balle de Scott dans la cuisse, et Scott lui aussi était par terre, maintenu par une douzaine d'hommes.

« Ça ne lui aurait servi à rien de se débattre. Aussi ne bougeait-il pas.

« Ils parurent ne pas savoir ce qu'ils feraient de lui, puis un des amis intimes d'Alabama les décida.

« – Joe a disparu, qu'il dit. C'est tout ce qu'il y a de plus certain, et voici l'homme qui l'a tué. Quelqu'un de vous sait qu'il est allé au ravin cette nuit pour affaire ; il n'est pas revenu. Cet Anglais que voilà y est allé de son côté après lui. Ils se sont battus. On a entendu des cris du côté des grands Pièges à mouche. Il aura joué au pauvre Joe un de ses tours de sournois et l'aura jeté dans le marais. Ça n'est pas étonnant que le corps ait disparu. Est-ce que nous allons rester comme ça et laisser tuer nos camarades par les Anglais ? Non, n'est-ce-pas. Qu'il comparaisse devant le Juge Lynch, voilà mon avis.

« – Lynchons-le, crièrent cent voix furieuses, car à ce moment toute la colonie était accourue jusqu'au dernier gredin.

« – Allons, les enfants, qu'on apporte une corde et hissons-le. Pendons-le à la porte de Simpson.

« – Attendez un moment, dit un autre en s'avançant. Pendons-le à côté du grand Piège à mouche dans le ravin. Que Joe voie qu'il est vengé, puisque c'est par là qu'il est enterré.

« On applaudit à grands cris, et ils partirent, emmenant au milieu d'eux Scott ficelé sur un mustang, et entouré d'une garde à cheval, le révolver prêt à tirer, car nous savions qu'il y avait par là une vingtaine d'Anglais, qui n'avaient pas l'air de reconnaître le Juge Lynch, et qui n'attendaient que le moment de livrer bataille.

« Je partis avec eux, le cœur bien ému de pitié pour ce pauvre Scott, qui pourtant n'avait pas l'air ému pour un sou, non, pas du tout.

« C'était un homme rudement trempé.

« Ça vous paraît comme qui dirait bizarre, de pendre un homme à un Piège à mouche, mais le nôtre était bel et bien un arbre.

« Les feuilles étaient comme des bateaux accouplés, avec une charnière entre les deux et les épines au fond.

Chapitre V

« Nous descendîmes dans ce ravin jusqu'à l'endroit où poussait le plus grand de ces arbres et nous le vîmes, avec des feuilles fermées et d'autres étalées.

« Mais nous vîmes en cet endroit autre chose encore.

« Debout autour de l'arbre étaient une trentaine d'hommes, tous des Anglais, et armés jusqu'aux dents.

« Évidemment, ils nous attendaient et avaient l'air fort disposés à la besogne : ils étaient venus pour quelque motif et ils entendaient bien parvenir par leur but.

« Il y avait là tous les matériaux voulus pour faire la plus belle mêlée que j'eusse jamais vue.

« Comme nous arrivions, un grand Écossais à barbe rousse – il se nommait Cameron – fit quelques pas en avant des autres, tenant son révolver armé.

« – Voyez, mes gaillards, vous n'avez pas le droit de toucher à un cheveu de la tête de cet homme. Vous n'avez pas encore prouvé que Joe était mort, et quand vous l'auriez prouvé, vous n'auriez pas prouvé que c'est Scott qui l'a tué. En tout cas, il aurait été en cas de légitime défense, car vous savez tous que Joe était en embuscade pour tuer Scott, pour l'abattre à bout portant. Donc, je vous le répète, vous n'avez nullement le droit de toucher à cet homme, et ce qui vaut encore mieux, j'ai réuni trente arguments à six coups chacun pour vous dissuader de le faire.

« – C’est un point intéressant, et qui vaut la peine d’être discuté, dit l’homme qui était le camarade intime de Alabama Joe.

« On entendit armer des pistolets, tirer des pistolets, tirer des couteaux, et les deux troupes se mirent à tirer l’une sur l’autre. Il était évident que la moyenne de la mortalité allait s’élever dans le Montana.

« Scott était debout en arrière, avec un pistolet à l’oreille, s’il faisait un mouvement.

« Il avait l’air aussi tranquille, aussi calme que s’il n’avait point son argent sur la table de jeu, quand tout à coup il sursaute et jette un cri qui retentit à nos oreilles comme un coup de trompette.

« – Joe ! crie-t-il, Joe. Regardez. Le voici dans le Piège à mouche.

« Tout le monde se retourna et regarda du côté qu’il montrait.

« Ah ! Jérusalem. Je crois que ce tableau ne s’effacera jamais de notre mémoire.

« Une des grandes feuilles du Piège à mouche, qui était restée fermée et allongée sur le sol, commençait à s’entr’ouvrir peu à peu sur la charnière.

« Dans le creux de la feuille, Joe Alabama était étendu, comme un enfant dans son berceau.

« En se fermant, la feuille lui avait enfoncé lentement à travers le cœur ses longues épines.

« Nous vîmes bien qu’il avait fait une tentative pour s’ouvrir un passage, et sortir, car il y avait une fente dans la feuille épaisse

et charnue, et il avait son *bowie-knife* dans la main, mais la feuille avait déjà enserré.

« Sans doute, il s'était couché dedans pour attendre Scott, à l'abri de l'humidité, et elle s'était fermée sur lui, comme vous voyez vos petites plantes de serre chaude se fermer sur une mouche et nous le trouvâmes là, tel qu'il était, déchiré, réduit en bouillie par les grandes dents rugueuses de la plante cannibale.

« Voilà la chose, Messieurs, et vous conviendrez que c'est une curieuse histoire.

– Et qu'advint-il de Scott ? demanda Jack Sinclair.

– Eh bien nous le remportâmes sur nos épaules, jusqu'au bar de Simpson, et il nous paya une tournée.

« Et même il fit un speech, un fameux speech encore, debout sur le comptoir.

« Ça parlait du Lion Anglais et de l'Aigle Américain qui désormais iraient bras dessus, bras dessous.

« À présent, Messieurs, comme l'histoire était longue, et que mon cigare est fini, je crois que je vais me trotter avant qu'il soit plus tard.

Il nous souhaita le bonsoir et sortit.

Chapitre VI

– Voilà une histoire bien extraordinaire, dit Dawson, qui aurait cru qu'une *Dionoea* aurait une telle puissance.

– Une histoire diablement trouble, dit le jeune Sinclair.

– Évidemment, dit le Docteur, c'est un homme qui s'en tient à la vérité la plus prosaïque.

– Ou bien c'est le menteur le plus original qui fut jamais.

Je me demande lequel des deux avait raison.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Mai 2004

—

- Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

- Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.